1796. 935. a 24

LES

BRIGANDS

DÉMASQUÉS.

par Duncan

avec portrait du Roi Barras

(Prix 5 Shillings.)

D. P. L.

L. A. D.

Juin le 22. 1815

Padd. St....

48.

PAUL BARRAS premier du nom, roi de france, de navarre, et de Lombardie, duc de brabant, Comte de Nice, duc de Savoye, prince de liege, électeur de Cologne, &c, &c, &c, &c, &c.

plus que néron, MON VICOMTE est despote,
Se pavanant Sous Sa rouge Capote,
Ce ROI bourreau, pérore Sur un ton,

LES

BRIGANDS DÉMASQUÉS,

OU

Mémoires pour servir à l'Histoire du Temps Présent.

Bataille du 13 Vendémiaire (5 Octobre) entre les Sections de Paris & la Convention—Portraits des principaux Conjurés, tels que *Légendre, Louvet, Tallien, Chénier,* &c. &c.—Anecdotes curieuses, & Détails sur le Personnel des Cinq Membres du Directoire Exécutif--Précis, succinct & *très-véritable,* sur la Guerre de la Vendée: Causes & Progrès de l'Insurrection des Chouans—Quantité de Traits & de Notes, d'après lesquelles on *connaîtra bien,* les Généraux, Députés, & autres Agens de la Tyrannie de Robespierre.

Dédié à tous les Ennemis du Meurtre & de l'Anarchie, & aux Veuves & Orphelins des Français assassinés par la Convention Nationale.

PAR AUGUSTE DANICAN,

Ex-Général de Brigade, Commandant les Sections de Paris le 13 Vendémiaire, & condamné à la Peine de Mort par *la Commission Militaire* du Théâtre Français.

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET, HOLBORN:

Et se trouve chez J. DEBOFFE, Gerrard-street; DEBRETT, Piccadilly; DULAU & Co. Wardour-street; BOOSEY, près de la Bourse-Royale; & tous les Marchands de Nouveautés.

1796.

UN MOT AUX CINQ-SIRES.

. . . . . .

O vous, mes bons amis, messieurs du Directoire,
Vous, que le Rhône admire, & qu'adore la Loire,
Réveilliere, Barras, Rewbell, Carnot, Tourneur,
D'où vous vient, dites-moi, votre air sombre & boudeur ?
Quand on est Souverain, on doit quelquefois rire.
Par une lettre, hélas! qui causa mon martyre,
Vous m'avez fait de Suisse, *expulser rudement*,
Pourquoi ? Pour vous avoir envoyé *poliment*,
De mon naïf Pamphlet l'édition premiere.
Maîtres, pour vous prouver ma gratitude entiere,
Mon respectueux dévouement
Et ma soumission profonde,
J'ai tout exprès pour vous, fait faire la seconde.

Je suis, avec des sentimens convenables,

De Vos Altesses Révolutionnairissimes,

Le très-*prudent*, & très-*éloigné* Serviteur,

AUGUSTE DANICAN.

A Londres, le 20 Mai 1796.

PRÉFACE.

HUMBLEMENT retiré dans le caveau d'une église, qui a été mon asyle pendant deux mois, accablé sous le poids des chagrins les plus cuisans, malheureux témoin du triomphe des Vandales & de l'accablement des gens de bien ; je me suis occupé a écrire quelques notes tant sur le 13 Vendémiaire, que sur les différens personnages dont les noms & les crimes remplissent les quatre parties du monde.

Comme je dis la vérité, & que toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, (surtout aux fondateurs de la liberté Française) je me suis sauvé de ma chere patrie, autant pour échapper au rasoir national, que pour faire imprimer mon chétif manuscrit.

Le Directoire Exécutif, & les meilleurs patriotes de 89, auxquels j'en ai adressé des exemplaires, n'ont point de tout été contens des détails que je donne, tant sur leurs qualités personnelles, leurs vertus, leur civisme, & que sur l'affaire des sections, & c'est ce qui me détermine, à revoir, corriger & augmenter cette nouvelle édition.

Louvet a barbouillé six colonnes dans sa *Sentinelle*, & a démontré révolutionnairement, que lui & ses collegues

sont innocens comme la colombe, mais il n'a pas détruit un seul de mes nombreux, JE VOUS ACCUSE.

Je conviens que ce petit homme a beaucoup d'esprit, il possede admirablement l'art de réfuter, & tronquer les pensées les plus simples, mais au fond de son étroite conscience, il sait bien que les bagnes de Brest, & de Toulon, mis tout exprès en réquisition, n'eussent point fourni de scélérats comparables à tous ses bons amis.

Il me reproche de nombreuse contradictions dans mon Mémoire, il s'écrie en parlant de moi, ô abyme de perversité ! ô profondeur de scélératesse & de perfidie ! oh ! oh ! oh ! & finit par affirmer gravement que je n'ai pas dit un seul mot contre Robespierre l'ainé, parce qu'apparemment je fus son ami : Louvet, votre style serpentin, n'en imposera point, je pourrais ici faire mon apologie, vous m'y forcez en quelque sorte, cependant je me contente vous répondre, que j'ai parlé de Robespierre, dans les 1ere, 12e, 13e, 15e, 32e, & 101eme pages, & que par consequent vous avez menti.

Dans une autre feuille, vous m'accusez *d'avoir sauvé l'émigré Villambre*; ceci est une autre affaire; oui, Louvet, je conviens avec vous que je l'ai fait sortir de prison, deux fois en huit jours, & vous seriez bien plus en colere si vous connaissiez tous ceux auxquels j'ai conservé la respiration.

Ce qu'il y avait de facétieux dans mon fait, c'est que toutes les fois que j'avais le bonheur d'arracher un Français à l'échafaud, je ne manquais pas de faire signer sa sortie de prison, par les plus illustres révolutionnaires, & j'ap-

prends à Santerre, Milliere, & Parein, qu'ils ont eu la bonté de signer la mise en liberté de *Villambre*, & de quelques autres que je ne nommerai pas.

Vous même, Louvet, tout scélerat que vous êtes, dans le temps que vous erriez en Bretagne, & que votre méchante tête était à prix, vous aviez droit à mes services ; c'est comme cela que je suis bâti, quelques gens le savent par expérience.

Ma conscience est en repos, & voici ce que je réponds à Louvet qui me traite de perfide royaliste, & à l'émigré qui m'appelle républicain.

J'étais à l'armée, lorsqu'il plût à une poignée de factieux & d'assassins de faire une république pour eux. Pouvais-je les en empêcher ? Non. Lié à ma patrie sous mille rapports, ayant un frere en prison, sous l'œil de Joseph le Bon, tremblant sans cesse pour ses jours, devais-je émigrer ? Non. Que me restait-il à faire à mon poste ? tout le bien qui dépendait de moi. Je laisse à ceux qui m'ont vu de près, le soin de me rendre justice.

Fidel au caractere que j'ai conservé depuis quatre ans, au milieu des angoisses, des persécutions & de la douleur, je ne flatterai les enragés d'aucuns partis, malheur à celui qui croit que tout ce qui est resté en France, a participé au régime du sang, & de brigandages ; il est encore beaucoup d'honnêtes gens, dans notre malheureuse patrie : espérons qu'enfin l'expérience leur donnera ce degré d'énergie, que jusqu'à ce moment, les scélérats seuls ont montré,

Il est plus aisé de détruire que de bâtir. Mais revenons à mon sujet.

Comme le Directoire Exécutif n'a point assez de crédit sur le ministere Anglais, pour me faire évacuer cette isle heureuse, où la liberté n'est point une chimere, je profite d'un instant de loisir pour offrir mes Mémoires au public.

Le Patriote de 89, *P. F. Réal*, *Marat Lebois*, *Méhée* commissaire ordonnateur des armées réunies, les 2 & 3 Septembre; l'apothicaire *Charles Duval*, & beaucoup d'autres écrivains probes & distingués, qui ont rendu compte de l'affaire du 13 Vendémiaire.

Le Général Vainqueur & les comités réunis ont fait des rapports *superbes*, & surtout pleins de vérités, mais ces honnêtes gens ont négligé une foule de petits détails, qui ne sont connus que *du Général Vaincu*.

Je ne prétends insulter, ni tous les députés à la Convention, ni tous les militaires forcés d'obéir à des infames, car je suis bonhomme & surtout tolérant.

Je ne répondrai à aucuns des meurtriers qui lorsque je les accuse d'avoir fait couper, & payer des oreilles d'hommes 20 livres la paire, me dementent publiquement, en faisant imprimer qu'ils ne donnaient que dix francs (l'Adjudant-Général *Bouland*, à Ernée, Fougeres & Mayenne).

Je commandais à Rouen, il y a sept mois & j'ai fait insérer dans plusieurs journaux: " que n'ayant pas le " temps de répondre aux nombreux noyeurs, fusilleurs, " brûleurs,

" brûleurs, & assassins, que j'accusais à la face de la na-
" tion ; je les sommais de me traduire devant les tribu-
" naux,"---pas un n'a osé le faire, maintenant que je suis en fuite, ils ne manqueront pas de crier à la calomnie . . . peu m'importe.

Tout ce que j'avance est prouvé démonstrativement ; c'est le seul mérite de mon ouvrage.

Celui qui depuis quatre ans a pensé, parlé, agi, & écrit, toujours dans le même sens, est ce me semble plus croyable que ces écrivains qui tour à tour, & selon le vent, ont fait l'éloge de l'humanité, ou de la guillotine.

En attendant que je publie à mon tour une Histoire de la Guerre de la Vendée, on trouvera ci-après plusieurs faits & anecdotes, pour l'intelligence desquels, il faut que le lecteur connaisse la véritable situation de l'Ouest de notre déplorable République.

Je lui apprends donc ainsi qu'à tous les Français qui l'auront bientôt oublié que non seulement le département de la Vendée est totalement réduit en cendres, mais encore que la moitié de celui de la Loire-Inférieure sur la rive gauche, la moitié de celui de Maine & Loire du même côté, & enfin le bon tiers de celui des Deux-Sèvres, ont éprouvé le même sort que la Vendée.

Voilà bien, géométriquement parlant, la 42e partie de la République dévorée par les flammes. . . . passons maintenant la Loire & nous nous trouvons tout d'un coup au milieu des Chouans : annonçons à *MM. les indifférens*,

au Conseil des Anciens, à celui des Cinq-Cents, & au Directoire Exécutif; qu'il y a en France, onze départemens contigus, où il existe, malgré les armées républicaines, des Armées Catholiques & Royales, assez bien organisées; un général en chef, un état-major général, & des commandans particuliers au nom du Roi LOUIS XVIII; affirmons sans crainte d'être démenti, que les Chouans & les Républicains s'égorgent depuis trois ans, que l'immense majorité des paysans, se bat *pour le Roi & la Religion*, & que ces malheureux sont tellement entêtés, qu'ils préféreraient être fusillés douze fois de suite, que de crier *Vive la République!*

Je connais mieux que personne les talens du Général *Hoche*, mais eut-il 400,000 hommes sous ses ordres, & tous les trésors de la terre à sa disposition, il ne républicanisera jamais la Bretagne, il sait tout cela aussi bien que moi.

Voilà des faits: j'ai vu, très-bien vu, & pendant deux ans & demie vu, & je défie les membres de l'ancien & du nouveau gouvernement, de révoquer en doute les terribles vérités que j'avance.

Les onze départemens dont je parle sont, LE FINISTERRE, LE MORBIHAN, LES CÔTES DU NORD, LA LOIRE-INFÉRIEURE (rive droite), MAINE & LOIRE (rive droite), LA MAYENNE, LA MANCHE, LE CALVADOS, L'ORNE, LA SARTHE, EURE & LOIRE.

Il vient de se manifester, tout à l'heure, des mouvemens terribles, dans les départemens du Cher, de l'Eure, de la Seine-

Seine-Inférieure, d'Indre & Loire; il s'est livré un combat sanglant dans celui de l'Indre, ce qui prouve de plus en plus l'attachement qu'ont les Français pour la République!

On pretend que le mal gagne dans l'Orléanais, le Nivernais, &c. mais je ne hasarderai pas une assertion aussi grave. Je sais que la France est peuplée de malveillans, de Chouans, & de Royalistes: je sais que le peuple Français qui a tout à fait perdu la tête, semble parfois regretter le regne de Louis XVI, parce que loin de faire guillotiner à-peu-près 60,000 Français, il n'eut jamais imaginé des noyades, des fusillades, des sabrades *, des foudroyades, des mitraillades; & qu'enfin cette maniere de se débarrasser de son monde, ne lui était pas connue. J'entends une foule de factieux dire hautement, que les crimes des fondateurs de la République, leur ont enlevé des milliers de prosélytes; il est vrai de dire, que beaucoup de braves gens sont désabusés & tous honteux, d'avoir été si longtems admirateurs, dupes & victimes de cette horde infame de conjurés.

De mauvais plaisans gangrénés de royalisme, viennent vous corner à l'oreille, en parlant de l'ancien régime:

O le bon temps que ce siecle de fer.

Un autre ouvre Salluste, & soutient qu'il écrivait contre la Convention lorsqu'il disait:

---

* Après une des mitraillades de Collot, quelques Lyonnais ayant donné des signes de vie, on les fit sabrer par un détachement *de Lorraine dragons*, & c'etait, dit-on, par humanité, que les dragons achevaient ces pauvres victimes du gouvernant Collot; quelle humanité!

" Mais

" Mais qui sont donc ces tyrans de la République ? des " scélérats déterminés, souillés de sang, d'une avarice " monstrueuse, les plus criminels & en même temps, les " plus orgueilleux des hommes ; qui font trafic de la bonne " foi, de l'honneur, de la piété, enfin de la justice & de " l'injustice ; les uns ont massacré les tribuns du peuple, " les autres ont fait contre vous des poursuites injustes, " la plûpart ont versé votre sang, & ce sont ces forfaits " qui font leur sureté. Ainsi plus chacun d'eux est cou- " pable, plus il est tranquille ; la crainte que leurs crimes " devaient leur inspirer, c'est à vous qu'ils l'ont fait sen- " tir par votre lâcheté ; & ils se sont réunis par la confor- " mité de leurs appréhensions, mais cette liaison qui fonde " l'amitié entre les gens de bien, n'est entre des scélérats " qu'une conjuration," &c.

Pendant que le Directoire s'occupe, à comprimer tous ces turbulens d'une maniere *tranchante*, je vais démontrer que si nous sommes à la veille d'éprouver une disette générale, & toutes les horreurs de la famine, les auteurs de nos maux, sont ceux qui ont décrété & sanctionné, la devastation & l'incendie, de la superbe partie de la France qui nous offrait des ressources en tous genres.

Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti,
Non mihi si linguæ centum sint, ora que centum,
Ferræa vox, omnes scelerum comprendere formas
possem.

Comme je n'ai pas le talent de l'écrivain, je tâcherai de dédommager le lecteur, par une franchise imperturbable, & une impartialité qui semblent bannis de la France.

J'aban-

J'abandonne à l'historiographe de Barras, (Maître *P. F. Réal*, ancien procureur au Châtelet) le soin de rassembler les grandes masses de notre histoire, & d'en buriner les traits glorieux ; le successeur des Voltaire & des Marmontel, doit écrire pour la postérité, & il trouvera dans ces mémoires, quelques traits qui caractérisent la fin du dix-huitieme siecle, ainsi que les braves & vieux patriotes de 89, qui à force de travaux & de vertus, ont amené la France à un si haut degré de splendeur & de félicité.

" Oh quel conspirateur nous avions parmi nous," vont s'écrier tous les gens que je démasque ! J'ai l'honneur de prévenir ces Messieurs, que je suis encore vierge en fait de trahison ; qu'à la vérité j'ai servi la république fabriquée par Collot, Billaud, Robespierre, Danton, Marat & consorts : république, à la naissance de laquelle ont présidé, les massacres des prisons, le brigandage, les élections Septembriques, & la plus étonnante immoralité ; mais que la monarchie transformée en république, n'avait pas cessé d'être ma patrie, que j'aimais, & que j'aimerai toujours.

Au milieu des monstres qui dévastaient la France, il était possible à un homme en place de faire quelques bonnes actions, c'est ce que j'ai tâché de prouver, & quelque fut mon opinion, & mon *mépris bien connu*, pour le comité dit *de salut public*, tous les trésors du monde ne m'auraient pas fait sacrifier un des soldats que je commandais, c'est le fait d'un traître, & d'un lâche ; mais si je m'étais trouvé à même de leur faire tourner leurs armes, contre la tyrannique Convention, j'aurais agi sans

 scrupule,

scrupule, parce qu'une action de cette nature, était aussi utile que glorieuse

On n'est pas un méchant, pour ne pas croire à la solidité de la République du 22 Septembre 1792, & beaucoup de Français restés dans l'intérieur, gémissent comme moi sur la mort d'un Roi vertueux, & victime de son amour pour un peuple, qui l'a stupidement laissé conduire à l'échafaud. A cette cruelle époque, le silence des Parisiens épouvanta les régicides ; ils essayerent de faire sanctionner leur crime par l'armée, mais elle manifesta universellement, une douleur sombre, & beaucoup plus éloquente que les proclamations des trois commissaires. J'en appelle à tous ceux qui étaient sous les armes. Les soldats se battirent alors pour repousser l'ennemi du territoire Français, mais non pour une République, qu'ils ne voulaient pas, & que Legendre, Danton & Robespierre avaient fondée dès le 17 Juillet 1791.

Citoyens de toutes les classes, de toutes les conditions & de toutes les opinions, consultez enfin la raison & l'expérience, & vous vertez que partout où le pouvoir est partagé, le peuple est malheureux. Appréciez froidement le cahos de violence, de fraudes, de cruautés, de contradictions, de mensonges, de vols, d'usurpations, qu'on a l'impudence d'appeller la plus sublime des révolutions, & vous serez déchirés par des souvenirs, aussi amers que douloureux.

Qu'était la France en 1789 ?

Qu'est la France en 1796 ?

Que deviendra la France ?

Pour

Pour avoir beaucoup de soldats, il faut se procurer beaucoup d'argent.

Pour avoir beaucoup d'argent, il faut vexer, & torturer toutes les classes de citoyens, crier avec emphase, *Salut de la Patrie*, tandis qu'on cherche à se sauver soi-même.

Avec beaucoup d'argent, on a beaucoup de soldats, & avec une qualité raisonnable de bayonnetes, on fait dire & penser au peuple, précisément tout ce qu'on veut qu'il dise, & qu'il pense ostensiblement.

Voilà, mes chers compatriotes, à quoi se réduit, à-peu-près, l'admirable politique du gouvernement qui nous étrangle.

LES BRIGANDS DÉMASQUÉS.

Vos, Quirites, imperio nati æquo animo servitutem toleratis? at qui sunt hi qui rempublicam occupavere? homines sceleratissumi, cruentis manibus. . . . plerique cœdem in vos fecisse pro munimento habent, ità quam quisque pessime fecit, ità maxime tutus est. SALLUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

LES RÉVOLUTIONNAIRES EN FERONT BIEN D'AUTRES.

EN Révolution, *le pouvoir demeure toujours aux plus scélérats*, disait le scélérat *Danton*, lorsqu'escamoté par Robespierre, il vomissait des imprécations dans son cachot.

Ce Danton le patron des *Septembriseurs*, ce colosse facétieusement sanguinaire, & qui fit tant de mal à la France, savait par expérience qu'une poignée de brigands *bien audacieux*, pouvaient maîtriser une assemblée quelque nombreuse

qu'elle fut; car il y eut, & il y aura toujours plus de sots & de lâches, que de gens instruits & courageux.

Les Français viennent d'acquérir une millieme preuve de cette vérité ; convoqués en assemblées primaires, ils voulurent s'aviser d'être libres, mais la Convention Nationale pour répondre aux justes réclamations de ce peuple longtems & impunément outragé, pensa avec raison que tout ce qu'elle pouvait dire de mieux, & de plus éloquent, ne valait ni des soldats, ni des généraux, ni de la mitraille.

Elle ne s'est pas bornée à tuer des hommes fondés en droits, elle a ajouté à ce nouveau crime, une ridicule & insolente calomnie ; fiere des événemens & de sa trahison, elle a accusé les habitans de Paris : je vais l'accuser à mon tour, non pas vaguement, mais avec l'accent de la vérité, & la simplicité de la franchise.

Je ne serai ni outré, ni partial; je dirai seulement ce que j'ai vu ; & si j'entre dans quelques détails, c'est que la Convention en ayant imposé en gros, & effrontément, il faut bien la révéler *en détail*.

Je passerai sur les intrigailleries bourbeuses des comités, sur les sommes immenses distribuées à leurs partisans ; je ne dirai rien des orgies dans lesquels ils électrisaient leurs satellites, je ne souil-

lerai

lerai pas ma plume par la description des viandes & brocs de vins qu'ils faisaient fournir à leurs bons amis, tandis que non loin de là le pauvre peuple expirait de famine. Quittons ce tableau dégoûtant, cent volumes ne diraient pas tout, & je puis à peine continuer.

Tyrans du peuple ! vous avez canonné des Parisiens, mais vous n'avez pas foudroyé l'opinion publique qui vous poursuit de toutes parts.

J'apprécierai à leur juste valeur les nouveaux lauriers dont vous, & vos sbirres, venez de vous ceindre la tête.

Vantez nous donc vos triomphes avec forfanterie ! Je vous répondrai, au nom de tous les Français, qu'ayant bien su trouver des soi-disant républicains, qui sous les ordres des Généraux Rossignol, Grignon (1), Huchet, Duquesnoy, Cor-

(1) Demandez au deputé l'Official, ce qu'a fait Grignon, dans la Vendée, relisez les mémoires que vous avez déjà oubliés, & vous verrez que ce monstre a fait fusiller jusqu'à son beau-pere ; ce général était marchand de bœufs ; en vertu de l'amnistie il est libre, & commande maintenant à Chalons-sur-Marne.

On a prouvé au nommé Huchet, qu'il avait égorgé femmes & enfans, & fait fusillet des municipalités en écharpe, &c. Il est amnistié & libre ; ce misérable recruteur vient d'assassiner à coup de sabre, un jeune homme, & cela au milieu des rues de Paris. Voilà un échantillon des héros, du bataillon sacré des patriotes de 89.

Extrait

dellier, Turreau, &c. &c. &c.; & de vos chers collegues, Bourbotte, Hentz, Francastel, Richard, Choudieu, Turreau (cousin du général), Carrier, Fayau, Bellegarde, Levasseur de la Sarthe, &c.; & surtout en vertu de vos décrets atroces, ont été capables de brûler 500 lieues dans la République, capables d'éventrer des femmes, de porter leurs enfans au bout des bayonnettes; capables de faire massacrer des vieillards parce qu'ils croyaient en Dieu; capables enfin de ravager, piller, noyer, égorger & fusiller une immense population. Je vous répondrai, barbares, que les auteurs & les ordonnateurs de tant de crimes devaient trouver encore une armée pour les défendre.

Extrait du No. 10 de l'*Orateur* de Fréron: " La justice va " serrer dans ses liens les généraux perfides, qui ont abreuvé " du sang innocent cette terre malheureuse, &c. &c. Sections " de Paris, rallumez votre antique énergie à celle de la Con- " vention Nationale, repoussez avec indignation à votre as- " semblée prochaine les propositions perfides *de quelques intri- " guans, envoyés par les meneurs des Jacobins*, secouez leur joug, " démasquez-les, & faites entendre à la Convention Nationale " l'expression libre de votre vœu, en faveur de tous les prin- " cipes qui garantissent vos droits, & votre liberté."

Parisiens! Comment trouvez-vous le sieur Fréron, qui, le 12 Vendémiaire recrutait au Fauxbourg St. Antoine, pour vous faire assassiner le 13? Cela veut dire qu'il y a loin de son style à son mauvais cœur, & que nous sommes des sots.

Remettez

Remettez donc vos canons en batterie, faites dresser des échafauds, forgez des conspirations ; vous ne sauriez me répliquer d'une autre maniere.

Vous n'avez pas été honteux de renouveller ces pauvretés de vos amis Marat & Robespierre ; vous ignorez, sans doute, que jusqu'aux savetiers & aux poissardes, tout le monde se moque de vous & de vos crieurs de conspirations ; mais, hélas ! ce qui n'est nullement chimériqne, c'est la misere réelle dans laquelle vous nous avez plongés, *& pour longtems.*

O ma patrie ! France jadis la gloire & le modele des nations, je ne saurais envisager ton sort sans verser un torrent de larmes ; tu es couverte de misere, de sang, & de cadavres ! es-tu donc destinée à devenir la honte & le fléau de l'univers ? resteras-tu longtems livrée à des misérables, qui sont l'opprobre du genre humain, l'aversion du monde entier, & l'horreur de quiconque a de la conscience & de l'honneur ?

Plus je suis rapproché de l'échafaud, plus je sens rédoubler mon amour pour mon pays. Non, je n'aurai pas la lâcheté de me taire, lorsque je sais qu'une grande partie de la France est en proie à la guerre civile, que depuis trois ans, douze départemens de l'Ouest sont dans un état de dévastation qui fait frémir, & qu'on voit de tous côtés

les malheureux cultivateurs réduits à se cacher, & abandonner leurs maisons au pillage.

Le gouvernement n'a fait qu'aggraver toutes ces calamités, & s'est bien gardé d'y apporter un remede salutaire.

Si ces belles contrées perdues à jamais, renferment tant d'infortunés, ennemis jurés de la République, c'est précisément à la tyrannie, & à ses généraux sans-culottes, & sans moralité, que la nation a droit de s'en prendre. Un général qui ne tuait pas à toute outrance, était un homme extraordinaire; & je puis assurer, que *l'étourderie sanguinaire* d'un nommé Vachot, qui m'a remplacé à Laval, a parfaitement servi la cause du Roi, car en moins de deux mois, il a fait naître 30,000 Chouans. Députés du département de la Mayenne, je vous somme de déclarer, si j'avance ici une fausseté. (2).

---

(2) Je commandais à Laval en Novembre (Brumaire) 1793 ; à cette époque il n'y avait pas 20 Chouans, ce qui n'empêchait pas les députés de me prescrire des mesures de rigueur, que j'exécutais à ma maniere : c'est-à-dire, que loin de vexer les cultivateurs, j'employais les moyens les plus doux pour maintenir l'ordre & la tranquillité dont ils avaient besoin. Je fis une proclamation aux habitans des campagnes que j'allais visiter fréquemment ; en moins de huit jours les paysans m'apporterent plus de 1200 fusils, & leur adhésion aux loix ; satisfait de mon succès, j'envoyais chercher, par mon aide-de-camp, 40 officiers municipaux, auxquels je voulais remettre une

L'existence des Vendéens, & des Chouans, est l'ouvrage de la Convention, de cette troupe de loups voraces & affamés ; parmi lesquels une faction n'a pas plutôt été détruite, qu'on l'a vue se rétablir, & revivre après sa mort.

---

une instruction. Ils vinrent librement : quelques jours après, la commission militaire les envoya, sans m'en prévenir, aux Ponts-de-Cé, où l'on conduisait 50 charettées de religieuses, de prêtres, de suspects, de fédéralistes, de riches, qui furent guillotinés, noyés, & fusillés. Ces malheureux municipaux furent compris dans cette infernale expédition par le nommé Milliere, membre de la commune Parisienne de Septembre, & de la commission. Cette barbarie développa tous les germes de l'insurrection, & les enfans jurerent de venger leurs peres. Ce même Milliere qui demeure à Paris, section du *Bonnet Rouge*, voulait absolument faire fusiller à Angers les 132 Nantais, envoyés à Francastel par Carrier, il vint plusieurs fois chez moi, m'engagea à les faire fouiller, & à les fouiller moi-même, " Parce que," disait-il, " ils étaient trop riches, & pouvaient corrompre la garnison." Il me demanda 20 fois des troupes pour les faire fusiller, en m'observant que dans un moment de siege cela était tout simple, &c. &c. Je trouvai mille prétextes pour m'y refuser, & Dieu sait les ruses qu'il me fallut employer pour détourner le coup fatal ; c'est ce qui fut cause que Francastel n'osa pas les faire mourir, *comme s'en plaignit Carrier dans une lettre.* Cette affreuse journée est toujours présente à ma mémoire, ces infortunés Nantais doivent le jour au hazard qui me conduisit à Angers.— Pendant le siege, Milliere & ses complices firent mourir aux Ponts-de-Cé 3 ou 4000 Français, de ce nombre était mon hôte.—Les témoins de ces horreurs sont Hortode, commis au comité de la guerre, Christophe, capitaine au 8me régiment

C'est en se moquant de tout, & en bravant le mépris & la haine de la nation entier, que les misérables conventionnels sont parvenus à se faire continuer dans le gouvernement de leur République agonisante. Depuis sa naissance, ils travail-

---

de hussards, La Croix, adjudant-général, maintenant à l'état-major de Paris, ce fut lui qui amena à Laval les municipaux que Milliere fit noyer.

Extrait d'une lettre de Félix & Milliere, datée de Nantes le 6 Nivôse 2me année. " Le nombre des brigands est in-" calculable ; en les fusillant c'est trop long, on dépense de " la poudre & des balles ; on a pris le parti de les mettre en " certain nombre dans de grands bateaux, au milieu de la " riviere, à demie lieue de la ville, on coule le bateau à fond " *(cette opération se fait continuellement)*, on ne fait grâce à au-" cuns. Angers, St. Florent, & les autres endroits, sont " pleins de prisonniers, mais ils n'y resteront pas longtems, " ils auront aussi *le baptême patriotique*." Signé *Milliere* & *Felix*.—On lisait cela en pleine commune de Paris, & on applaudissait ; un fait certain, c'est qu'un soldat noyeur de la compagnie Marat, proposa à une jeune fille de la sauver à certaines conditions ; la malheureuse répondit, en se serrant près de sa mere, qu'elle accompagna dans le bateau.—Ce qui me désole, c'est qu'une foule de sots & d'égoistes, n'ajoute pas foi à ces horreurs ; il est vrai qu'il faut avoir vu pour croire. Francastel a fait noyer à Angers tout autant que Carrier à Nantes, & ce petit monstre respire encore, c'est un patriote de 89.—Le nommé Vial, procureur syndic du département d'Angers, a dit devant moi à Francastel, *qu'il venait de trouver deux mariniers de confiance, pour noyer les prêtres de Montejean* ; ce brigand s'est avisé depuis de faire l'humain, & il a dénoncé l'univers entier.

lent à la miner jusqu'aux fondemens, & c'est sans doute pour nous ensevelir sous ses ruines qu'ils couronnent en ce moment tous les vices, & proscrivent toutes les vertus.

Français ! pleurez amerement, *car vous êtes le plus malheureux peuple du monde.*

Les energumenes qui vous traitent en rebelles, feignent d'ignorer, que vous ne demandiez au ciel, que la liberté de choisir des députés sages.

Ils vous accusent d'avoir pris les armes *pour faire la Contre-Révolution, & dissoudre la représentation nationale,* tandis qu'ils vous forçaient à la défensive, en réarmant au nom de leurs comités, une nombreuse cohorte de terroristes. C'est ce que je vais démontrer.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

LES SECTIONS DE PARIS MITRAILLÉES PAR LA CONVENTION NATIONALE.

" A force d'être justes nous finirons par être " égorgés les uns après les autres," *disait finement Bourdon de l'Oise.* Ce mot est d'une justesse admirable. En effet, des députés qui depuis un an se traînaient réciproquement dans la boue, des misérables, tout couverts du sang de Français, sentirent bien que l'époque des assemblées primaires, en leur enlevant un pouvoir monstrueux, les conduisait droit à l'échafaud, il fallut donc employer *les grands moyens*, répandre de l'argent, intimider, & s'entourer d'un état-major de scélérats, capables de justifier leurs crimes passés par leurs dispositions à en commettre de nouveaux.

Nos représentans criblés de remords, ou plutôt de frayeur, fatigués de la contenance ferme des Sections de Paris, humiliés de vérités dures qu'elles venaient leur dire, à sa barre, jetterent tout-à-coup leur masque de modérantisme, & signifierent au bon peuple, que 500 d'entr'eux conserveraient le droit de rester à un poste qu'ils remplissaient si vertueusement.

Je conviendrai avec les honorables membres, qu'ils avaient raison d'éterniser des travaux, qui éternisaient une puissance, *unique manteau de leurs crimes* ; mais cela ne convenait point à la nation, qui en acceptant la troisieme Constitution, comme elle avait accepté les deux autres, protesta de toutes parts contre les absurdes & insolens décrets de réélection.

Les députés *coupables* entendaient sans cesse la masse du peuple, lui demander compte des milliers de brigandages exercés impunément ; on voulait savoir ce qu'était devenue la fortune publique, on se plaignait avec raison de la famine qui dévorait la France ; la Convention poursuivie par la haine & l'indignation universelle, vit bien qu'elle ne pouvait se sauver, qu'en organisant la guerre civile : elle se détermina donc à prendre ce dernier parti.

Nos *Solons* ressemblent parfaitement à cette bande de faux monoyeurs, qui s'étant introduits dans un château, à l'effet d'en tuer les maîtres & de s'y établir, furent bientôt investis de toutes côtés, ils déliberent à la hâte sur les moyens de se soustraire à la corde ; le meneur de la bande conseille de mettre le feu partout, & mes brigands s'échappent sains & saufs au milieu des flammes. Heureusement ils furent ratrappés quelque tems après, & pendus tous sans miséricorde.

Nos

Nos gouvernans se sauveront-ils une seconde fois, & avec la même adresse que la premiere? C'est ce dont il est permis de douter.

Quelques jours avant le massacre du 13 Vendémiaire (5 Octobre), les Montagnards & autres conjurés, employaient activement tous les moyens de diviser les Sections, partout ils avaient de nombreux agens; des militaires faisaient le vil métier d'espions ou records (3), & étaient payés comme tels: on les avait spécialement chargés de crier que tout homme qui avait du sens de l'honneur, & de l'énergie, était un *Royaliste*, *un Conspirateur*, & *un Contre-Révolutionnaire*.

---

(3) Pendant qu'on réarmait les terroristes, un adjoint nommé Contant, que j'avais vu à Rouen, s'appitoyait comme moi sur le sort de la patrie; après la défaite des Sections, ce même homme prit la poste pour courir après moi, emprisonna ma famille, & jusqu'à mes pauvres domestiques, fit mettre les scellés, & fouilla partout pour me trouver.

Ce polisson était à Rouen l'espion du sot Casenave, représentant du peuple, & a été attaché dans la Vendée, au bourreau Huchet.

Citoyen Contant, pour un chevalier Français, vous faites un très-plat métier; mais cela pourra bien vous conduire au généralat, je vous le souhaite.

L'armée est rempli d'officiers que j'ai connus très-royalistes, & qui se sont faits *républicains révolutionnaires* pour attrapper de l'avancement & de l'argent. Qu'un savetier devienne Roi de France, vous verrez tous mes républicains fusiller les républicains, *s'il y en a*.

Des

Des bourgeois, des artisans, prouvaient avec naïveté, que des députés qui voulaient nous représenter en dépit de nous, étaient de vrais tyrans; à bas les Royalistes, criait un Stentor à poste.

Se plaignait-on de la misere ? Royalistes. Méprisait-on quelques sénateurs, *publico clamore convictos?* Royalistes. Disait-on que la Montagne conspirait plus chaudement que jamais ? Royalistes. Avançait-on en principes que pour sauver la patrie, il fallait nommer au corps législatif, l'élixir de la France, en talens, en vrai patriotisme, & surtout en courage ? Royalistes, archi-Royalistes.

Accusait-on le Gouvernement d'avoir mis en liberté des scélérats qui méritaient mille morts ? Oh pour le coup, on était non seulement Royaliste, mais un bel & bon chef de Chouans.

C'était bien pis, si l'on s'avisait de prouver, que 500 députés qui formaient la majorité de 750, devaient empêcher Robespierre & compagnie de transformer la République en cimetiere; il faisait bon, ma foi, d'affirmer que ceux qui s'étaient laissé dominer, étaient visiblement les valets, ou les complices du tyran: cette démonstration transportait les sbirres, d'une sainte colere, ils grinçaient les dents, & sabraient le pauvre publiciste, en heurlant *vive la Convention!* Parmi cette foule de coquins, on distinguait un troupeau de géné-

raux & d'autres militaires, qui depuis deux mois étaient les janissaires du comité (4).

Ces coupe-jarets conventionnels, faisaient afficher de plats placards, tels que *Paris déshonoré aux*

---

(4) On aura peine à croire que sur nos milliers de généraux, il n'en existe peut-être pas 50 capables, de commander un bataillon, ou un régiment de cavalerie; une très-grande partie, ne sait pas même lire, & rien n'est plaisant comme le contraste qu'offre leurs conversations, & leurs épaulettes; j'en ai connu deux qui de tambour-major, & de guichetiers, sont devenus tout d'un coup, généraux divisionnaires; *Tribout-Libre*, cousin de Bouchotte, & *Sabathier* cousin de Chaumette, & le tapissier Boucret, & le perruquier Commaire, & des clercs d'huissiers & de procureur, qui ne faisaient qu'un saut de la boutique au Généralat. Si nos victoires font honneur aux soldats, elles ne peuvent qu'avilir le gouvernement, car elles sont assises sur deux millions de cadavres. Le nommé *Huet* qui commande en Havre, ne connait pas même l'alphabet, mais il est terroriste invariable; telle est l'espece de généraux desquels Fréron a demandé le remplacement. On ne peut se peindre l'état dans lequel sont nos armées, point d'ordre, point de discipline, pas mêmes de contrôles dans plusieurs régiments, plus de chevaux. Le soldat n'a souvent ni pain, ni souliers; il vend, à la barbe de ses officiers, les effets qu'on lui fournit en abondance, & sans ordre. Qui est la dupe de cela? le pauvre peuple, auquel on prend tout pour entretenir quatorze armées. J'invite les gens sage à ajourner leurs opinions sur les victoires de certains généraux, il n'est pas difficile de vaincre, dans un pays où on a eu l'audace de répondre à un général avare de son monde, " *Eh! qu'im-*
" *porte la mort de* 6000 *hommes, lorsqu'il est question de maintenir*
" *un*

yeux de l'Europe. Déshonoré, grands Dieux ! & pour quelle raison ? Est-ce parce que des patriotes, éclairés & vertueux, devaient aller siéger à la place de tous les *Laplanche & Armonville* de la Convention, & remplacer une grande partie des 500, que je considérerai désormais, non pas comme des *Licurgues*, mais bien comme des soldats d'artillerie.

Au milieu de ces turpitudes, & de toutes les folies affligeantes qui n'appartiennent qu'à nous, le calme le plus heureux regnait dans les Sections de Paris ; fortes des principes, elles dédaignaient les invectives des *Barras, Talot, Louchet, Legendre, Tallien, Fréron*, & consorts. Les lieux communs de conjurés, Royalistes, Chouans, conspirateurs, rebelles, Vendéens, agens de Pitt, amis de Cobourg, envoyés de Charette, étaient considérablement épuisés, & plusieurs querelles suscitées par des Goujeats, habillés en généraux, n'avaient pas eu le succès, que nos comités s'en étaient promis.

Le gouvernement était aux abois, & réduit à la nécessité de falsifier les procès-verbaux d'ac-

---

" *un principe.*" (Il s'agissait de l'exécution du décret, qui prescrivait le massacre des Anglais & Hanovriens, & pour prendre la ville d'assaut il fallait sacrifier 6000 hommes, ou bien accorder une capitulation.)

ceptation, il se gardait bien de publier le vœu des Communes, qui, au lieu de la Constitution de 95, voulaient *un Roi & du pain.*

C'en était fait des tyrans, & le peuple Français, était sur le point de recouvrer la Liberté, lorsque par une inspiration Robespierienne, le gouvernement fit un appel, à ce qu'il lui plût de désigner, sous le nom de *bataillon sacré des patriotes de* 89.

Comme la formation de cette légion de *Mandrins patriotes*, est la principale cause de l'insurrection des Parisiens, il n'est pas inutile de la dépeindre.

J'arrivais à Paris, au moment même où on l'organisait : un militaire vétéran, & chef de cette caverne, me voyant en uniforme d'officier général, me supposa général de la Convention, & me parla d'abondance de cœur ; il me rendit compte de ce qu'on avait fait la nuit, & m'instruisit des projets vigoureux, que Barras allait mettre à exécution. Je parcourus les avenues de la Convention, & je déclare, que je reconnus une grande partie des scélérats, qui ont désolé & dépeuplé la France, & que mon métier, & mes voyages m'ont fait souvent rencontrer.

Il y avait surtout grand nombre de ces agens de Bouchotte, de ces délégués de léopards en mission, des brise-scellés, & une brigade complette de membres de comités révolutionnaires.

Là cette bande de généraux chassés des armées comme ânes, ou terroristes, formait avec arrogance des pelotons de sicaires.

Au milieu des égorgeurs & brûleurs de la Vendée, on remarquait le *général Dufraise*, jadis pitoyable histrion ; il avait été à Lille, le complice du Marquis de la Valette ; ses yeux étincelaient, il avait le pistolet à la ceinture, & se reportait aux tems heureux, où il fit graver sur son cachet, *une guillotine*.

On distinguait le lâche & terrible *Vachot*, que cent mille voix accusent, & dont le nom produit dans le département de la Mayenne le même effet que celui de Collot à Lyon. On y voyait enfin, les Parrein(5), les Huchet, les Colette, les St. Amand, & une foule immense d'autres assassins, *patriotes de* 89, comme leurs patrons d'Arras.

---

(5) Quel rude acteur que ce *Parrein !* Il fut en poste à Versailles, pour égorger les prisonniers d'Orléans ; au 2 Septembre il présidait un tribunal aux prisons de Paris ; il présida depuis la commission militaire de Saumur, & fut appellé à celle de Lyon par son ami Collot d'Herbois, qui, enchanté de ses services, le fit de juge *général divisionnaire*. Lors du soi-disant retour de la justice, il fut destitué, & mis au Plessis. Il ressuscita le saint-jour des vengeances, & vient d'être amnistié en bonne & nombreuse compagnie. Ce patriote de 89 a donné la mort à plus de 6000 Français, & était associé de *Milliere* dans la Vendée. (Il n'y a pas dans cet article, une syllabe, qui ne soit de la plus scrupuleuse exactitude.)

La façade des Thuilleries était l'égout où venait tomber, la fange sanglante de toute la République ; on était frappé d'horreur à l'aspect de ces égorgeurs à gage, employés & payés, les 2 & 3 Septembre ; ils criaient *qu'ils allaient faire danser les Sections*, coupaient les cheveux des jeunes gens, dont la figure ne leur revenait pas, arrachaient des cravates & des colets d'habits, & *les Montagnards applaudissaient*.

Les cartouches, l'eau de vie, & le vin pleuvaient en abondance : la nuit entiere avait été employée à saouler, & électriser ces bêtes féroces. Ces faits sont de notoriété publique, tout le monde a vu cela, & j'ai entendu quelques députés vertueux, en gémir (6).

---

(6) Bernier, député de Seine & Marne, le plus franc & le plus honnête homme du monde, républicain de bonne foi ; mais qui n'est pas à la hauteur, c'est-à-dire, qu'il n'a ni voté *la mort du Roi*, ni volé, ni fait assassiner personne ; aussi est-il un peu suspect. Je suis fâché qu'avec des talens, & une grande franchise, il ne parle pas plus souvent ; il ne faut pas se borner à gémir sur nos maux ; il faut en confondre les auteurs ? Entendez-vous Bernier ? un homme loyal comme vous l'êtes, & qui comme tant d'autres, n'a point pêché dans les coffres forts, & les sacristies, doit faire rentrer sous les bancs, tous ces tigres marquetés de forfaits, il ne faut pour cela qu'ouvrir ses yeux & renfoncer son chapeau. . . . Ah ! si. . . . mais, hélas, je suis mort ! Adieu mon ami Bernier.

Voilà, citoyens Français, quels étaient les patriotes par excellence, qui composaient la garde d'honneur de la Convention.

Une faction criminelle & déhontée osera dire, qu'elle n'a pas voulu provoquer la guerre civile en les réarmant? C'est le comble de l'imposture & de l'effronterie ; car il est clair qu'en rendant son décret de réélection, la Convention ramenait à elle, tous les apôtres du Jacobinisme & de l'anarchie, auxquels les événemens l'avaient forcé de déclarer une guerre, qu'elle n'entreprit jamais sérieusement.

Je demande à tout homme impartial, quelle opinion on peut avoir d'un comité, qui tantôt soudoye, puis désarme, puis fait assiéger, puis flatte, puis console, puis réarme, puis implore le secours de ces dogues révolutionnaires, qui grâces à Dieu finiront par s'entre-devorer.

Les Sections assemblées, apprirent avec effroi, qu'elles étaient encore livrées aux bourreaux du peuple, & que les troupes de ligne allaient venir influencer leurs délibérations avec des bayonnettes. Ce fut dans cette affreuse conjoncture, que les partisans salariés de la Convention, insinuerent qu'il fallait obéir aux proclamations, & se retirer; mais ils furent comprimés par la masse des bons citoyens.

Les

Les Parisiens avaient à réparer la foiblesse qu'ils montrerent les 2 & 3 Septembre 92, & le 31 Mai 93; époques à jamais déshonorantes pour la nation Française: les noms de plusieurs députés dominans leur retraçaient une longue série de forfaits, & on se figurait aisement, ceux qu'ils méditaient encore.

La situation de Paris faisait frémir: le gouvernement qui, depuis quinze jours agissait avec une mollesse simulée, les meneurs qui semblaient affaissés sous le poids du mépris public, leverent le masque le 4 Octobre (12 Vendémiaire), & déployerent les moyens vigoureux, qui devaient légitimer leur violation.

Appuyés par de bons brigands, qui accouraient de tous les points de la France (7), les comités comptaient sur une victoire facile, les Thuileries étaient approvisionnés comme une place forte, & les habitans de Paris, se trouvaient sans pain, & sans poudre; quelques cartouches qu'ils avaient

(7) Depuis environ trois mois, il arrivait à Paris, une bande de généraux destitués, & de Jacobins prononcés: ils recevaient un traitement, & commençaient les hostilités, en demandant la *Marseillaise*, & en faisant *des scenes*, au Palais-Royal. Un général *Peyron*, vint jusqu'à Géneve, récruter les douze plus fameux terroristes de cette République, où la contagion sanguinaire a fait des ravages.

par

par hasard, ne pouvaient servir qu'à faire un peu de bruit. C'est dans cet état, qu'excités par un sentiment d'honneur, & fatigués du plus hideux despotisme, ils se déterminerent à prendre les armes.

Je courus à ma Section (celle des Thermes, fidèle à la Convention, plus par crainte que par goût), j'y rendis compte de ce que je venais de voir, & des préparatifs que faisaient les usurpateurs ; dans le moment où je parlais, tout le monde partageait mon indignation, en vain quelques suppôts dégoûtans de sang, prêcherent la soumission aux décrets, ils furent hués & rétorqués avec éloquence, mais cela ne suffisait pas, & dans une circonstance aussi grave, il fallait autre chose que des phrases, & une *stérile indignation.*

Je récapitulais tous les crimes de la Convention, lorsque vers les dix heures du soir, il entra dans la salle, une députation de la Section du Théâtre-Français ; elle venait m'inviter à marcher à la tête de son bataillon, qui depuis plus d'une heure était sous les armes ; je ne balançai pas à répondre à la confiance dont on m'honorait ; on savait qu'ardent & vieux ami des principes, j'avais protesté contre les décrets mortels, *& donné ma démission à la tête de ma brigade.* Nous partîmes sur-le-champ, & nous fumes joints au Pont-Neuf par

trois Sections, dont les chefs convinrent d'agir de concert avec nous.

Au moment où j'arrivais à l'extrémité de la rue Dauphine, la tête du pont était occupée par un piquet de dragons du 3me régiment ; leur chef les encourageait *à défendre la Convention*, tandis qu'en les tournant, j'essayais de leur prouver, qu'ils feraient mieux de se joindre à nous. Ayant épuisé les moyens de persuasion & de douceur, j'employai les menaces, & le commandant les emmena au galop ; ils se réployerent sur une colonne, qui était stationnée à l'autre bout du pont, & dont la destination était de venir assiéger le Théâtre-Français, tandis que de l'autre côté de l'eau, on venait de cerner la Section le Pelletier.

Je fis mes dispositions à la hâte, & je me portai aussitôt à la hauteur de la Place-Dauphine : sur les minuit, le chef de la colonne conventionnelle, voulut avancer, & fit filer deux pieces de quatre, jusques vis-à-vis la Samaritaine (8). Les

(8) Le commandant de la Samaritaine, auquel je fus demander, pourquoi il avoit laissé avancer l'artillerie, me dit, pour toute réponse, *qu'il savait ce qu'il avait à faire* ; je fis plusieurs quiproquo, ne sachant pas que sa Section des Gardes Françaises, était une des fidèles, & que par conséquent, *cela était convenu d'avance* ; il finit par vouloir me faire arrêter, ce qui aurait eu lieu sans de braves gens qui accoururent à mes cris,

canonniers étaient d'une arrogance extrême, & menaçaient à chaque instant *de faire feu*, mais les précautions que j'avais prises, rassuraient ma troupe, qui d'ailleurs était bien déterminée ; je criai au commandant ennemi, que s'il s'obstinait à passer le pont, il fallait qu'il passât sur le corps à six mille Français, décidés à défendre leurs droits ; ce qui, joint aux barricades que j'avais fait établir sur plusieurs points, & qu'il pouvait appercevoir, le détermina à rester en place, & à se retirer peu de temps après.

Sur ces entrefaites, une autre colonne s'avançait sur nous, & venait nous couper du côté des Quatre-Nations ; l'avant-garde de dragons était déjà à la Monnaie, & se disposait à nous charger, lorsque je fis faire un mouvement très-rapide, pour leur fermer le passage ; je garnis les trottoirs de tirailleurs, & je fis fortement le commandement préparatoire *pour les feux* ; le cliquetis des armes fit son effet, les dragons se sauverent, &

---

cris, & me débarasserent ; quelque jour je pourrai les nommer, en attendant ils sont certains de ma reconnaissance.—

Le lendemain le nouveau commandant de la Samaritaine, exigea de moi un ordre par écrit, pour garder deux généraux faits prisonniers, comme *charretiers conduisant des fusils aux Quinze-Vingts*, & ce brave officier n'a pas manqué de remettre cette piece de conviction à mes juges.—Cela est bien *patriotique*, mais cela est bien lâche.

j'appris un instant après, que la colonne qu'ils précédaient, rétrogradait sur le Pont-Royal.

Je me retranchai aussi de ce côté, avec une quantité de poutres, de pierres & de tonneaux, en me félicitant de n'avoir point été forcé à engager les premieres hostilités.

Ce leger succès que les comités n'avaient point prévu, leur fit changer de plan, car l'expédition du cernement venait de manquer en deux endroits.

J'ai réussi dans la nuit du 12 au 13, parce qu'il n'y avait ni désordre, ni méfiance dans nos rangs, & cette fois, les Parisiens durent leur salut, à leur union, & j'ose dire à la confiance qu'ils eurent en moi.

Il n'est pas inutile de remarquer que je n'ai été obéi que dans cette circonstance. Et peut-être que si toutes les Sections de Paris eussent agi le lendemain avec le même ensemble, Barras n'eut pas été vainqueur, & par conséquent ne serait point sur le trône.

Le reste de la nuit se passa très-paisiblement, nous savions que la Section le Pelletier sommée par *le gros Talot* (9) de mettre bas les armes,

(9) C'est un plaisant original que ce monsieur *Talot* ; après avoir jetté sa robe de palais dans un coin, il a rêvé qu'il était excellent général, & divin orateur. Eh bien ! le gros homme n'est rien de tout cela. Il a quitté la robe pour

 l'épée,

avait courageusement refusé, & que le président avait répondu, à *l'insolent visir*, avec autant de force que de raison.

La position était épineuse, de part & d'autre, les comités hésiterent longtemps sur ce qu'ils avaient à faire, quelques-uns de leurs généraux étaient honteux des rôles qu'on leur distribuait, & en même temps, qu'ils n'avaient pas la force d'exécuter des ordres sanguinaires, ils n'avaient pas non plus, assez d'énergie pour *tourner* leurs soldats contre la Convention.

C'en était fait d'elle, sans doute, si un général, au moment où sa troupe était vis-à-vis les citoyens armés, eut prescrit des embrassemens mutuels, alors tout le monde se réunissait, & on allait de concert assiéger le repaire des assassins du

---

l'épée, l'épée pour la tribune, & toutes les fois qu'il lui a pris fantaisie de faire un beau discours, il est resté coi, au beau milieu de ses périodes ; le trop d'esprit produit toujours cet effet là :

Un jour voulut le procureur *Talot* *,
A la tribune essayer son parlage,
Mais point ne put articuler un mot,
Ris & brocards, sur lui de faire rage,
Lors un Gascon dit, prompt à se lever,
Ca, président, cette conduite est folle,
Pourquoi donner à *Talot* la parole,
Quand la nature a voulu l'en priver ?

* Procureur au présidial d'Angers, puis adjudant-général dans la Vendée, puis député à la Convention.

peuple

peuple Français .... Mais il fallait pour faire une telle action, s'oublier soi-même, & songer à la gloire de sauver vingt millions d'hommes.

Cependant la rétrogradation des colonnes, qui venait d'avoir lieu dans le Fauxbourg St. Germain, fit que le député Laporte (un des assiégeans de Lyon) autorisa le général Menou, à lever le blocus de la Section le Pelletier, & à se replier sur la Convention.

Le 13 Vendémiaire (5 Octobre), vers les neuf heures du matin, je me rendis avec le bataillon du Théâtre-Français, à l'assemblée primaire de la Section le Pelletier, où je trouvai la majorité des Sections de Paris. On m'instruisit de la destitution des généraux Menou & Raffet, & de celle de quelques autres, qui connaissant l'infame conjuration, avaient refusé de se couvrir de honte & de sang (10).

---

(10) C'est le grand général *Brune*, ce révolutionnaire consommé, qui a travaillé sans relâche, & derriere le rideau à perdre le général *Menou*. Cet officier a dû se répentir plus d'une fois d'avoir servi une mauvaise cause. *Ronsin* le menaçait à tous momens de la guillotine, lorsqu'heureusement, un coup de feu qu'il reçut à Vihiers, le fit oublier. J'apprends qu'un jugement vient d'acquitter ce militaire estimable, malgré les imputations atroces, des *Poultier*, *Laporte*, & *Barras*; & on ne fera rien à ses plats dénonciateurs? & il y a de la justice? & nous ne sommes pas des pantins? oh que non! nous

Barras, dont la nomination était préparée d'avance, & qui travaillait avec chaleur à organiser une défense vigoureuse, remplaça le général Menou : il ne manqua pas de se choisir des compagnons de sa trempe, c'est-à-dire, des *terroristes* décidés à brûler toute la France, pour sauver *les respectables représentans du peuple Français* : il

---

nous sommes un peuple libre chez lequel on peut calomnier impunément. D'après ce qu'on a dit du général Menou en pleine séance, il a droit d'exiger une réparation authentique, sans quoi on serait fondé à croire, que sa conduite du 12 Vendémiaire est une comédie jouée de concert avec les gouvernans.

Un peu avant le fameux *Prairial 95*, *Barras* proposa à la Convention de nommer son ami, *Brune*, commandant de la 17me division militaire, c'est-à-dire de Paris ; c'était un coup de parti pour la cause des cannibales, le général Menou eut la préférence, *inde iræ*. Peu de gens connaissent bien l'affaire de Prairial, on ne sait pas qu'une partie des *vainqueurs* s'étaient d'abord entendus avec les *vaincus*, & qu'ils furent entraînés par l'opinion, & se virent forcés de s'assommer eux-mêmes : ils jurerent d'expier leur triomphe, & méditerent dès-lors *la journée des Sections*. Voilà l'exacte vérité, & la cause de la réaction subite des nombreux voleurs & montagnards : les Parisiens, après avoir défendu la Convention, & dispersé la cohorte des assassins de Féraud, furent assez sots pour remettre les canons, avec lesquels on les mitrailla depuis ; oh ! qu'il valait bien mieux alors tomber sur les terroristes, & sur la Convention, puis arrêter, les restes de la faction de Septembre, & tous les bons amis du patriote *Danton*. Mais il est écrit que le Parisien ne sortira pas d'esclavage.

donna

donna des commandemens aux *Cartaut, Huchet, Vesu, Vachot, Brune, le Borgne, Dufraisse,* & autres valets de sa tyrannie.

Toutes les troupes de la Convention s'étaient retirées aux environs des Thuileries, & nous savions qu'une artillerie formidable était disposée sur tous les points voisins du château.

Les colonnes séduites & enivrées, *les buveurs de sang*, altérés de vengeance & de pillage, attendaient les ordres de leur chef, *renommé par tant d'exploits révolutionnaires*, & nous n'avions plus de ressources que dans le désespoir.

Dans la nuit, j'avais été nommé, *par le comité central, commandant des Sections Réunies*, & je ne devais cette marque d'estime & de confiance qu'à une conduite franche, & à la haine que je n'ai cessé de témoigner aux massacreurs.

On sait assez, que ce ne furent, ni l'intérêt ni l'ambition, qui me firent accepter un poste, dont je ne me dissimulais pas le danger, mais que personne n'osait remplir.

Si je n'eusse consulté que mon intérêt personnel, je me serais abstenu de me mêler d'une entreprise qui ne pouvait qu'être funeste aux Parisiens ; ma situation était accablante, je connaissais les projets ultérieurs du gouvernement, je savais que 20,000 hommes arrivaient le soir sur Paris.

Je mis sous les yeux *des membres assemblés des Sections*, le tableau des forces de la Convention, qui retranchée jusqu'aux dents, ne demandait pas mieux qu'on vint l'attaquer dans son enceinte. Je prouvai que c'était beaucoup d'avoir contraint les colonnes à se retirer, & qu'il fallait continuer à opposer la force d'inertie, & en cas d'une nouvelle attaque, se défendre chacun chez soi, ce qui forçait les conventionnels à disséminer leurs troupes, & nous offrait des espérances de succès.

Inutilement, je demontrai que les meneurs, toujours *sublimes en fait de conspiration*, allaient profiter de la fausse position dans laquelle se trouvaient les Sections armées : que le Gouvernement, tout scélérat & tout pourri qu'il était, n'en avait pas moins les ressources & les moyens d'autorité, & que *lui-même*, provoquait notre mouvement pour en tirer un bon parti. Je demandai où étaient nos canons, nos munitions, & surtout nos vivres ? on me répondit à cela, que les troupes ne tireraient point sur leurs concitoyens, qu'il n'y avait pas un instant à perdre, que la victoire était à nous ; ces lieux communs étaient chez les uns, l'effet d'une grande exaltation, & chez d'autres, celui d'un insigne mauvaise foi.

Je vis que mes objections inspiraient de la méfiance, & que je n'avais plus qu'à monter à cheval, & saisir éventuellement, tous les moyens de conjurer l'orage.

J'assignai des postes à plusieurs bataillons, je les haranguai, en les faisant jurer de ne point attaquer ; il régnait dans les rangs une unanimité d'opinion, que ne pouvaient détruire, les gens vendus & apostés pour nous trahir.

Dans cette malheureuse journée il ne fut question, *ni de retour vers la Monarchie*, ni du dégoût qu'inspirait depuis longtemps la République, il n'y avait de notre part ni plans, ni dispositions, (les événemens l'ont prouvé) on voulait simplement, le désarmement *des terroristes*, & la liberté de choisir ses députés.

C'est à tort, que les factieux assurerent, qu'on entendait partout, les cris de *Vive le Roi*, il leur fallait ce prétexte pour nous canonner, & imposer silence à ceux qui réclamaient les véritables droits du peuple.

Il est vrai, que ces usurpateurs savent bien que toute la France soupire après la Royauté, ils ne cessent d'accuser les citoyens de toutes les classes d'être d'infames Royalistes, des Chouans, des fanatiques, mais il ne s'agissait point alors de Royalisme, & il est bon d'observer que dans plusieurs bataillons des cris de *Vive la République*, furent répétés vis-à-vis des bouches à feu, qui devaient donner la mort à ces républicains.

Je me portai partout, j'examinai avec soin les préparatifs de la Convention, & chaque pas que

je faisais, me prouvait invinciblement, que le mouvement des Sections était aussi absurde que mal combiné.

Cependant, loin de faire paraître de l'inquiétude, j'affectais une grande sécurité, je contenais les esprits, je rassurais, j'encourageais, & j'avais surtout grand soin de défendre, qu'on attaquât sans ordre.

Parisiens, j'invoque ici votre témoignage, vous m'avez vu & entendu, & quelque jour, sans doute, vous rendrez justice à celui qui se sacrifia pour votre cause ; que n'ai-je pu vous faire sentir ce qui se passait alors au fond de mon cœur, & combien il était bourellé d'inquiétude ! je vous voyais livrés au fer des assassins, & toutes mes combinaisons tendaient à vous délivrer de leurs mains, en vous sauvant l'honneur. Que de choses je pourrais dire à ce sujet, & combien de braves gens me nuisirent par *un zele inconsidéré*, & de faux calculs !

Vers les trois heures du soir, rien n'était encore désespéré, je me félicitais de pouvoir arrêter le torrent de maux, qui menaçait en ce moment, notre malheureuse patrie : j'invitai quelques députés que je vis, à faire part de nos intentions au comité, (notamment Taillefert & un Corse) je me présentai à tous les postes, gardés par les soldats de la Convention, je parlai raison, & principes,

aux généraux qui les commandaient ; mais hélas ! quels hommes, & quels singuliers *républicains !* lorsque des soldats frappés de nos discours, témoignaient *de l'émotion*, leurs chefs criaient à tue tête & *mercénairement*, *Vive la Convention !* autant valait-il les entendre crier *Vive les restaurateurs, les assignats, les filles, les tripots, & nos chapeaux bordés.*

Je passerai sous silence, les dangers que j'ai couru personnellement, & combien de fois j'ai manqué d'être pris, en allant haranguer les satellites de Barras.

La rue St. Honoré, les quais, les ponts, tout était couvert de bataillons de citoyens, mais il n'y avait ni ordre, ni accord. Et par un singulier concours de circonstances, il avait été impossible d'en établir : le seul poste de St. Roch était avantageux, par ce qu'il pouvait contenir l'artillerie braquée dans la rue du Dauphin.

Je sentais qu'une explication pouvait tout sauver, & que les Sections rentrées sur leur territoire, d'après un accommodement, reprenaient leurs droits, & continuaient à procéder librement aux élections.

Le combat entre les Sections & le Gouvernement n'était point égal, & j'eusse été grandement coupable de le tenter : j'écrivis donc *au Comité de Salut Public*, & j'exprimai chaudement *les senti-*

mens des Parisiens " qui n'avaient pris les armes " que dans la crainte d'être massacrés par les ter- " roristes, dont la Convention venait de s'entourer. " Je proposai de faire tout rentrer dans l'ordre, je " demandai une réponse qui put rassurer les ha- " bitans de Paris ; en un mot, je priai, je conjurai " les comités, au nom de l'humanité & de la " patrie, d'épargner le sang Français, ajoutant que " de mon côté, je faisais tout ce qui était en mon " pouvoir pour éviter l'horreur d'une guerre " civile, & que si elle avait lieu, eux seuls en " seraient responsables envers la France, & la pos- " terité."

Au reçu de ma dépêche, les comités étaient dans le plus grand embarras, les moyens que j'employais, les inquiétaient beaucoup plus, que si j'eusse parlé de mettre tout *à feu & à sang*, on délibera longtemps sur ma lettre, quelques membres proposerent de m'accorder l'entrevue que je demandais, mais la faction Barras s'y opposa, en prodiguant les grands mots & les bavarderies d'usage, *il leur fallait absolument du sang.*

Malgré cela, quelques meneurs témoignaient des inquiétudes, & quoiqu'ils sentissent bien, qu'il n'y avait qu'une bataille, qui put remonter le ressort révolutionnaire, ils ne pouvaient se dissimuler, qu'en cas d'insuccès, leur perte était certaine : d'un autre côté la démarche que je venais

de

de faire, les empêchait momentanément de nous attaquer.

Les Marato-machiavélistes, se voyant circonvenus par l'opinion armée, sachant bien que plusieurs villes voisines de Paris se disposaient à venir à notre secours, & que toute la France était animée du même esprit, prirent le parti d'enchainer notre indignation, & de paralyser les moyens que nous pouvions développer en cas d'attaque.

Accipe nunc Danaum insidias, & crimine ab uno
Disce omnes.

On fut une heure à me répondre, enfin, on me fit dire par *le brave jeune homme* que j'avais envoyé, " que les représentans du peuple désiraient " *sincerement* le rétablissement de l'ordre, que " vingt-quatre membres de la Convention allaient " être députés pour porter des paroles de paix " dans les Sections, *& rassurer les citoyens* ; qu'on " connaissait mes sentimens, & qu'on s'en rapportait à mes bonnes intentions ; que quant à la " réponse officielle que je demandais, je devais " sentir, que dans la position où étaient les choses, " *on ne pouvait me la faire* ; qu'au surplus tout allait être oublié & appaisé, si les Sections armées " se retiraient."

Le fameux rapport de Merlin (11), l'existence

(11) Merlin de Douay, au lieu de me traiter de perfide, dans ton perfidissime rapport, il vaudrait beaucoup mieux faire imprimer

du porteur de ma lettre, & le nom des gouvernans, qui délibererent sur son contenu, prouvent invinciblement, que je dis l'exacte vérité.

---

imprimer ma lettre du 13: tu t'en garderas bien, car elle prouve clairement que vous avez voulu, *tuer pour régner*. Va, Va, *policier Merlin*, on n'est point perfide, lorsqu'on a toujours devant les yeux, les milliers de prisons où gemissait l'innocence, les flammes de la Vendée, les tribunaux à la *Fouquier Tinville*, les charretées de victimes, & les échafauds aux pieds desquels venaient danser les cannibales salariés par la Convention. C'est à toi Merlin, comme gouvernant alors, que j'ai adressé ma démission, & mon opinion sur vos décrets de sang, je vous ai dit clairement que je ne voulais plus servir des factieux de votre espece, et ce n'est point là l'action d'un perfide. Si plusieurs généraux m'eussent imité, vous seriez maintenant à tous les diables, & les Français seraient en paradis. Je pouvais conserver mon emploi, & vous trahir, mais cette façon d'agir ne me convient pas.

Partout où j'ai commandé, les magistrats contens de la tranquillité que je maintenais, se sont empressé d'écrire au gouvernement pour me faire rester au milieu d'eux; tu as reçu copie d'une quantité de lettres, certificats, & autres pieces, qui prouvent que les administrateurs des départemens du Morbihan, des Côtes du Nord, de la Mayenne, & de la Seine Inférieure, loin de me regarder comme un perfide, se félicitaient de ma conduite. Tais-toi donc, chancelier du Directoire, & souviens-toi, en frémissant, que tu es un des rédacteurs & provocateurs de l'incroyable loi *du* 22 *Prairial*, & que pour ce seul fait, tu mérites d'être tiré à quatre chevaux ; cela viendra, n'en doutes pas, mes prophéties sont fondées sur la nature, la justice, & la raison.

Ivre de joie, & croyant avoir remporté un avantage inappréciable, je courus rendre à plusieurs bataillons, les paroles des comités : je criai de toutes mes forces, & de tout mon cœur, *point de guerre civile !* j'imposai silence à ceux qui ne parlaient que d'attaquer, & qui comme de raison furent les premiers à fuir ; je déclarai que d'après la réponse que venait de me faire le gouvernement, nous ne devions prendre aucunes dispositions offensives ou défensives, & que dans une affaire à laquelle tenait le sort de la France, il était très-important de n'avoir pas même *l'ombre d'un tort.*

C'est ici le cas de fermer la bouche à ces pitoyables détracteurs, qui n'ayant payé de leur personne dans aucune occasion, blament à tort & à travers, tout ce qu'on fait pour les servir.

Le 5 Octobre, disent-ils, les pourparlers ont tout perdu, il fallait fondre sur la Convention, il fallait égorger les factieux, il fallait . . . il fallait . . . grands hommes ! il fallait venir vous-mêmes diriger cette expédition ; en attendant voici ma réponse.

Extrait de l'Essai sur le 13 Vendémiaire, publié par Réal, page 47 :

" Barras, secondé par cette légion d'officiers " généraux destitués par Aubry . . . . avait tiré de " la Gendarmerie, & des bataillons de 89, des ca- " nonniers pour le service des pieces.

" Il

" Il fit venir des cartouches de Meudon & de " Marly, & ordonna sur-le-champ que l'artillerie " de position se rendit aux Thuileries.

" Il appella au conseil tous les généraux em- " ployés, les postes furent distribués, chacun se " rendit à celui qui lui avait été confié ; l'ordre " & l'ensemble s'établirent partout avec ce con- " cert que le zele le plus vif peut établir, & que " le sang froid du général peut seul maintenir.

" Des pieces furent placées *à toutes les issues* ; " on prévit le cas où quelqu'un des débouchés " pourrait être forcé ; on établit *des feux masqués*, " & on laissa dans la Place du Carrousel, deux " pieces de 8 *& deux obusiers*, tant pour suivre les " colonnes, que pour foudroyer les maisons d'où " l'on voudrait tirer sur la place, &c. Les batte- " ries placées au pied des murs du jardin de l'In- " fante, au Guichet-Neuf, sur le Pont National, " tenaient les ennemis dans un respectueux " éloignement.

" Du côté de la rue St. Honoré, deux pieces " placées près l'Hôtel de Longueville ; deux au- " tres pieces établies sur la Place du Petit-Car- " rousel, & battant la rue de l'Echelle ; une piece " de 4 & une de 8 défendant la rue du Dauphin ; " deux pieces de 4 établies aux Feuillans, un " corps de réserve formidable, avec des pieces " de position, garantissant la Place de la Ré- " volution, & assurant une retraite sur les hau-

" teurs de St. Cloud ; un parc d'artillerie bien
" fourni ; des troupes aguerries, déterminées ;
" des patriotes (de 89) bien convaincus qu'il
" n'y avait pour eux que la victoire ou la
" mort : une légion d'officiers généraux, pleins
" de courage & de talens, brûlant de prouver à la
" Convention toute *l'injustice de leur destitution*
" (les monstres eussent tué l'univers, pour rede-
" venir généraux) ; un général en chef jouis-
" sant d'une confiance sans bornes ; tout se ré-
" unissait pour donner au gouvernement la cons-
" cience de sa force, &c. &c. ; un obusier fut
" pointé dans le haut de la rue de Chartres, pour
" battre en cas de besoin la Place & le Palais
" Royal, &c."

Doux Réal !

Habemus confitentem reum.

Bien convaincu que la Convention ne pouvait être prise d'assaut, & qu'une attaque était aussi impraticable que ridicule, j'adoptai, ce me semble, le parti le plus sage, & le plus militaire(12). J'invitai

(12) Pendant ce temps, un partisan de l'attaque me dénonçait à la Section le Pelletier, *comme trop pacifique* ; ce qui fit répandre partout le bruit, que j'étais un homme vendu à la Convention, & ma mort fut jurée par ceux même que je voulais sauver.—Il faut avoir été dans ma position pour la sentir ; des gens apostés pour ne pas me laisser respirer, m'assommaient de plans, de rapports, tout le monde criait, & personne ne voulait obéir ; cela, sans doute, était préparé d'avance,

donc quelques chefs à reconduire les troupes dans leurs arrondissemens, & je m'occupais à faire prendre toutes les directions respectives pour une retraite générale, lorsqu'on vient me dire qu'on me demandait au Pont-Neuf, où on venait d'avoir un léger avantage *sans coup férir* ; c'est-à-dire, qu'on avait obligé le général conventionnel de se retirer vers le Jardin de l'Infante, où sa position devenait plus avantageuse & mieux circonscrite. Je courus à la hâte pour prendre connaissance de cet événement, & je revins sur-le-champ.

En rentrant rue St. Honoré, je vis partir quelques coups de feu du côté de la rue de l'Echelle & de St. Roch, je me portai rapidement au Cul-de-Sac Dauphin, à travers les postes de la Con-

---

d'avance, & les comités avaient soudoyé beaucoup d'officiers de la Garde Nationale, *& des braillards de Section*, qui entretenaient le désordre & la défiance, & trompaient leurs concitoyens qu'ils avaient excités à prendre les armes. Au milieu de ce conflit d'horreurs, mes intentions étaient bonnes & pures, & j'étais en butte *aux scélérats des deux partis* ; la Convention me proscrivait comme *rebelle & conspirateur*, & la Section le Pelletier arrêtait *qu'on me brûlerait la cervelle comme traître & pusillanime*.... Quelle leçon ! il semble, en vérité, qu'il n'y ait que les fripons & les intrigans, qui ayent droit à la confiance éternelle des Parisiens.

J'étais fort embarassé, & le plus fameux général du monde l'eut été autant que moi. Fasse le ciel qu'il s'en présente un qui dans une semblable occurrence, puisse d'un seul coup abattre les nombreuses têtes de l'hydre.

vention. Comme j'avais défendu toute espece d'aggression, je m'informai partout pour savoir d'où étaient partis ces coups de fusils ; on me cria universellement, *que des gens cachés venaient de faire feu sur le poste de St. Roch.* Au moment où je parlais on recommença, ce fut alors que le bataillon de la Butte des Moulins riposta vivement ; je fis des efforts inutiles pour arrêter le mal ; il n'était plus temps, car au même instant le canon renversa plusieurs victimes. La foule qui couvrait les degrés de St. Roch fut culbutée, le désordre se mit dans les bataillons, qui prêts à se retirer ne s'attendaient pas à une attaque ; on résista près d'une heure à la mitraille, mais enfin il fallut se réplier.

Pendant tout le temps que dura cette action, j'étais placé au milieu de la rue St. Honoré, examinant tout avec le plus grand sang froid. J'exhortais les Parisiens à se loger dans les maisons, lorsque je m'apperçus que l'artillerie du poste des Feuillans, & de la rue de l'Echelle, nous prenait en flanc des deux côtés ; les Sections qui longeaient la rue s'étaient sauvées par toutes les issues, & il ne me restait plus d'autre retraite, que l'église de St. Roch.

Le bataillon de la Butte des Moulins se battit jusqu'à l'extrémité, & dans cette occasion plusieurs

citoyens

citoyens firent des prodiges de courage, quelques-uns furent tués en se précipitant sur les canons.

Une heure avant l'attaque j'avais une nombreuse escorte de cavaliers, & au moment du danger, deux seulement resterent près de moi. Nous montâmes les derniers les marches de St. Roch, au milieu d'une grêle de coups ; pendant ce temps, un malheureux fut tué roide sur la porte du milieu, *& le plus jeune de mes compagnons*, reçut une blessure à l'épaule.

Nous devons la vie à quelques tirailleurs, qui empêchaient la piece de quatre de changer de direction.

On se retira sur mille points à la fois, en criant de toute part, *à la trahison*, l'artillerie balayait les rues, en un instant tout fut perdu & désespéré.

Quelques Jacobins, *& autres salariés*, semaient partout l'épouvante, afin de détruire l'ensemble ; d'autres publiaient, qu'ils m'avaient vu passer du côté de la Convention, & mille autres absurdités propres à aliéner les esprits, & à m'enlever la confiance.

J'arrivai à la Section le Pelletier, au moment même, où un jeune orateur tonnait contre moi à la tribune ; & sur la motion de *cet insensé*, qui avait prouvé que j'étais vendu au gouvernement, quelqu'un s'était chargé de se débarasser de moi.

Au

Au milieu *des beaux discours*, les troupes conventionnelles faisaient des progrès terribles, & rompaient tous les obstacles à coups de canons.— Ce n'était pas le cas de descendre le cheval, pour me justifier ; je proposai donc de laisser sur les lieux une force suffisante, & de voler au secours du brave & malheureux Lafond, qui défendait le fauxbourg St. Germain. Je me mis à la tête de la colonne ; je voyais sur toutes les figures l'empreinte de la colere & de la défiance, *& un propos qui me fut rendu* me glaça d'horreur & de désespoir sans me décourager.

D'un autre côté, deux Sections fideles à la Convention, chancelaient à leur poste, qui était le Pont-Neuf, *elles attendaient l'issue du combat* : il me fallait qu'une étincelle pour porter les Parisiens, à faire feu les uns contre les autres, & tout était combiné pour cela.

Après avoir traversé les rues Montmartre, & des Prouvaires, nous arrivons sans difficulté à la hauteur de la rue des Saints-Peres ; l'entrée du Pont-Neuf était occupée par un nommé Scherlok, qui commandait une Section fidele, & était une créature de Barras.

Je fis mettre en bataille, & je prévins qu'il ne nous restait plus d'autre ressource que de marcher droit aux batteries du Pont-Royal, tandis que Lafond inquiéterait l'ennemi par les rues voisines : à l'instant même le chef du bataillon d'Henry IV.

m'aborde, & me dit, *à haute & intelligible voix*, que les citoyens de sa Section, étaient décidés à ne point attaquer ; je lui répondis brusquement, qu'il n'y avait que deux partis à prendre, *savoir se battre ou se retirer* ; au moment où accablé de désespoir, de rage & d'inquiétude, je tachais de ramener les esprits, monsieur le général Verdiere nous envoye une volée de canon (13) ; plusieurs malheureux tombent ; on veut riposter, & notre

(13) Il existe une classe d'hommes plus méprisable à mon sens que les terroristes, ce sont ces gens multiformes, & qui ont eu trente-six opinions. Cette infame versatilité est une qualité particuliere à notre chere nation ; tel homme, qui le 13 Vendémiaire canonnait ses concitoyens, avait affiché en 91 l'aristocratie, & pronait alors à tout le monde, l'affabilité du Roi, qu'il avait l'honneur, *disait-il*, d'accompagner.—Vient le 10 Août, voilà un révolutionnaire de recrue, il prend la Carmagnole, le bonnet rouge & le baton, & commande les Sans-Culottes : Henriot fait emprisonner mon patriote, il aristocratise avec *les honnêtes gens*, & finit par sortir sous la protection de *défunt Vincent*. Le 9 Thermidor arrive, mon homme est humain avec les autres, & si fort humain qu'il devient général. Le terrorisme renait, la lâche Convention veut tuer la liberté, il est un des héros de la Convention ; il me canonne à toute outrance, & Barras fait son éloge. Je sens mieux que personne qu'il faut diner, mais en pareil cas, on jeune—*qui potest capere capiat*. Quand j'allais voir mon aristocrate au Luxembourg, & qu'on vint *m'arrêter dans sa chambre*, j'étais loin de penser, que deux ans après il se battrait contre moi, pour raviver le système de Robespierre & de *Henriot*.

feu

feu renverse un de mes aides-de camp, son cheval tué lui roule sur le corps. Les coups redoublent & font un épouvantable ravage ; le feu des batteries traversait la riviere, & le canon placé au haut du Pont-Royal enfilait le quai des Théatins. Que pouvaient des citoyens sans munitions, que pouvaient des peres de famille contre une armée d'élite, qu'avions-nous enfin à opposer à des dispositions aussi atroces ? Tous les cœurs étaient glacés, l'horrible confusion & la nuit faisaient fuir tout le monde.

Le courage devenait inutile, & pour la seconde fois le crime l'emportait sur les principes & le droit des gens. La consternation générale ne me permettait plus de tenter de nouveaux efforts ; je ne pouvais servir à rien. En pareil cas, l'honnête homme doit éviter le supplice sans le redouter ; une faction s'anéantit, & l'amour de la patrie lui reste.

Je partis donc avec Lafond, quelques cavaliers nous suivirent.

A la hauteur de la rue Dauphine j'engageai Lafond à me suivre, en lui annonçant que s'il passait les ponts il ne pouvait manquer de tomber dans les mains des brigands. Il ne voulut pas me croire, & s'aventura sur un cheval épuisé de fatigues ; une heure après il était arrêté ; l'infortuné porta sa tête sur l'échafaud avec autant de sang froid & de courage,

courage, qu'il en avait mis à défendre les Parisiens.

Je me retirai chez un brave homme, qui, dans l'affreuse nuit du 5 Octobre, eût le courage de me donner l'hospitalité ; mon cœur était navré d'une douleur poignante, & mon corps exténué par quarante-huit heures d'un exercice très-violent. Je partis le lendemain de Paris en plein midi, mais je fus forcé d'y rentrer le soir même, car les routes étaient inondées d'émissaires de la Convention.

Je livre à leurs remords, ceux qui firent courir le bruit *que j'étais un traître*, & qui arrêtaient gravement à la Section, *qu'il fallait me brûler la cervelle* ; résolution prise, ou par des monstres gagés, ou par des gens crédules & exaltés, qui d'ailleurs ont connu tant d'hommes sans foi, ni loi, & d'une dépravation si désespérée, qu'il leur était bien permis de douter de la franchise, de celui qu'ils ne virent que quelques moments.

Je ne pris le commandement général qu'à dix heures du matin, & je fus complettement battu à six heures du soir.

Il est faux que les Sections ayent commencé l'attaque, & tout le monde est d'accord sur *ce fait important*.

Je réfute, & les rapports des comités sur la victoire, & les écrits des cannibales soudoyés, en

feu renverse un de mes aides-de camp, son cheval tué lui roule sur le corps. Les coups redoublent & font un épouvantable ravage ; le feu des batteries traversait la riviere, & le canon placé au haut du Pont-Royal enfilait le quai des Théatins. Que pouvaient des citoyens sans munitions, que pouvaient des peres de famille contre une armée d'élite, qu'avions-nous enfin à opposer à des dispositions aussi atroces ? Tous les cœurs étaient glacés, l'horrible confusion & la nuit faisaient fuir tout le monde.

Le courage devenait inutile, & pour la seconde fois le crime l'emportait sur les principes & le droit des gens. La consternation générale ne me permettait plus de tenter de nouveaux efforts ; je ne pouvais servir à rien. En pareil cas, l'honnête homme doit éviter le supplice sans le redouter ; une faction s'anéantit, & l'amour de la patrie lui reste.

Je partis donc avec Lafond, quelques cavaliers nous suivirent.

A la hauteur de la rue Dauphine j'engageai Lafond à me suivre, en lui annonçant que s'il passait les ponts il ne pouvait manquer de tomber dans les mains des brigands. Il ne voulut pas me croire, & s'aventura sur un cheval épuisé de fatigues ; une heure après il était arrêté ; l'infortuné porta sa tête sur l'échafaud avec autant de sang froid & de

courage,

courage, qu'il en avait mis à défendre les Parisiens.

Je me retirai chez un brave homme, qui, dans l'affreuse nuit du 5 Octobre, eût le courage de me donner l'hospitalité ; mon cœur était navré d'une douleur poignante, & mon corps exténué par quarante-huit heures d'un exercice très-violent. Je partis le lendemain de Paris en plein midi, mais je fus forcé d'y rentrer le soir même, car les routes étaient inondées d'émissaires de la Convention.

Je livre à leurs remords, ceux qui firent courir le bruit *que j'étais un traître*, & qui arrêtaient gravement à la Section, *qu'il fallait me brûler la cervelle* ; résolution prise, ou par des monstres gagés, ou par des gens crédules & exaltés, qui d'ailleurs ont connu tant d'hommes sans foi, ni loi, & d'une dépravation si désespérée, qu'il leur était bien permis de douter de la franchise, de celui qu'ils ne virent que quelques moments.

Je ne pris le commandement général qu'à dix heures du matin, & je fus complettement battu à six heures du soir.

Il est faux que les Sections ayent commencé l'attaque, & tout le monde est d'accord sur *ce fait important*.

Je réfute, & les rapports des comités sur la victoire, & les écrits des cannibales soudoyés, en

leur signifiant, que la plûpart des héros de 89, dont ils ont fait l'éloge avec l'emphase du crime, viennent d'être arrêtés comme complices de Babœuf : Voilà qui est *très-positif*.

Je crois avoir démontré qu'il m'était impossible de vaincre ; la défaite des Sections est l'ouvrage des gens qui ont parlé pendant un mois, au lieu d'agir vigoureusement & avec célérité ; le 13 Vendémiaire a été pour les Parisiens *la journée des dupes*, & je l'avais prévu.

Merlin de Douay nous a dit officiellement, que 25 à 30,000 révoltés assiégeaient la Convention Nationale, en ajoutant avec finesse, *que leur distribution savante, décélait des chefs exercés & instruits*. Si j'étais orgueilleux, je diminuerais le nombre qu'il accorde, mais comme je ne rougis pas d'avoir été battu, je lui donne un démenti à la face de toute la France : en effet, excepté les quatre Sections, dont le gouvernement a mendié la fidélité, & les terroristes auxquels il a donné des armes, tous les habitans de Paris étaient sur pied, & indignés contre le despotisme dégoûtant, des laquais de Robespierre.

Si le sang & le carnage eussent été mes élémens, comme ils sont ceux des conventionnels, il dépendait de moi de faire perdre la vie à 50,000 Parisiens ; il ne fallait pour cela que de l'étourderie, & une sotte ambition. Brigands vainqueurs !

queurs ! était-il nécessaire d'avoir les talens, *d'un Catinat, ou de Vachot, d'un Villars, ou de Carteau, d'un Grand Condé, ou de Vésu* (15), pour

(14) Vésu, Vachot, Carteau; triumvirat de héros révolutionnaires & conventionnels. Le peintre Carteau est le plus ignorant, le plus forfant & le plus *sans-culotte* des généraux. Son aide-de-camp nommé *Amand* était un des feseurs de listes du Luxembourg. Vésu a été arrêté, conduisant des fusils à la fidele Section des Quinze-Vingts.

Vachot, terroriste décidé, ne sait exactement *ni lire ni écrire*, ce qui n'empêcha pas *l'humain Carnot*, membre du Comité de Salut Public en 94 & *chargé de la nomination aux emplois*, de nommer ce Vachot, général en chef, contre les Chouans; il vint à Laval avec le féroce Laignelot, & fut investi de pouvoirs tellement illimités, que si les Chouans se fussent sauvés en Turquie, il avait le droit de les y poursuivre.

La dépopulation était alors à l'ordre du jour, & Carnot avait parfaitement choisi son homme; il est clair pour les gens sensés, qu'il y avait dans le choix de Carnot, ou une ineptie criminelle, ou une perfidie atroce. Pour être bon général sans-culotte, il ne fallait que savoir massacrer; aussi le brave & fameux Rossignol, successeur du général Biron, après avoir promis à la barre, de purger la Vendée en quinze jours, a t-il complettement réussi en moins de trois mois à faire exterminer 100,000 hommes de part & d'autre.

Ce complice de Babœuf, étayé de Ronsin, Levasseur de la Sarthe, Choudieu, & autres, a fait traîner au supplice le bon & loyal Biron, qui a dit en montant à l'échafaud: " J'ai été " infidele à mon Dieu, à mon Ordre & à mon Roi, je meurs " plein de foi, & plein de repentir." Comme général en chef dans la Vendée, le duc de Biron n'était point coupable; il

loger 600 hommes dans chaque maison, & exterminer vos soldats par les fenêtres ! Ne pouvais-je pas tout faire barricader, & porter les habitans de Paris aux plus cruels excès du désespoir ? Oui, sans doute ; mais qu'en résultait-il ? que vous aviez des bombes, des obus, des boulets rouges, que Paris était incendié, & que la victoire n'en était pas moins à vous.

J'ai porté partout le calme, & le désir de la paix, parce que mon but unique, était de faire rentrer toutes les Sections, & de vous livrer à la contemplation de vos sinistres préparatifs ; cette prudence vous perdait, & vous l'avez tellement prévu, que vous jouâtes une mauvaise comédie de sentimens, en même temps que des gens apostés par vous, devaient entamer le carnage. J'ai la conscience d'avoir fait mon devoir comme Français, & comme partisan de la véritable liberté. Réprochez-moi tant qu'il vous plaira, de n'avoir pas eu l'énergie du crime, plaisantez les vaincus, lorsque vous & vos complices avez feints de vouloir la paix, pour nous empêcher de nous défendre ; tout cela ne détruira pas l'inflexible vérité.

---

voulait employer *des mesures de douceur*, il l'a prouvé au tribunal, & on se souvient, sans doute, que les furies de la guillotine s'étaient attendries en sa faveur ; mais il était riche, & se nommait Biron.—Il est mort victime de son ancienne amitié pour le lâche *Egalité*.

Les

Les sots ou les scélérats vos partisans, les imbéciles qui voyent la Révolution dans vos journaux, se sont imaginé, sans doute, que la victoire était le fruit des plus savantes combinaisons, qu'elle avait été disputée longtemps : qu'ils se détrompent, car en moins d'une heure, le canon avait dissipé les nombreuses cohortes Parisiennes, ce qui n'empêcha pas le grand Barras de faire pointer son artillerie contre des murailles, & de cribler pendant la nuit, le domicile des citoyens glacés d'effroi.

Ainsi fut terminé, en un instant, ce grand procès qui occupait depuis un mois la France & l'Europe.

Une incompréhensible Providence semble avoir sanctionné l'élévation des tyrans, pour les précipiter de plus haut, dans l'abîme qu'ils ont creusé.

En attendant, on ne peut s'empêcher d'admirer la savante combinaison de leurs crimes : ils battent, brûlent & régnent ; ils sont heureux.

CHAPITRE III.

RÉFLEXIONS SUR LES AVANTAGES RÉSULTANS DE LA DÉFAITE DES SECTIONS LE 13 VENDÉMIAIRE—SITUATION EXACTE ET PHISIONOMIE DE PARIS, DANS CETTE MÉMORABLE JOURNÉE—PORTRAITS DE PLUSIEURS CONJURÉS—ÉPIGRAMMES.

PAR une de ces fatalités qui caractérisent la Révolution Française, les Parisiens peuvent puiser des consolations jusques dans leurs infortunes. Vaincus, ils ont été tyrannisés, & vainqueurs ils étaient exterminés. Le croisement des divers intérêts, & des ambitions particulieres, la multiplicité & la différence des partis, l'ergotisme éternel des avocats ; tout cela eut produit un effroyable chaos, & une dissolution, qui menaient droit à la guerre civile ; & voici ponctuellement ce qui serait arrivé, si la Convention eut été forcée de sortir des murs de Paris.

1°. Elle allait à St. Cloud, ainsi que cela était décidé d'avance, elle emportait avec elle toutes les ressources, & surtout les subsistances.

2°. Les habitans de Paris n'avaient pas un once de pain, & le peuple affamé se serait jetté sur les vainqueurs,

vainqueurs, auxquels il n'eut pas manqué d'attribuer tous ses maux.

3°. 23,000 hommes arrivaient de St. Omer le soir même du 13, avec un parc d'artillerie, & la Convention désespérée, enragée, brûlant de vengeance, envoyait sur-le-champ des colonnes incendier Paris ; *n'en doutez pas Parisiens!*

4°. Le général en chef Aubert Dubayet, électrisé à Alençon par Tallien, fondait sur vous avec son armée, *& en deux jours vous mettait à la raison*, aussi qu'il l'a écrit : aussi a-t-il été fait ministre de la guerre, *& paulo post* ambassadeur près la Sublime Porte.

5°. Cette Convention se retirait avec toute son artillerie, & d'immenses provisions, que le généralissime avait fait charger dans de grands bateaux ; souvenez-vous que dans son rapport il dit, " qu'il s'était assuré une retraite d'où il pouvait " foudroyer *les rebelles*," c'est-à-dire, les gens qu'on veut représenter *per fas, & nefas.*

6°. Les tigres conventionnels, qui ne tâtonnent pas, en fait de mesures révolutionnaires, eussent livré Paris à toutes les horreurs du pillage, du meurtre & d'incendie ; les nombreux *Damien, les Cartouche, les Mandrin, les Ravaillac, les Hion, les Réal, les Brune, les Duffraise, & Vachot, enfin les brigands de six ans, & non pas de* 89, qu'ils salarient depuis longtemps, eussent dirigé les colonnes :

lonnes : regardez *Lyon, Bédoin, Chollet, Châtillon, Bressuire, Machecoul, Montaigu*, &c. &c. ; & souvenez-vous, *que brûler une grande ville*, est pour ces monstres une jouissance inexprimable. En supposant donc que ce soit de ma faute si vous avez été vaincus, qu'il soit vrai que j'étais ivre, traître & incapable de vous commander, *(ce qui n'est pas aisé)*, toujours est-il, que vous devez rendre grâce à la Providence, de ce que *force est demeurée à tyrannie.* Cet événement embarrasse vos maîtres beaucoup plus que vous ne pensez : le peuple *mitraillé*, réfléchit sur la journée du dix Août, il pleure involontairement la mort du bon & vertueux Monarque, que les mitrailleurs ont fait égorger.

Pour secouer le joug qu'on vous a imposé, vous n'avez plus besoin désormais de recourir à l'insurrection ; & il est de toute nécessité, que vos oppresseurs, livrés à leur propre conduite, courent d'eux-mêmes à leur perte. Ils sacrifieront encore beaucoup de soldats, ils feront une guerre de Vandales, parce qu'ils ont besoin de piller pour vivre ; mais après avoir dévoré la moitié de la population, ils termineront leur ouvrage en se massacrant entre eux.

L'anarchiste, le républicain & le royaliste, verront toujours d'un œil d'indignation, la cortege pompeux, & le manteau brodé des usurpateurs.

La

La canaille ne veut point *d'un gouvernement canaille* ; dans tous les sens, & sous tous les rapports le Directoire est en exécration à la France entiere. L'infernale journée du 13 Vendémiaire a sanctionné l'élévation des quinquemvirs, & cela devait être ainsi : en effet, on voyait les Sections de Paris disant tout haut, & depuis un mois ce qu'elles voulaient faire, délibérant, criant, menaçant, tapissant les murailles de leurs justes réclamations.

La Convention, au contraire, prenant ses mesures avec une prudence perfide, faisant semer adroitement le bruit, *que les soldats ne tireraient pas sur leurs freres*, & les bons bourgeois croyaient cela *pieusement*.

D'un côté les bataillons de citoyens, prenant simultanément les armes, s'entassant les uns sur les autres, dans un désordre épouvantable, marchant sans but fixe, & n'ayant pour plans de bataille que de la haine pour les terroristes, & du mépris pour les lâches représentans du peuple.

La Convention, circonscrite dans un terrein fortifié par l'art & la nature, hérissé de canon, & ayant tous les genres de munition en abondance, des ingénieurs, des régimens de généraux, des soldats choisis & bien avinés ; cette Convention enfin se trouvant dans la nécessité de livrer bataille, *ou de ceder à la voix de la justice & de la raison*.

Les Parisiens bons & confians, laissaient circuler tout à leur aise, généraux, représentans, patrouilles ; se trouvaient dans dix endroits pêle-mêle, avec les soldats de ligne, & croyaient de bonne foi, que tout se passerait le mieux du monde, & que les comités seraient confondus par l'opinion générale.

Les assemblées primaires étaient pleines d'espions, qui allaient d'un parti à l'autre.

Beaucoup de gens se promenaient dans Paris la face riante, le parapluie sous le bras, & semblaient ne pas voir ce qui se passait ; le comité central des Sections, phrasait à perte de vue, mais ne faisait aucuns préparatifs, plusieurs figures exprimaient l'inquiétude, & le découragement ; on était en colere, on débitait des lieux communs, on avait de grands projets d'attaque, sans moyens d'exécution . . . . tels étaient *les fameux conspirateurs de Vendémiaire.*

Pendant que cela se passait aux Sections, les comités de gouvernemens, *la Montagne, la Plaine, le Marais, le Ventre, la Lie, la Bourbe,* tout se réunissait contre nous, excepté cependant quelques députés sages & vertueux, qui voulaient empêcher la guerre civile, mais les factieux Barras, Lehardy, Goupilleau & autres, les menaçaient hautement.

On calomniait les Sections que j'ai contenues six heures dans un stricte immobilité.

On entendait *Legendre*, beugler, qu'il voulait mourir sur sa chaise curule, tandis que son ami Barras, lui avait retenu d'avance un appartement à St. Cloud.

Jadis tombaient sous son bras inhumain
L'agneau bêlant, la brebis innocente,
Rien n'a calmé son humeur massacrante,
Son cœur atroce est plus dur que l'airain.
Maudit Boucher! ton maillet assassin,
Dans la tuerie, ouverte à tous les crimes,
Fait à longs flots jaillir le sang humain,
Et tu n'as fait que changer de victimes.

Le tartuffe & méprisable Louvet s'égosillait contre les Royalistes. Ce même Louvet, qui réfugié à Echallens, était devenu dévôt & Royaliste ; ce Louvet, dit *Fraichot*, qui se vantait *en Suisse*, d'avoir sauvé la vie à *des Suisses* le 10 Août . . . . ce Louvet *qui allait à la messe*, communiait exactement, & qui fit bénir son mariage avec Lodoiska, dans la chambre d'un prêtre insermenté (15).

(15) Voyez une lettre écrite de Lausanne, & envoyée à tous les journalistes. Louvet n'est pas déconcerté pour cela, il répond, en prouvant que Grachus Babœuf est Royaliste, & que je m'entends avec lui pour faire la Contre-Révolution. Ce diable de fou, a profité du canon de Barras, pour m'expédier un brevet de *Conardise*. *Væ victis*, si le brave auteur de

Eh bien, le petit drôle rentré au sénat, avait changé de sentimens & de conscience : il était en 89 Louvet *de Couvray*, & libertin comme Faublas, républicain en Septembre 92, royaliste, répentant & communiant en 93 & 94, anarchiste en 95, & calomniateur à gage en 1796. Ce romancier législateur finira mal.

Salut, gentil Louvet, *aux mains toujours en croix*,
Venez doucet séminariste,
Très-vénérable évangeliste
De tous les bord . . . . d'autrefois.
C'est donc toujours à la sourdine,
Que votre espingole assassine,
Dépêche les honnêtes gens ?
Soyez sûr, qu'en faveur de vos beaux sentimens,
De votre très-pieux scrupule,
Et de votre air prédestiné,
Vous ne serez guillotiné,
Gentil Louvet, qu'au crépuscule.

---

la Sentinelle eut combattu près de moi, armé de sa terrible espingole, il saurait *e visu*, que j'ai eu un cheval tué roide sous moi (le 15 Juillet 93), & qu'au milieu du feu, j'ai sauvé ma troupe par un commandement fait à propos. Que j'ai reçu un coup de feu à Vihier (le 17 Juillet 93), que j'ai eu une jambe fracassée (le 5 Novembre suivant), sans parler d'autres gratifications, fruit de dix-sept ans de service, & de sept campagnes. Je sens qu'il est ridicule de faire son éloge soi-même, mais ma foi, les calomniateurs en sont la cause. Au reste, je ne tiens nullement à mes exploits militaires, & j'estime le courage physique ce qu'il vaut. Je ne suis pas aussi heureux que tous ces grands généraux, qui ont assisté à cinquante combats, sans attraper une égratignure.

Chénier,

Chénier, ce poëte trappu & boursoufié, s'élançait à la tribune, avec l'audace d'un homme *qui n'a rien à craindre*; ce misérable, provoquait à chaque instant, des mesures aussi injustes qu'extravagantes.

Où étais tu donc infame Chénier, lorsqu'on menait ton frere à l'échafaud, par ordre de Robespierre ? qu'as-tu fait pour l'arracher à une mort qu'il ne méritait pas ? *où était alors ton énergie de langue ?* C'était bien le cas, *maudit Caïn*, de t'élancer à la tribune... Meurs de honte insensé, le mépris public t'enveloppe.

Chénier, ce musulman, qu'adopta Palissot,
Comme l'abbé Syeyes parle de tolérance,
Et dans son œil de porc, réside la vengeance:
Malheur à l'homme franc qui le déclare un sot *,
Un noir cachot l'attend, pour premiere disgrace,
Nommez le Cicéron, vous avez votre grâce.
Toujours guindé, toujours à cheval sur Phœbus,
Ce lourd monsieur Chénier, cet orateur en us,
S'exaspérant, glapit d'une voix sacrilege,
Quelques plats lieux communs, & de plus plats rébus
Qu'il puisa jadis au college.
Ah ! qu'il est donc fâché de n'avoir pas d'esprit !
Comme il s'en va fouillant, dans la Grece, & dans Rome !
Comme emphatiquement, il jase, il étourdit !

---

* M. de la Harpe se souviendra longtemps, d'avoir prouvé éloquemment, que Marie-Joseph Chénier n'a pas le sens commun.

Comme

Comme ce roitelet, sans pitié vous assomme,
Par son bavardage érudit !
C'est un savant sans contredit,
Mais que lui manque-t-il en somme ?
Rien, excepté d'être honnête homme,
Et de comprendre ce qu'il dit.

Que signifie ce Tallien, qui, le 7 Germinal 95, dénonçait le brigand Dufraisse, *comme scandaleusement* acquitté, & disait à l'Assemblée, " que " tous les hommes gorgés de sang, se réuniraient " à ce général révolutionnaire du nord ?"

Que penser, lorsqu'on voit le 13 Vendémiaire suivant, ce même Dufraisse devenu l'intime & le capitaine des gardes de Tallien.

Je reviendrai bientôt sur votre compte monsieur Tallien ; en attendant voici votre portrait, d'après nature, c'est celui d'un révolutionnaire hermaphrodite.

Ce long corps efflanqué que son venin consume
Villipendé par fois, & par fois réveré,
Tantôt Robespierriste, & tantôt moderé,
Porte une torche impie, empreinte de bitume
Qu'au gré des factions il éteint ou rallume.
Hypocrite en forfaits, quand il cache ses dents,
Sa rage seulement sommeille ;
Existez vous ? C'est aux dépens
Du malheureux, qu'il fit assassiner la veille,
Et c'est du sang des morts, qu'il nourrit les vivans.

Et vous, Sections fidèles ! pourquoi après avoir invectivé la Convention à sa barre, et protesté contre ses décrets, vous êtes vous tout à coup rangées de son parti ? Que de bassesse, que d'inconséquence, et combien d'épigrammes on pourrait faire sur votre *fidélité !* mais cela serait un peu trop long.

Après avoir tâché d'égayer nos lecteurs, par des portraits ressemblans, mettons lui sous les yeux les crimes des originaux.

CHAPITRE IV.

ACCUSATIONS GRAVES, CLAIRES ET PRÉCISES, CONTRE LA MAJORITÉ DES REPRÉSENTANS DU PEUPLE FRANÇAIS.

Citoyens Représentans,

PENDANT que vous respirez avec délice, l'exhalaison du sang que vous avez versé tant de fois, permettez-moi de vous adresser ici quelques vérités, & de monter à mon tour sur mon tribunal.

Vous m'avez fait condamner à mort, & moi beaucoup plus doux, je vous condamne .... à vivre.

Je vous accuse, solemnellement, & à la face de Dieu & des nations, d'avoir mille fois, sciemment, & de dessein prémédité, provoqué le massacre des citoyens les uns contre les autres, & d'avoir été depuis trois ans, les bourreaux d'une patrie, que vous avez ruinée de fond en comble. *Le Rhône & la Loire en disent plus que moi.*

Je vous accuse, d'être notoirement indignes du poste que vous occupez, & où vous n'êtes appellés que par la force des bayonnetes.

Je vous accuse, d'avoir vomi dans toutes les parties de la France, des monstres tellement féroces,

roces, que l'enfer déchaîné contre la nation, n'en eut point envoyé sur terre, de semblables. (16)

---

(16) Pendant que Carrier submergeait 20,000 malheureux, que Prieur faisait guillotiner les fédéralistes de Brest, (notamment le pere du général Moreau, le jour où ce dernier prenait le fort l'Ecluse), pendant que Barras & Fréron démolissaient Toulon, & faisaient fusiller 800 hommes de notre marine, un fou nommé la Planche, *ex-bénédictin*, représentait à Caën, *Tibere en délire*; arrivant dans cette ville, il apperçut sur tous les visages une consternation que causait la guillotine, & surtout la présence d'un député. " Qu'est-" ce-que c'est, dit le moine, que cette tristesse aristocrati-" que que je remarque ? *J'ordonne une promenade civique*, & " ce soir, je donnerai un bal républicain. Je reconnaîtrai les " aristocrates dans ceux qui n'y assisteront pas." La promenade commença à dix heures du matin, la Planche à la tête, suivi de toute la population de Caën, faisait de temps en temps des *pauses*, & le genouil en terre, il adressait une invocation à *Marat*, auquel il offrit pour débuter, la tête de plusieurs victimes qu'il fit juger & condamner. Au beau milieu de la ville, la Planche criait les bras étendus, *ô grand Marat !* Le peuple qui le suivait répétait à tue-tête, *ô grand Marat !* Le soir au bal civique, il prenait la gorge aux femmes, en disant que leurs tet... étaient aristocrates, & qu'ils fléchissaient sous la main d'un républicain, il fesait danser de force, des malheureuses dont les époux & les peres étaient en prison.

Cette anecdote suffit pour donner une idée de l'asservissement, & de l'abrutissement du peuple Français, au milieu de ses triomphes.

Un autre jour, la Planche fit amener chez lui une religieuse, qu'on accusait d'avoir des stygmates sur le corps, il la fit

Je vous accuse, d'avoir été pendant dix-huit mois, les plats courtisans & les complices de Robespierre, & de ne l'avoir renversé que pour votre propre salut.

Je vous accuse, de vous être justifiés des crimes de la puissance décemvirale, par le crime de votre propre lâcheté.

Je vous accuse, d'avoir tressaillis d'une joie féroce, au récit des noyades de Carrier, des mi-

---

mettre toute nue, la contempla avec la paillardise *d'un frocard*, lui fit plusieurs attouchemens, & finit par l'envoyer en prison.

On est venu à la barre de la Convention Nationale, reprocher au moine impur, qu'il avait pris les poches des autres pour les siennes, & volé une forte quantité d'argenterie, on n'a point sévi contre lui, parce qu'il eut fallut sévir contre presque tous les missionnaires.

Je voudrais que Bourdon de l'Oise,
Le Gendre, Amar, Vadier, Barras,
Barrere, & dix mille forçats,
Qui de concert nous cherchent noise,
Que ce vilain tas de brouillons,
Faiseurs de décrets à la toise,
Que ces mangeurs de nations,
Nous laissant prendre une revanche,
Fussent hissés en plein dimanche
Par des bourreaux leurs compagnons,
Mais après ces jolis mignons,
Il nous faudrait tirer *la Planche*.

traillades

traillades de Collot, & des incendies qui dévoraient la France, & d'en avoir demandé comme des furieux la mention honorable, & l'insertion au bulletin. Voyez vos bulletins.

Je vous accuse, d'avoir dressé des autels, & décrété des fêtes publiques, à Marat, Challier, &c. & d'avoir fait donner la mort à ceux qui comme vous, n'adoraient pas, ces professeurs d'assassinat.

Je vous accuse, d'avoir au mépris des loix divines & humaines, fait incarcérer, & assassiner plusieurs de vos collégues, sous le vain prétexte de fédéralisme, et de conspiration contre l'indivisibilité, tandis que plusieurs d'entre vous, martyrisaient en tous lieux la république, au nom de la république. *

Je vous accuse, d'avoir prêché & fait propager l'infâme athéisme, d'avoir démoralisé le peuple Français en tous sens, en appellant *liberté*, la révolte générale des passions, contre la raison, & le triomphe des vices sur les vertus.

Je vous accuse d'avoir, à l'aide de votre barbare & stupide philosophie, enfanté tous les maux, qu'une partie de la France ignore ; ici ce sont des

---

* Ce n'est pas qu'à l'exemple *de plusieurs fous*, je regarde *les Girondins* comme des dieux, ces messieurs étaient un tant soit peu intrigans, & leur principale vertu était d'être plus attaché à leur sytême, qu'aux vrais intérêts du peuple.

masses de Bretons qui se laissent fusiller sur leurs cimetieres, où ils prient parce que leurs églises sont révolutionnées; là, vos soldats, ont ordre d'assassiner leurs malheureux prêtres, partout où ils les rencontrent : empêcherez-vous d'adorer celui qui donne la force de supporter tant de persécutions ?

Je vous accuse, d'avoir violé à coups de canons, les loix démocratiques, & le droit des gens, en nous privant de la faculté sacrée & inaliénable de nommer nous-mêmes nos représentans; la Convention ayant eu l'impudence de se former en corps électoral, a été une monstruosité politique, dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

Je vous accuse, d'avoir insulté à la majesté & à la loyauté du peuple Français, en l'accoutumant au parjure & à une funeste versatilité : plusieurs d'entre vous ont dit vingt fois à la tribune, que si on nous laissait la liberté des élections, bientôt nous ferions succéder la royauté à la république .... Concluez vous-mêmes.

Je vous accuse, d'avoir prouvé, par ces avœux niais & multipliés, que vous violentiez l'opinion publique en nous républicanisant, *& cela est vrai.*

Je vous accuse, d'avoir par vos décrets des 5 & 13 *Fructidor, aliéné les républicains :* s'il en existe quelques-uns, vous devez leur être plus odieux qu'un Roi, car un Roi ne fait pas tout ce qu'il veut;

veut : Quant à vous, rien ne vous arrête, & vous savez au besoin, arrondir ou allonger des pouvoirs qui ne vous appartiennent pas.

Je vous accuse, formellement, d'avoir éternisé la guerre de la Vendée, *que je connais mieux que vous*, & d'avoir adopté en masse & frénétiquement, les mesures barbares qui nous dégradent aux yeux de l'univers. (17)

---

(17) En Octobre 1793, d'après les décrets de la Convention Nationale, on incendia toute la Vendée, on n'épargna pas même les communes patriotes : chaque colonne portait devant elle le fer & le feu, à l'aide desquels on détruisait sans distinction d'âge & de sexe : on enveloppa une immense population qui fuyait devant les républicains pour échapper aux flammes, & qui fut se réunir à l'armée Catholique forcée de passer la Loire à St. Florent : figurez-vous, gens sensibles, plus de cent mille Français hommes, femmes, vieillards & enfans, voyant brûler à vingt lieues à la ronde, leurs chaumieres & leurs maisons, & n'ayant que peu de momens pour se soustraire à une mort certaine. Eh bien ! ce que nos généraux & nos augustes représentans n'eurent jamais la bonne foi d'avouer, c'est que sur le point même où les Vendéens s'embarquaient pour fuir leur patrie, ils donnerent la vie & la liberté à cinq ou six mille de nos soldats, prisonniers depuis quatre mois dans l'Abbaye de St. Florent. Ce fut à l'humanité de Bonchamp, qui mourut le lendemain de ses blessures, ainsi qu'aux sollicitations de son épouse, que les républicains durent leur salut. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tout le monde sait cela comme moi, & que personne n'a eu le courage de révéler ce trait d'humanité, qui est sublime.

Je vous accuse, d'avoir étendu ce fléau sur une surface de plus de quatre mille lieues carrées, (Bretagne, Normandie, Maine, Anjou & Beauce) d'avoir depuis trois ans, livré ce beau pays au carnage, à la dévastation, & au pillage continuel, ce que n'ont pû empêcher, ni vos comités, ni vos généraux, ni vos fameux pacificateurs ; tant il est vrai, qu'il est plus facile de faire de grandes conquêtes chez l'étranger, & de ruiner la France en hommes, en bled, en chevaux & en tout, qu'il ne l'est, de maintenir un département dans l'ordre, & faire aimer une république dont on ne voudra jamais.

Je vous accuse, de nous en avoir toujours imposé sur la véritable situation de la France, & je déclare ici que jamais le gouvernement ne s'est douté des causes & des effets de la douloureuse guerre de l'Ouest ; ce que je dis avec d'autant plus de raison, que sous Robespierre, je tenais le même langage, & que comme à présent, *on ne m'écoutait pas.*

Si l'armée Catholique eut voulu user de représailles, elle pouvait brûler depuis Varades jusqu'à Granville ; elle est restée onze jours à Laval sans être inquiétée par les républicains. Quel est l'effronté qui osera nier ce fait ? Tout ce qu'on a écrit sur la Vendée est un tissu de mensonges & d'absurdités, je ne connais rien de plus difficile à faire qu'une histoire de cette guerre. Je crains fort que nous n'en ayons jamais une bonne.

Je vous accuse, d'avoir crié mille fois, *vivre libre ou mourir*, lorsque vous étiez courbés sous l'impression la plus insultante & la plus malheureuse pour vos commettans : les procès d'une bande de tigres & de Vandales, qui d'après votre avœu, vous comprimaient, sont mes preuves, & vos actes d'accusation.

Je vous accuse, d'avoir jetté vos chapeaux en l'air en piallant, *plus de jacobins, plus de terreur*, tandis que vous venez lâchement de laisser triompher les uns, & rétablir l'autre : (18) en cela

---

(18) Depuis la grande victoire du 13 Vendémiaire, tous les décrets rendus, l'ont été en faveur des hommes qui ont pillé, dénoncé & égorgé ; s'il restait des doutes à quelques benets, je les reporterais *à la fameuse séance du comité-général de la Convention* : là le crime s'est montré bêtement & à nud, les conjurés ont accusé sans méthode, & se sont accrochés à toutes les branches de la calomnie. Ceux qu'on accusait ont manqué de courage, ils en seront punis. Comparez les dénonciations, des meneurs de cette séance, avec les feuilles des journalistes leurs échos, & vous aurez la clef de tout ce qui se passe au moment où j'écris.—Le journal de le Bois, *l'Ami du Peuple*, *La Sentinelle*, Le Patriote de 89, ont été pendant six mois farcis d'invectives, d'impostures atroces, contre Lanjuinais, Henry Lariviere, Saladin, Boissy d'Anglas, &c. & tout cela pour amener le mouvement *babeuviste* & *anarchique*, dans lequel on ne m'ôtera pas de la tête que *les archi-terroristes* Barras & Carnot sont pour quelque chose ; cette assertion paraîtra folle, à tous ces gens, qui accoutumés à être fouettés depuis

six

vous êtes d'autant plus criminels, que vous méprisez les meneurs dont la perversité vous est connue ; mais hélas ! trois ou quatre vauriens ont toujours eu l'honneur de vous commander ce qu'ils voulaient, toute la France sait cela & vous êtes forcés d'en convenir.

Je vous accuse, d'avoir travaillé sans relâche, & plus efficacement que tous les royalistes de la terre, à rendre la république odieuse & insupportable à la majorité du peuple Français ; & ce, par la raison que les *Néron*, les *Tibere*, les Louis II, & les Charles IX, contre lesquels vous avez débité tant de plats lieux communs, sont vos inférieurs en fait de démence, de sottises, & surtout de cruautés.

Je pourrais vous accuser jusqu'au jugement dernier ; mais à quoi bon ? & qu'en résulterait-il ? Rien : tout ce que j'avance est tellement démontré, que vous ne pouvez en nier une vir-

---

six ans, sont incapables de saisir un pareil rapprochement.— Carnot & Barras, ont finement tâché d'établir le gouvernement militaire, (le projet de Babœuf y tend) Rewbell n'en veut pas, parce qu'il est avocat, *cædant arma togæ*, & c'est lui qui a fait la guerre aux amis de la constitution de 93— guerre à laquelle Barras & Carnot sont obligé de participer ostensiblement.—Quelle farce ! quel peuple ! & quelle situation que celle de la pauvre France !

gule ;

gule ; vous connaissez aussi bien que moi *l'opinion générale*, & vous la bravez scandaleusement : mais si la terreur que vous imprimez, empêche bien des gens de vous dire ce qu'ils pensent, moi qui ne vous craignis jamais, je pense fermement & invariablement *ce que je vous dis*.

La Révolution devenue le patrimoine de *quelques bandits*, sera l'exécration des siécles futurs, parce que loin d'avoir tourné à l'avantage de la nation Française, elle causera le malheur de dix générations, & bouleversera l'Europe.

Votre république est une chimere pitoyable, vous l'avez affublée d'une robe imbibée de sang, de fange & de larmes ; aussi l'échafaud a-t-il fait justice de ses fondateurs, & de ses plus chauds amis. Le même sort vous attend.

Vous avez volé, assassiné, avili & dégradé vos commettans.

Le peuple Français, d'abord enthousiasmé, bientôt après trompé, & exténué par la famine & tous les malheurs ensemble, est bien loin de retrouver son ancienne énergie : au nom de ce que vous appellez insolemment liberté, vous venez de le réduire en servitude.

Traités comme rebelles, dispersés par la force, que peuvent les citoyens honnêtes & vertueux, & que deviendront-ils sous vos auspices ? Bientôt leur industrie sera stérile, nos arts & notre com-

merce sont déjà disparus, & il ne reste plus à vos subordonnés, que la consolation, *de ramper ou de fuir*.

Etiez-vous donc envoyés pour anéantir ainsi la premiere & la meilleure nation du monde ?

Je vous condamne à lire tous les jours les prédictions de Vergniaud.

C'est avec raison qu'il vous a dit, que dans peu vous regneriez sur des cadavres, & des ossemens. Contemplez les monceaux de cendres, épars aux quatre coins *de votre République*; voyez les membres palpitans des prêtres & nobles *septembrisés*; mesurez de l'œil, les immenses tombeaux que vous avez comblés, regorgez *le sang humain que vous avez bu*, venez après vous regarder en face, & lire dans les yeux les uns des autres, les malédictions de toute la nature.

C'était sans doute pour tourner la république en ridicule, que dernierement vous décrétiez une fête funébre en l'honneur des 22 victimes du 31 Mai. On a entendu leurs assassins prononcer leur oraison funébre ; pour moi en leur voyant des crêpes aux bras, je me figurais *le bourreau de Paris*, prenant le grand deuil, pour tous les infortunés, dont vous lui avez fait couper les têtes.

A qui doit-on l'existence des compagnies de Jésus & du Soleil ? A vous ! A vous, déclamateurs impudens, qui tout en parlant de justice & d'huma-

d'humanité, protégiez ouvertement les nombreux complices de Robespierre. Sans doute un assassin, de quelque parti qu'il soit, est un être exécrable, mais vous n'en avez pas moins le tort d'avoir refusé justice aux opprimés, & votre *lenteur barbare* les a réduits à l'affreuse nécessité de se la faire eux-mêmes.

On ne voit pas de sang-froid, l'assassin de son pere ; vous sentirez un jour le terrible effet de cette vérité.

Tirez-vous du raisonnement suivant comme vous pourrez.

Ou la Convention nationale en a imposé à toute la France : ou les bandes de voleurs, de terroristes & d'assassins, contre lesquelles elle a tant clabaudé jadis, ont réellement existées ?—Ce qui le prouve c'est qu'un décret les a fait désarmer & incarcérer.

Ces monstres ont-ils été livrés aux tribunaux ? Non—Pourquoi ?—C'est que les factieux de la Convention, ont vu un peu trop tard, qu'ils se faisaient à eux-mêmes leurs procès.—Ces brigands sont donc impunis ?—Oui.—Et on les nomme des patriotes de 89 ?—Oui—Et la Convention les a appellés près d'elle le 13 Vendémaire ?—Oui.—Elle leur a fait distribuer des armes.—Oui.—Mais comment se fait-il.....& pourquoi, s'il vous plait ?—Parce que la Con-

vention, terroriste par son essence, & sanguinairement égoïste, caresse les terroristes dans ses jours de fête, & les larmes aux yeux, ne les immole que lorsque son intérêt a prononcé leur mort.

Conventionnels, des deux conseils & du directoire, les vérités que je vous débite, vous paraîtront peut-être un peu trop fortes ; elles sont crues j'en conviens, & la réplique est difficile. Allons, criez *bien haut* à la Contre-Révolution ! au scélérat ! au royaliste ! dites à vos limiers de redoubler de vigilance, & faites moi prendre, à quelque prix que ce soit ; comme disait *Tigellin* Barrere, *il n'y a que les morts qui ne reviennent pas*, & si je n'avais plus de tête, il est évident que je ne pourrais plus démasquer les brigands que j'ai vu opérer.

Ah ! qu'ils frémissent les auteurs de nos maux ! J'en tiens un grand nombre sur la sellette, & fussai-je réduit à me sauver jusques dans les terres antartiques, je n'en ferai pas moins passer leur signalement en France.

Pour les peindre, je n'ai pas recours aux fictions, il s'en faut bien même, que je puisse écrire tout ce que je sais : *eh bon Dieu !* qu'ils en apprendraient d'autres ! si de nombreux asmodées les transportaient sur le haut des maisons, & en soulevaient officieusement les toits : c'est là que

comme *des diables boiteux* ils en entendraient *de toutes les couleurs*, & seraient émerveillés de tout le bien qu'on dit sur leur compte & des vœux qu'on fait pour leur conservation.

Vous savez bien, bonnes gens, qu'on ne se gêne pas dans l'intimité du ménage, & surtout lorsqu'on n'a pas chez soi *un espion de comité :* Grimpez donc sur les cheminées, *citoyens éternels*, & vous connaîtrez le véritable esprit public ; ce petit expédient vous convaincra que je suis un écho modeste, & que j'ai la bonté de supprimer les trois quarts de ce que j'entends de tous côtés...

Mais laissons la plaisanterie, pour songer sans cesse, au sort de notre malheureuse patrie.

Quel sera donc le terme des maux qu'éprouvent les Français ? Tant de sang répandu, tant de travaux soufferts, tant de biens volés & consumés, n'ont servi qu'à substituer à notre ancienne liberté, le plus ignoble esclavage. Hélas oui, mes chers compatriotes ! on vous a forgé des chaînes avec les métaux d'or & d'argent pillés de toutes parts : on vous méprise trop pour vous rendre des comptes, & l'armée que vos maîtres ont repeuplée de sans-culottes, est entierement à leur dévotion. D'après cela bougez si vous l'osez.(19)

(19) Le 11 Vendémiaire (3 Octobre) je rencontrai au *caffé Zoppi*, le général *Brune* : comme je savais que cet homme avait joué un grand rôle à toutes les époques sanglantes,

Pauvres républicains que vous êtes ! il ne vous reste pas seulement *la liberté* de pleurer la perte de votre liberté ; si vous sourcillez on vous traitera de royalistes, & comme tels, vous perdrez

---

glantes, j'étais fort aise de l'entendre causer sur les événemens qui se préparaient ; (il fut intime de Danton, Marat & autres). La veille de la bataille des *sections*, il riait sardoniquement dans une embrasure du comité, & injuriait le général *Menou*, parce que ce dernier reprochait au gouvernement le réarmement des égorgeurs ; il disait en parlant *d'un agent, s'il n'est pas content d'une telle somme, donnez lui le double* ; en un mot, il était l'âme damnée des meneurs : je tiens cela d'un témoin jeune, candide & disgrâcié. Ce même *Brune* me disait le 11 en prenant une glace, " ma foi dans tout " ceci je ne me mêle de rien, je m'amuse à faire des vers " pour ma femme : au reste, tu es un fou d'avoir protesté " contre le décret, & donné ta démission, car la Convention " & les sections sont bonnes à mettre dans un sac, & à jetter " par-dessus les ponts, & tu verras *que les bayonnettes finiront* " *par gouverner.*"

J'étudiais soigneusement le jeu de sa phisionomie, dont l'ensemble est atroce, il affectait un air de distraction qui ne m'échappait pas, il articula avec un ton sincere & voluptueux, *le gouvernement des bayonnettes.* Cet homme n'est bon qu'à être général de comité, car il n'a jamais servi, & est incapable de commander une escouade ; il est depuis longtemps inséparable de Barras, & vient d'être envoyé à Marseilles avec *l'ami Fréron* ; il a *vigoureusemeut révolutionné* Bordeaux, en société avec Tallien ; (voyez son portrait dans les Mémoires d'un Détenu, par Honoré Riouffe). Il a été accusé en pleine Convention, (le 10 Frimaire an 2) d'avoir volé une quan-

tout à la fois, vos biens, la vie & votre patrie. Ce traitement vous fera repentir d'avoir été *moutonniers* & *pusillanimes*; une poignée de gredins, armés de torches & de poignards, vous a fait crier *vive la République*, tandis qu'au fond de l'ame, les trois quarts d'entre vous, aimaient & plaignaient le doux & bienfaisant Louis XVI. Vous l'avez laissé égorger, le Ciel vous en punira.

Courbez donc bien la tête sous le joug de vos nouveaux souverains, vous tous qui prenez la mesure de votre énergie, sur l'ampleur de vos portefeuilles, & qui réglez la hardiesse de vos idées, sur des tas de sucre, de toile & d'indigo; spéculez acerbement sur les intestins de la victorieuse & mourante République; mocquez-vous de tout, pourvu que le trafic aille son train; que vous importe en effet, que le reste de la France creve de faim, & que votre cupidité constitue votre esclavage? Soyez *avachis* sur vos propriétés, rampez, tremblez & gagnez de l'or; dansez,

---

quantité de chevaux à Bordeaux; pour moi j'affirme, avec connaissance de cause, qu'il a pris ceux d'un citoyen *Legris*, ainsi qu'une quantité d'équipages; M. Brune est un voleur, mais il est bon patriote de 89, & tout finit par-là.

Il vint chez moi, le 15 Vendémiaire, accompagné de quatre dragons; mais heureusement pour lui, ou pour moi, j'étais parti.

tandis

tandis que des généraux barbares, font fusiller des prêtres, & des cultivateurs Bretons ; criez *bêtement* qu'il faut se rallier à un gouvernement qui vous frappe à coup de barre de fer;, en un mot, soyez ce que vous êtes depuis six ans, c'est-à-dire dupes de tout ce que vous admirez, c'est pour le mieux *dans le meilleur des mondes possible*; mais, n'en doutez pas, les vampires, les lâches, les égoïstes & les sots, seront dépouillés tôt ou tard, par les vigoureux & sanglans anarchistes. Je ne vous plaidrai pas.

Pour moi plus pauvre que Job, absolument sans pain, ce que j'ai de plus cher au monde en fuite ou arrêté, mes propriétés au pillage, condamné à mort : je suis bien plus heureux que vous, parce que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi, pour m'opposer aux tyrans qui vous oppriment ; & je sens que je suis homme *libre*, dans la véritable acception du mot.

Si je n'ai plus de patrie, il me reste au moins ma conscience & ma gaîté. Partout où je passe, *je publie hautement les crimes de vos dominateurs*, je dévoile leurs turpitudes, en prouvant aux sournois amateurs *de la sainte égalité Française*, que tout homme qui a vu de près la Révolution, & qui *l'aime*, est *à coup sûr*, un grand idiot, ou un infâme scélérat.

Je réponds aux *préconiseurs* des victoires de la République, que le directoire regarde les soldats Français, comme *de vils jettons*, dont il se sert pour jouer des parties ruineuses ; il se moque fort d'en perdre beaucoup, pourvu qu'il aille à son but, qui est de dévaster l'Europe, & d'occuper une multitude, qui tôt ou tard, tournera ses armes contre lui.

Examinons froidement, quels sont les cinq vertueux citoyens, qui président en ce moment au bonheur de la République Française.

CHAPITRE V.

PORTRAIT DES CINQ MEMBRES DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF DE FRANCE.

ECOUTEZ ce vieux nigaud, échappé *de l'hôtel des monnoyes de Barrere*, il s'écrie en pleurant de joie ; messieurs ! oh messieurs ! le directoire a de bonnes intentions, il vient de destituer *des municipalités terroristes*, & de faire arrêter *Drouet* & *Babœuf*—Rallions-nous au gouvernement, dit ce fournisseur des armées, gorgé de foin & d'avoine. On devine aisément pourquoi il se rallie.—Le directoire est divin, dit *un beau jeune homme* ; nos spectacles sont pleins, je mange des perdreaux, j'ai une maîtresse délicieuse & personne ne m'inquiéte.—Je crois d'honneur ! que trois de nos sires sont royalistes, dit tout bas un certain marquis de contrebande, il n'y a que Barras & Carnot, qu'on puisse soupçonner de.... Taisez-vous, stupides causeurs ; l'an passé vous persuadiez aussi à tout le monde, que Tallien & Fréron étaient *d'excellens royalistes*. Avez-vous donc oublié qu'au moment où l'artillerie proclamat vos cinq maîtres, *chefs de la nation*,

nation, ils inonderent les armées, les administrations & les tribunaux, d'une bande de cuistres & d'assassins *amnistiés* ? Salicetti, leur commissaire à l'armée d'Italie, n'était-il pas mis hors la loi par la Convention ?

Trois de vos rois veulent dominer constitutionnellement, les deux autres veulent gouverner militairement & révolutionnairement, voilà tout le secret.

S'il y eut jamais quelque chose de comique dans la Révolution, c'est la situation actuelle du directoire, c'est Carnot dénonçant les amis de la constitution de 93, qu'il appelle *code anarchique*, tandis qu'il la trouvait si douce, que de concert avec ses bons amis, il lui substitua en 94, *le gouvernement révolutionnaire* . . . Le pauvre homme !

Bon peuple, pour t'apprendre à connaître les gens auxquels tu as l'honneur d'obéir, retiens les détails suivans sur le personnel de tes nouveaux souverains.

En général, tout le monde s'accorde à dire, que leurs habits ne sont pas faits pour leurs figures, ou que leurs figures ne cadrent pas avec leurs habits.

LE CITOYEN REWBELL,

Elu Premier Président de la Pentanarchie.

Cet homme est excessivement brusque, entêté & despote. On l'accuse de s'être enrichi à Mayence, & d'avoir fait le commerce de

l'orfévrerie avec la vaisselle de l'Electeur, cela peut très-bien être : *de batonnier d'avocats d'Alsace, il est devenu timonier de France :* il fut jadis homme d'affaire de quelques princes d'Allemagne, possessionnés en France, ce qui lui a fait croire qu'il était propre aux affaires étrangeres, & aux négociations politiques . . *risum teneatis amici.* La femme de maître Rewbell, dit plaisamment, que son mari *veut le bien du peuple.* L'autorité de cet avocat Allemand n'est pas médiocre, & il a pour principe, que *quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.* Supposons pour un moment, l'économe & bon Louis XVI demandant au corps législatif, trois milliards pour se mettre dans ses meubles, puis vingt millions en numéraire, puis des tas de millions pour chacun des ministres, puis six cent millions d'emprunt forcé, puis les bijoux des condamnés, les forêts, châteaux, domaines, &c.—Je m'arrête, car cela ne finirait pas. *Les freres de la Convention,* ont accordé, sans souffler le mot, tout ce que demandait le fier Rewbell.

Cet avocat, orgueilleux comme un coq,
Rude orateur, & plus rude despote,
Vous exécute, & de taille & d'estoc,
De plats décrets ramassés dans la crotte ;
De par Chénier, Belzébuth & St. Roch,
Il mérita d'être roi sans-culotte.

D'un

D'un apostat qui résigna son froc
On trouve en lui la brutale impudence,
Il lui manquait, hélas ! d'être un escroc,
Mais il acquit ce titre dans Mayence.

LE CITOYEN LA REVEILLIERE DE L'EPAUX,

Propriétaire d'Angers, monté sur le trône, on ne sait pourquoi ni comment. Cet homme est d'une faible trempe, & a la phisionomie *froide & lavée.* Il tremble perpétuellement sur l'avenir. Je suis assuré qu'il s'ennuie déjà de ses grandeurs, & qu'il se repent d'être engouffré dans l'intrigue & la mauvaise foi. Voici la preuve qu'il est le moins révolutionnaire des cinq : après la glorieuse journée des Sections, les conjurés occupés d'un vaste plan de tyrannie, se formerent en comité-général ; là ils accuserent *ab hoc & ab hac,* employerent tous les moyens pour épouvanter & chasser le nouveau tiers. Il fut même question d'ajourner la mise en activité de la constitution. En ce moment, la Réveilliere montra quelque vergogne, & accusa lui-même un député montagnard, d'avoir, dans la Vendée, fait éventrer une femme qu'il avait dépouillée & violée, il menaça de nommer ce monstre, & finit sa période en disant : qu'il y avait dans l'assemblée, *des gens couverts de crimes :* (belle nouvelle) on lui a fermé la bou-

che avec le directoriat.—(Voyez la séance du comité-général de la Convention). Comme philantrope & législateur, le bon la Réveilliere a prononcé l'arrêt de mort *du tyran.*

Mons. l'Epaux de la Réveilliere,
Vous n'êtes pas du tout tranchant ;
Et même on vous dit moins méchant
Que votre bande sanguinaire,
Mons. l'Epaux de la Réveilliere,
Pourquoi nous défendre le chant
Par un arrêté trop sévere ?
Ce chant, du peuple le réveil,
Peut-il troubler votre sommeil,
Mons. l'Epaux de la Réveilliere ?
Assoupissant votre couroux
Vous roupillez au directoire,
C'est fort bien fait pour votre gloire ;
Mais, pourquoi bon homme, entre nous,
N'allez-vous pas dormir chez vous ?
C'est un conseil bien salutaire,
Mons. l'Epaux de la Réveilliere.

BON VOYAGE.

LE CITOYEN CARNOT.

Carnot, Carnot, halte là mon ami !
A bon marché tu n'en seras pas quitte,
Ton air niais, & ton mufle hypocrite
Ne veulent pas qu'on te peigne à demi.

Enfant

Enfant gâté du poltron Robespierre,
De lui d'abord tu reçus la lumiere,
Et bien prisant ton naturel félon,
Il t'accola *le candide* Couthon,
Le doux St. Just, & l'ingénu Barrere,
Et ce Collot, des Lyonnais le pere,
Et pour tout dire enfin *ce bon Billaud*
Qu'injustement on appellait *maraud.*
Dans cet égoût révolutionnaire,
Dans ce tripot, *dit de salut public,*
Il fut connu que ton minois d'aspic
Suffisait seul pour diriger la guerre :
Lors des bureaux pillant tous les cartons,
Et sans génie, officier de génie,
Tu vins donner avec forfanterie
De fort beaux plans pour plans de ta façon ;
Plans, que jadis pour abréger ta peine,
Avaient formés, les Condé, les Turenne,
Sots généraux, *bêtement délicats,*
Qui comme toi ne guillotinaient pas,
Et n'auraient pu dans l'excès de leur gloire,
Jamais atteindre au haut du directoire.
Las ! ces beaux plans, qui dans leurs nobles mains,
Des ennemis terminaient les destins
Ont dans la tienne, (ô douce jouissance !)
Fait égorger la moitié de la France.

Ce n'était que pour la forme, que Carnot fraternisait, avec *défunts ses amis,* & *son tendre cœur* ne participait nullement aux opérations de *sa tête.* Lors de la chûte de Barrere, Fréron se mit aux trousses *du Dieu des batailles,* & disait en parlant

parlant de lui, *qu'il avait l'esprit de Barrere, le cœur de Collot d'Herbois, & la tête de Billaud.* Ce renégat de Fréron, en fit un portrait de *main de maître*; alors mon pauvre sire, devint jaune & verd: il rapetissait ses yeux, courbait le dos, & le sourire de la peur était peint sur ses levres, il faisait vraiment pitié; si les honnêtes gens eussent continué de faire la chasse *aux buveurs de sang*, c'en était fait *de Carnot*, il mourait subitement.

Lors de l'installation du Directoire, les journaux de *Lebois*, *Méhée*, *Babœuf*, &c. répétaient *en faux bourdon: Carnot, tu as la confiance des patriotes!* Ce qui voulait dire *en bon Français*, " Carnot tu fus complice de Robespierre, tu sais " que nous ne voulons pas de la constitution des " Chouans de 95, tu nous redonneras le gouverne- " ment révolutionnaire, & *ça ira.*"

A l'ancien comité de voleurs *& d'assassins publics*, on appellait Carnot, *la terreur des Autrichiens*, pour moi je l'appellerai, *la terreur* des malheureux Français, qu'il a fait guillotiner *en masse*, & je lui demanderai à quelle époque il a tonné avec éloquence & sensibilité, contre ces boucheries humaines? Il me répondra " *qu'il était* " *occupé dans ses bureaux* (20)."

(20) En 94, à la suite d'une destitution, je fus six mois errant & caché, voulant me tirer d'embarras, je parvins à me faire réintégrer; sur ces entrefaites, je rencontre Carnot sur le

Il n'est plus temps, mon doucereux, de te pâmer au souvenir des charretées de 84 victimes ; il fallait, dans ces moments affreux, monter à la tribune, dénoncer le tyran, pleurer, émouvoir, & courir toi-même, arrêter les chevaux qui traînaient les martyrs de ta cruauté & de ta perfidie.

Je t'ordonne de m'envoyer dans le plus bref délai, un état exact de l'immensité de soldats, morts au service des factieux de tous les genres.

---

le Pont-Royal, il me dit avec humeur, *tu n'es pas parti ?*—Non, parce que je n'ai point de chevaux : Bouchotte m'a fait enlever les miens il y a long-temps.—Pourquoi as-tu mis une apostille, au bas du mémoire d'un certain *Deselle* que tu demandes pour aide de camp ? ignores-tu que cet homme est noble ? il est sous le coup de la loi du 27 Germinal, ne vois-tu pas *pourquoi cette loi est faite ?*—Mais, citoyen, vous avez droit de faire des exceptions ; je vous assure que cet officier a très-bien servi, il a beaucoup d'expérience, & me serait d'une grande utilité . . —Tais-toi, & ne me parle pas d'avantage d'un ci-devant, je suis fort mécontent de toi, pars au plutôt.—Le malheureux *Deselle*, que je n'avais pu sauver, se retire à Montmorency, en vertu du décret qui l'y forçait, & quelques jours après on va l'y chercher, pour le conduire à l'échafaud.—L'infame loi du 27 Germinal, qui exilait de leurs foyers plus de 500,000 individus, a été faite afin qu'aucune victime ne put échapper : c'était l'ouvrage *du comité de Carnot* ; & ce monstre passe en ce moment pour un modele de justice & d'humanité ! Le cousin Jacques, qui d'ailleurs est un bon enfant, vient nous dire, que Carnot est doux & humain, & qu'il aime le mot pour rire. Pauvre cousin, comme tu es dupe ! regardes ton homme de près, il a la physionomie d'un chat, il en a même l'accent.

Le citoyen, le *Tourneur de la Manche*, est un homme tellement nul, que je m'abstiendrai de parler de lui ; que diable en dirais-je !

Martin Tourneur, *dit de la Manche*,
Sur son fauteuil assis d'aplomb,
Du potentat lourdement tranche :
Mon esprit, dit-il, est de plomb,
Point ne comptez sur ma caboche
Freres en directoriat ;
Mais si votre Minerve ébauche
Quelqu'acte noir, bien scélérat,
Qui soit flagorné du forçat,
Et que l'humanité reproche,
Je suis à vous : je me tairai,
Mais *par Midas*, j'applaudirai.

LE CITOYEN EX-VICOMTE DE BARRAS.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. Ce vers convient merveilleusement au vainqueur *des bourgeois de Paris, & de Toulon évacué.* Mon républicain Provençal était avant la Révolution, chétif lieutenant au régiment de Pondichéry, & joueur de profession ; il vint à Paris pour solliciter de l'avancement, mais monsieur le maréchal de Castries, ayant entendu parler de son inconduite, n'accueillit pas sa demande. Alors Barras se trouvant sans ressources, s'accosta de tous les *Grecs*, & fut lui-même *un Grec excellent :* (quoiqu'il n'entende ni Homere ni Lucien) on le voyait beaucoup

beaucoup à l'Hôtel d'Angleterre, rendez-vous ordinaire d'une foule de chevaliers d'industrie ; il logeait modestement à un quatrieme étage, rue du Champs-Fleury ; allait de temps en temps *carroter deux écus à l'impériale*, & se trouvait dans une détresse terrible (21).

La révolution arrive, Barras s'y jette à corps perdu, il est commensal de Marat, juré à la

---

(21) Parmi les amis de mon héros, j'en pourrais citer un certain, chassé de la Martinique, pour vol au jeu & fausses lettres-de-change (à cause de ses parens je ne le nommerai pas), il me suffira de rappeller à Barras, que cet ami fripon ayant été mis à Pierre-en-Cise, lui adressait ses doléances par l'entremise d'un chevalier d'Albert que j'ai connu, & qui faisait fournir à Barras *des souliers à crédit*, par le cordonnier Isnard, chez lequel d'Albert était logé.

Dans les commencemens de la Révolution, chez une madame Galloüé, le jour où elle pendait la cramaillere pour établir un tripot de 31, Barras disait devant une nombreuse compagnie, que Marat était *un très-honnête homme*, que ses persécuteurs étaient *des scélérats*, qu'il n'y avait rien de plus vertueux, & surtout de plus sobre, que *l'Ami du Peuple*, & que lui Barras avait été admis plusieurs fois dans le Caveau du martyr, où il avait mangé deux œufs durs *à la croque au sel*.

Personne mieux que le *directeur exécutif*, ne peut certifier la vérité de tous ces faits.—J'ai soupé *à Rouen*, en Mai 1795, avec Barras, Réal & Brune, & je m'apperçus bien dès-lors, qu'ils méditaient un grand projet de réaction jacobite, j'en fis part à plusieurs honnêtes gens, qui suivant l'usage, ne croyaient pas que cela fut possible.

haute cour nationale, député à la convention, général *triomphant*, enfin roi de France. Et c'est maintenant qu'il peut chanter fort à son aise :

On m'a guindé de la misere,
Dans l'opulence & dans l'éclat, *&c.*

On se rappelle, sans doute, que lors de ses victoires dans le midi, où il fut envoyé par Robespierre, il écrivit à la Convention, qu'en rentrant dans Toulon, *il n'avait trouvé que les galeriens qui fussent patriotes.* Tout le monde sait que quant aux autres habitans ils furent fusillés & guillotinés par bande : mais un fait plus extraordinaire que tout cela, c'est que deux cents républicains, étant allés au devant de l'armée triomphante pour la congratuler, furent impitoyablement hachés par l'avant-garde, & les soldats couperent les oreilles des morts, & en ornerent leurs chapeaux. *Cela est incroyable, mais cela est vrai.*

Barras est grand & robuste, il a dans l'attitude quelque chose de féroce & d'insolent, & sa vie entiere semble gravée dans ses prunelles; il est bête, ignorant, mais il est actif, & accoutumé à la domination révolutionnaire. Pour l'élever au directoire, on a violé la constitution, car il n'a pas l'âge requis par la loi, & en outre tous ses

parens

parens sont émigrés. Vive l'égalité ! Et respect à Monsieur Barras,

Ce massacreur de rois, à face de saffran,
Ce suppôt de triomphe. . . .à l'hôtel d'Angleterre,
Aujourd'hui des Français le cinquieme sultan,
Impose des lois à la terre.
Advint pourtant un jour qu'un membre des Cinq-Cents
Voulant déposséder le sire,
Cria : j'ai preuve en mains ; il excroqua l'empire,
Citoyens ! l'estaffier n'a pas ses quarante ans.
Lors ses noirs affidés, que *Paul Marat* inspire,
Crierent sur différens tons :
Taisez-vous, muscadins, chouans & mirmidons ;
Il n'a pas quarante ans : mais aux ames *damnées*
Le crime n'attend pas le nombre des années.

Réal, *Tête de Cochon* (22), ne cesse de préconiser son maître, mais moi, qui ne reçois pas d'appointemens pour mentir au public, je pense avec

---

(22) Les bons patriotes sont invités par M. Réal, à se réunir *tous les* 21 *Janvier*, pour manger une tête de *cochon*.— Voyez son journal. Cet homme est *le guide-âne* de Barras, & le coquin le plus dangereux, par ses moyens charlataniques. Il possede au suprême degré la magie du langage révolutionnaire, & sur tout l'art *d'éblouir les sots*. Il fait à tous propos, un grand étalage d'humanité ; il fait des motions, des discours civiques, des journaux patriotes. Il vante ses principes, sa morale, sa philanthropie, & tout en admirant les charmes de sa causerie, on s'apperçoit en le fixant

qu'une

avec bien des infortunés, que le talent *du successeur des Bourbons* est de savoir se porter au crime *avec audace :* & en révolution, *Sic itur ad astra, mais quelquefois ailleurs.*

Le pauvre peuple, qui abhorre les cinq sires, s'amuse à lâcher contre eux des brocards, & c'est surtout à la porte des boulangers, qu'on entend des vérités réellement originales, les femmes qui attendent cinq ou six heures, un quarteron de pain, piallent sans cesse.

Ici une bavarde transie de froid crie à tue tête : " Pardine ! ils en ont tué *un* pour se mettre " cinq à sa place ; ces coquins la se mocquent de " nous, ils font bonbance au Luxembourg, tandis que nous, qui'z'appellons *le souverain,*

---

qu'une ame de sang est placardée sur une vilaine face, louche, grêlée, & patibulaire. Il y a sur toute sa personne un vernis canaille, que son esprit ne fera jamais disparaître. C'est un citron révolutionnaire, dont Robespierre avait *exprimé le jus,* avant d'en jetter l'écorce dans un coin du Luxembourg : c'est lui qu'on peut appeller avec raison, un homme *nul* (en probité), *vain* (de ses crimes), *bavard* (perfide), & fanfaron comme celui qu'il aime tant. . . . Si le peuple est accablé de misere & démoralisé, si tous les liens de la société sont rompus; c'est l'ouvrage des doctrinaires & des philosophes Réalistes, Chaumetistes, Dantonistes, Louvetistes, Babeuvistes, & autres cuistres de cette nature.—Monsieur Réal a été payé en Janvier dernier, comme *réchauffeur d'esprit public.*—Voyez les séances du Conseil des Cinq-Cents,

" j'sommes dans la crotte, & j'crevons de faim ;
" une belle f—— *souveraineté!* Ah! si je re-
" tenions notre bon Louis XVI, les f—— g——
" ne l'assassineraient pas.—Ma foy, s'ils l'ont
" fait mourir, c'est que vous avez été assez bêtes
" pour le souffrir ; fallait entendre vos bênets de
" maris.—Ils sont dégrisés à présent qui n'y a
" plus que de l'eau à boire. . . . Tais toi donc
" vieille républicaine. . . . Qui moi ? t'a menti,
" j'ai toujours *aimé le Roi.* Stila nous fesait
" manger du pain blanc, si n'avait pas été si bon,
" il serait encore à Versailles, & j'serions tous
" ben pus heureux. . . . Au moins, l'brave homme
" n'a pas à se reprocher d'avoir fait tuer le
" peuple, comme ste chienne de convention. Et
" nos cinq pacans, viendront y pas nous dire, que
" c'est l'Roy qu'a été chercher les fauxbourg, qui
" sont v'nus l'assassinner chez lui ?——Tu sais
" ben qu'ys ont du front, ya assez long-tems qui
" se gaussent de nous.——Ah, mon Dieu! c'dix
" Aoust, j'm'en rappelle encore——Ces pauvres
" Suisses ! en ont y assez massacré ? qu'eux
" beaux hommes !——Qu'veux tu faire à tout ça,
" ma bonne, on est d'zaveugles, & on s'laisse
" mener? Quand donc que c'magasin d'cire à frotter
" nous baillera des magasins de farine ?—Palle
" donc, ma commere, tu gueulerais ben pu haut,
" si tu voyais nos cinq cents, qui prennent des

" provisions,

" provisions, de sucre & de caffé pour leur gue-
" nippes, est c'qu'on n'leur donne pas des tas
" d'chandelles & d'savon, & tout ça des magasins
" de la sac .... république ? tandis qu'une pauvre
" femme en couche n'peut pas seulement en avoir
" pour son argent ; j'voudrais que le diable....."
Ici le mitron lui coupe la parole, pour lui alonger sa pitance, & elle se sauve en grondant.

Il n'y a rien de plus naïf & de plus déchirant que ces dialogues, & c'est là que j'ai entendu faire, *bien sincerement*, l'oraison funebre du meilleur & du plus infortuné des rois.

Monté sur le trône à vingt ans, il donna au peuple Français l'exemple des bonnes mœurs ; fut constamment bon époux, bon pere, & homme vertueux.

Son premier acte d'autorité, fut d'abolir la servitude dans ses domaines.

Il réforma sa maison militaire par économie, & par amour *pour le peuple.*

Rappela le parlement, *regretté du peuple.*

S'entoura de ministres, *désignés par le peuple.*

Fonda plusieurs hôpitaux, *pour le peuple.*

Donna de l'extension au commerce, *en faveur du peuple.*

Rendit la liberté du culte à ceux qui n'étaient pas de la religion dominante.

Fit

Fit construire le port de Cherbourg.

Soutint en tous tems & en tous lieux, l'honneur & la dignité de la nation Française ; les fortifications de Dunkerque furent rétablies, plus de commissaire étranger dans cette ville.

Il travailla pendant dix-huit ans à établir une marine formidable, & qui avait touché à un point de perfection auquel elle ne reviendra jamais.

Il assembla les notables, convoqua les états généraux ; chaque minute de sa vie fut consacrée au véritable intérêt du peuple. . . . & il est mort sur l'échafaud.

Qui le remplace aujourd'hui ? La lie de la nature humaine. Des hommes dont l'ignoble domination atteste à la fois, la honte du peuple Français, & son servile engourdissement.

Applaudissez vous donc des révolutions, quand par leurs combinaisons sanguinaires, elles amenent des résultats aussi heureux. N'était-il pas bienséant, bien glorieux, bien utile, d'entasser victimes sur victimes, d'effrayer l'imagination par des crimes inouis ; de faire de l'Europe un vaste champ de guerre, & de la France un immense incendie, pour donner à genoux la couronne à cinq *gadouards politiques*.

La Conspiration Babœuf, Prédiction.

Sur l'Air du Reveil du Peuple.

.....

Fiers potentats du directoire,
Appuis du carnage & du vol ;
Verrez-vous ravir votre gloire
Par Babœuf & par Rossignol.
Ils vont escalader l'Olimpe,
Où vous dormez nobles goujats ;
Et je vois Laignelot qui grimpe
Sur les épaules de Barras.

Drouet *le Régicide*, assiege
Letourneur, tout transi d'effroi ;
Il fait dégringoler du siege,
Ce mannequin devenu roi :
Point, dit-il, de miséricorde,
Comme toi je suis assassin :
La guillotine, ou bien la corde,
Nous attendent, *mon souverain !*

Sir l'Epaux de la Réveillere,
Que Lindet reveille en sursaut,
Dit en refermant la paupiere,
Voilà mon sceptre, prends maraud :
Mon oreiller, c'est-là mon trône ;
Mon lit de plume m'obéit ;
Bonnet de nuit est ma couronne,
Et mon royaume est dans mon lit.

Chevalier

Chevalier *Sans Peur*, sans reproche,
Vadier, fond sur le *bon Carnot*—
En veux-tu, dit l'autre, à ma poche?
Te la livrer serait d'un sot:
De tes vertus je me défie,
Duval les vante à tous propos;
Fort bien: mais Duval déifie
Les Maratistes nos rivaux.

J'ai bien souvent, je le confesse,
Reprend le pudibond Vadier,
Avec une pendable adresse,
Fait quelques tours de mon metier.
J'abandonne cette ressource,
Et me livre à la loyauté,
Coquin, je te laisse la bourse,
Mais j'excroque ta royauté.

Sur Rewbell soudain se cramponne
Ricord, ce hardi montagnard,
Et d'importance il vous bâtonne,
L'avocat robuste & pendart.
A genoux vîte ou je t'assomme,
Je te tiens sous moi, *gros germain*,
Il va pour dépouiller mon homme—
Robespierre apparaît soudain!

Et soudain, assiégeans, assiégés, sont frappés comme par la foudre.

" *Tous* mes bandits *sont couchés sur le ventre*,
" *L'objet approche, & le saint phantôme entre*
" Pompeusement *porté sur son rayon*,
" *Il donne à tous sa bénédiction*,

 " Puis

" Puis il leur dit avec un ton paterne,
" Je vois qu'ici mon aspect vous consterne,
" Mais point ne faut, amis, vous effrayer,
" Je suis d'Arras *et saint de mon métier* :
" J'*aime* la France, & l'ai guillotinée,
" Et ma bonne ame est vraiment étonnée
" De voir mes fils, entr'eux se chamailler.
" Pour cette fois je veux tout oublier ...

Il dit, & d'une voix claire, il entonne sur l'air chéri de la Marseillaise.

Allons qu'on s'embrasse, canaille,
Obéissez à votre Roi.
Quel est l'orgueil qui vous travaille,
Enfans ingrats, nourris par moi ? (*bis*)
Vous avez beau vous contrefaire,
Du sein des morts je vous conduis ;
Tout guillotiné que je suis !
Je commande à la France entiere.
Babœuf, baisez *Carnot*, mêlez vos bataillons,
Frappez (*bis*) & qu'*un sang pur* abreuve vos sillons.

A la voix du maître on se serre, on se caresse, alors oubli réciproque des torts, serment de massacrer de concert, le dieu sourit en s'éclipsant, & tout finit par un banquet civique.

CHA-

CHAPITRE VI.

DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE. ENCORE DES PORTRAITS. UN MOT AUX PARISIENS.

EXISTE-t-il en France un esprit public ? Les évenemens prouvent que non. Tout ce qui a eu lieu depuis sept ans, a été le résultat de la peur, de la cruauté & de l'ambition.

Il y a des partis à l'infini, personne ne s'entend, on apperçoit de tous côtés de la mauvaise foi, de l'entêtement, de la sottise, & surtout *ce terrible amour de soi*. Des hommes instruits, & du plus grand mérite, déraisonnent de la meilleure grace du monde ; l'orgueil les empêche de revenir sur des opinions qu'ils ont publiées jadis avec éclat, parcequ'ils croyaient bien faire. On se sert du maudit art de la parole, pour habiller pompeusement des idées fausses, dont on ne veut pas faire le sacrifice. La plus terrible expérience n'a pas prouvé aux grands hommes du jour, & aux politiques profonds, que *rien n'est plus facile à faire que des lois, mais qu'il est impossible de refaire les hommes.*

Au milieu de cette confusion douloureuse, on s'apperçoit que les neuf-dixiemes des Français abhorrent le gouvernement. Vingt millions d'hommes au désespoir, sentent au fond du cœur, qu'on les a entraînés, malgré eux, au pied de la plus dégoûtante anarchie.

On désire tacitement la royauté ; mais on en craint le retour. L'honnête homme qui a pris une part plus ou moins active à la révolution, s'imagine qu'il n'y aura pas de sureté pour lui dans la monarchie, & les conséquences de ce sentiment, sont d'autant plus funestes, qu'elles perpétuent la domination des usurpateurs (23). Les habitans

---

(23.) On a grand soin d'entretenir ces idées dans tous les cœurs inquiets & tremblans : on menace sans cesse de la vengeance royale, des gens qui n'en éprouveraient que la clémence ; on peint les émigrés comme des tygres altérés de sang ; je n'ai point encore lu un ouvrage, dont le but particulier, fut de détruire ces absurdités. Pour établir les droits de Louis XVIII. au trône, il est inutile de citer les vieilles lois de la monarchie, & les capitulaires, il faut, ce me semble, prendre les choses *in statu quo*, & prouver clairement au peuple, que le Roi de France ne peut rétablir l'ordre qu'en usant d'une *clémence sans bornes*, & qu'il a même intérêt à pardonner *aux plus grands criminels & ce sans restrictions*. Le mal est fait, il faut le réparer. Le peuple sentira ces vérités, & dans un moment de crise, il dira à ses Cinq Tyrans, Que la légitimité de l'autorité fait qu'on la respecte, & qu'il veut son Roi & la Paix.

de la malheureuse France vivent au jour le jour, ils n'osent pas songer à l'avenir : s'ils n'aiment pas la république c'est, tout simplement, parce que cette république n'est aimable que pour ceux qui l'ont imaginée. La contre-révolution est faite dans tous les cœurs, le sang qui a coulé, & qui coule encore, atteste ce que j'écris. Qui a produit cette haine pour la révolution ? Les plus fameux révolutionnaires, les patriotes par excellence : & voilà le désespoir du gouvernement.

Le peuple qu'on peut égarer, mais auquel on ne saurait enlever son bon sens, compare sans cesse sa situation actuelle avec le bonheur & l'abondance dont il jouissait jadis. Il n'est plus dupe des jongleries de tribune, distingue les nombreuses factions qui sont encore en présence, & s'attend à de nouvelles calamités. Par la raison qu'il a su se lasser jadis du bien, il est maintenant excédé des maux qu'il souffre. Voilà précisément la mesure du royalisme populaire.

Un corps législatif, qui ne fut fameux que par ses *pantalonades*, des députés sans cesse en contradiction avec leurs lois, des hommes faisant & défaisant, approuvant le matin, désaprouvant le soir, singeant l'humanité pendant six mois, après avoir tyrannisé pendant trois ans, ont dû nécessairement imprimer aux habitans de leur république, ce caractere d'insouciance & d'irrésolution

solution qui est la honte de la nation Française.

C'est ainsi qu'à l'époque de la victoire remportée par Barras, les meneurs porterent les choses à un tel dégré d'impudence, & de bizarrerie, que l'envie de rire remplaçait souvent le désespoir. Par exemple, n'était-il pas plaisant d'entendre le *sycophante Legendre* nous condamner à mourir pour nous être revoltés contre lui, tandis qu'au même instant il proposait, & enlevait d'emblée la rédéportation de Barrere, ramené d'Oleron, pour être jugé, en vertu d'un décret ; mon rusé Barrere esquiva l'échafaud & la déportation, en se sauvant, comme tant d'autres, à la faveur de l'amnistie.

O! Welches! il faut que vos législateurs ayent bien compté sur votre frivolité, puisqu'ils ont osé accorder une absolution générale à leurs collegues, assassins reconnus & dénoncés par eux-mêmes.

Quelque temps avant, ils affectaient de demander à grands cris leur punition, & maintenant ils se sont constitués leurs patrons : tous ces monstres respirent, ils sont couverts d'un large manteau d'impunité, plusieurs d'entr'eux sont réinstallés dans leurs fonctions législatives, & montés au faite des grandeurs.

Je

Je suis fort étonné qu'on me cherche partout pour me couper *la tête,* tandis que des noyeurs & fusilleurs de profession se portent le mieux du monde : helas ! je n'ai commis qu'une pécadille, en comparaison de ce qu'ont fait les Prairialistes & les Septembristes ! Je suis dévoré de la soif d'être utile à mon semblable, j'ai notoirement sauvé la vie à plus de deux cents Français, aristocrates, patriotes, ou fédéralistes, je me mocquais de leurs opinions ; je ne rêve qu'amour & que tendresse, & c'est pour cela que le directoire veut me tuer ?

Allons allons, *puissans & respectables usurpateurs !* arbitres de nos chétives destinées ! oubliez un instant votre majesté, & daignez jetter sur nous un œil de miséricorde.

Laissez la vie aux condamnés par contumace, en compensation de toutes les morts que vous avez fait donner, complaisamment, patriotiquement, révolutionnairement, injustement, mitrailliquement, hidrauliquement, sans-culotiquement, incroyablement. Rendez-moi à ma famille éplorée, & à l'enfant adoptif que j'ai tiré des flammes & du saccage que vous m'aviez prescrit. Allons, le Gendre, pourquoi ne ferais-tu pas en notre faveur une petite motion ? tu parles si bien *de justice & d'humanité.* Cela te ferait honneur . . . Mais je sens que je m'abuse, *j'en ai trop vu, j'en sais trop*

 long,

long, & j'en ai trop dit. Il n'y a pas de grâce à espérer. Eh bien ! *carnificius* le Gendre, je m'en moque. Arriere de moi l'idée de soupirer après un pardon, que je mépriserais encore plus que ses auteurs. Je t'assure que je dors beaucoup mieux que les *amnistieurs & les amnistiés.*

Pour toi, subalterne brigand, tu as beau faire le vigoureux, l'ombre de la jeune & intéressante *Camille* te poursuit sans cesse & t'accuse de lâcheté ; vil trembleur ! tu laisses croire à tout le monde que tu es un brave, & tu allas montrer à Robespierre la lettre qu'elle t'écrivit pour t'engager à poignarder *ce tyran.* Ta poltronnerie la fit conduire au supplice, & tu te disais l'ami de son époux ! (24) Tu fais l'humain, misérable bou-

---

(24) Ce le Gendre, auquel on suppose de la franchise, est l'homme le *plus faux & le plus lâche* de la Convention. Sa réputation est fondée, sur ce que, dans les premiers jours de la Révolution, il dit, en répondant à un avocat phraseur, " je " ne connais pas monsieur Cicéron, mais je sais que, &c." Dès lors il se traîna à quatre pattes sur les pas de son ami Danton, duquel il est la caricature. Danton lui fourra dans la tête trente ou quarante grands mots, tels que " la hâche " de la raison, la chaise curule, éclopé en révolution, &c." & avec cela, mon découpeur d'aloyaux, est devenu Démosthènes.

Il est très-vrai, que lorsqu'on arrêta *Danton, la Croix, Desmoulins, & autres,* le Gendre eut l'air de vouloir prendre le parti de ses amis, il parla à la Convention, mais Robespierre d'un coup d'œil le fit rentrer sous terre, ce pleutre fit le plongeon :

cher ! & je te vois au 31 Mai, étrangler ton collègue Lanjuinais parce qu'il n'était pas anarchiste : tu fais l'humain ! & avec tes collègues Louchet & la Croix tu as été commettre des horreurs dans les départemens. A Rouen vous portiez le désordre dans toutes les familles, vous imposiez un emprunt forcé, en disant que s'il n'était pas rempli sous 24 heures, vous alliez faire guillotiner *le commerce.* A Dieppe où on te demandait des subsistances, tu engageais le peuple *à manger de la viande d'aristocrate,* tu prescrivais l'assassinat à des gens affamés ; je te défie de nier ce fait, puisque tu parlais à la société populaire, où heureusement on ne pensait pas comme toi. Va te cacher misérable, & attends respectueusement la punition réservée aux valets de *Robespierre.*

Les expéditions des commissaires de ce monstre, massacrant à Lyon, dans l'Alsace, dans la Vendée, à Toulon, à Arras, passent les bornes de toute vraisemblance. L'exposé seul des divers

---

geon : *le soir même, aux jacobins, il déclama contre les conspirateurs,* & fut montrer la lettre de madame Desmoulins au comité de salut public, & cela dans la crainte d'être arrêté lui-même. Voilà bien *le nec plus ultra,* des effets de la peur. Imbécilles, croirez vous encore que le Gendre est un fier à bras. Le vrai courage est rare & difficile à bien définir—Charlotte Corday me paraît beaucoup *plus brave, que monsieur Buonaparte.*

brigandages commis au préjudice du commerce & de l'agriculture, la nomenclature des forfaits de ces inquisiteurs, près les armées & les départemens, formeront une sanglante encyclopédie, dont chaque feuille accusera, & l'infernale barbarie des oppresseurs, & la lâche apathie des opprimés.

Tant que Robespierre n'exerçait ses cruautés que contre le peuple, les conventionnels lui abandonnaient ce pauvre peuple, & faisaient *charoyer* des victimes, d'un bout de la France à l'autre, mais dès que le tyran eut déclaré la guerre à ses meilleurs amis, & qu'ils se virent *tous atteints*, ils commencerent à croire que les assassinats qu'ils avaient légitimés, n'étaient plus *la marche respectable de la justice nationale* : le même égoïsme qui jusqu'alors les avait rendus *actifs ou passifs* sur les exécutions réitérées, les éveilla sur les périls qui les poursuivaient eux-mêmes, & les plus lâches surent retrouver un reste d'énergie pour s'y soustraire. Voilà les causes précises, du fameux neuf Thermidor. *Septembriseur Tallien !* ne te vante plus d'avoir été le héros de cette journée, va laver les murs de Bordeaux que tu as teints de sang, rappelle à la vie ton collègue Birotteau, que tu fis conduire au supplice en l'accablant d'injures ; perfide montagnard ! tu ne dévoilas les crimes de Robespierre avec tant d'énergie, que parce que tu les avais longtemps partagés ; c'est, grâce à l'a-

mour que t'inspira Thérésia Cabarrus, que tu parlas avec tant de chaleur pour la sauver, & te soustraire toi-même au tribunal *de Fouquier Tinville. Le crime fit la guerre au crime,* & quelques gens vertueux profiterent par hazard de ce nouveau combat ; je dis donc de toi, en te comparant au scélérat que tu servis & aimas jadis : *ille crucem precium sceleris tulit, tu diadema.* Ta renommée chancelle, & de grandes atrocités contrebalancent furieusement tes prétendus services.(25)

---

(25) Tallien, tu étais au 2 Septembre 92, greffier de la municipalité de Paris, & d'une commission des 7 ou des 9. Tallien, tu vins à la barre de l'assemblée législative, faire l'apologie des massacres des prisons. Tallien, voici *mot à mot* ce que tu écrivais à la fin de 93 : à *Bordeaux le* 10 *Frimaire,* " la " guillotine & de fortes amendes, vont opérer le scrutin épu- " ratoire du commerce, & exterminer les agioteurs & les ac- " caparеurs ; l'argenterie arrive en abondance à la monnaie, " *l'emprunt forcé* va son train, Bordeaux versera *plus de cent* " *millions* dans les coffres de la République, &c. &c." Tu termines en faisant l'éloge de ce *scélerat Lacombe,* président de la commission de guillotineurs. Tallien, voilà des faits, & on en sait bien d'autres, mais *on,* sont des lâches, & méritent d'être gouvernés par des gens de ton espece. Je t'accuse d'être un des principaux chefs des assassins du 2 Septembre, tes sous ordres, étaient les membres de la commune de Paris & la majorité des gens employés à la mairie ; là étaient les administrateurs faisant une circulaire pour les départemens, & ditribuant les rôles aux Marseillais & à la horde des brigands de Paris; le peuple léger qui a laissé assassiner des milliers d'hommes

On n'a pas oublié que tu fus un des plus chauds séïdes *de l'immortaliseur d'ames*; dans tes missions tu prêchais des arlequinades décadaires, & tu faisais pompeusement l'éloge des saints canonisés par ton patron; la prison ou la mort, attendaient tous les malheureux qui préféraient la religion de leurs peres, à *St. Genre-Humain, Ste. Nature, St. Peuple-Français* & *St. Patriotisme.*

Les chefs de ton armée révolutionnaire pillaient les vases sacrés, se vautraient dans la débauche, & outrageaient la vertu sans défense. Tu as commis à Bordeaux plus de brigandages, que Cicéron n'en reproche au préteur de Sicile : tu faisais chanter des hymnes à la liberté, en même temps que tu multipliais les extorsions, les rapines & les supplices ; aussi la malheureuse femme, que la terreur a forcée de se précipiter dans tes bras, est-elle un certificat vivant de tes *Canniballeries.*

Jusqu'à présent, tu as eu l'adresse de te soustraire à la vengeance céleste, mais aujourd'hui ta derniere heure sonne, *bientôt tu n'en compteras plus.*

---

d'hommes en prison, est suivant moi, tout aussi coupable que les soldats de Tallien, les uns exécutaient, & les autres se cachaient comme des lâches. Les Français peuvent conquérir la Chine, *si bon leur semble*, je n'en serai pas moins convaincu, que leur courage sert à consolider le crime. Le vrai courage est moral, & point du tout révolutionnaire.

Le

Le réveil du peuple sera terrible, ce peuple accablé de maux, cherche partout un gouvernement, & il n'apperçoit que des brigands qui en veulent à sa bourse, & qui le font crever de misere & de faim.

Vois sur toute la surface de la République, ces phisionomies livides & mourantes, entends les Français crier de toutes parts à leurs mandataires infideles, " jusqu'à quand épuiserez-vous nos tré-
" sors par des dépenses superflues ? Toutes vos
" plates disputes, vos arrestations, vos comités-
" généraux, *vos grandes découvertes de grandes*
" *conspirations*, n'augmentent pas nos trois quarte-
" rons de pain, & ne rétablissent pas nos affaires ;
" depuis tant de temps que vous parlez de nous
" sauver, quel profit avons-nous tiré de vos séan-
" ces ? où sont donc nos finances & l'innombrable
" argenterie des églises, des monasteres, des châ-
" teaux, des maisons que vous avez dévastées ?
" Rendez-nous nos enfans, rendez-nous nos bou-
" cles, nos cuillers, nos fourchettes, rendez-nous
" tout ce que vous avez volé, pour *sauver la pa-*
" *trie*, & ne vous vantez pas d'avoir réformé des
" abus."

Sénateurs ! que répondrez-vous à ce langage plein de naïveté ? Des mots pompeux ? Nous en sommes las. Vous vanterez-vous d'être exclusivement républicains & patriotes ? L'homme franc

franc & brusque, vous dira que c'est un plaisant patriotisme, que celui qui nous mene droit à Bicêtre.

Le mot *patriote* me donne des crispations, je le compare à un bout rimé, que chacun tourne à sa maniere.

Celui-là est réellement patriote, qui en servant son pays, est étranger aux crimes que la Révolution a fait naître, qui n'est ni ambitieux ni cruel, & qui a la tête bien organisée, le cœur chaud, & une vraie sensibilité.

Tels sont les solides amis de la *liberté*, ils n'écoutent pas les phrases bannales, il leur faut des faits. Ennemis jurés des charlatans, ils les ont démasqués *dans tous les temps & dans tous les lieux*. Ces hommes énergiques, ne ressemblent pas à ces *fiers républicains*, qui après avoir été rossés par Barras, allaient humblement déposer leurs armes, conformément à l'ordre du vainqueur.

Parisiens ! que sont devenus vos discours pleins de feu & de logique, vos actes de garantie, vos accollades fraternelles, vos arrêtés sages & réfléchis ; de votre côté étaient les principes & la cause du peuple, & maintenant pas un de vous n'ose articuler les saints mots *de patrie & justice*. J'ai grand peur que la liberté ne soit pas digne de vous, ou que vous-mêmes soyez peu dignes d'elle, on vous a tant crié aux oreilles, que vous étiez

des

des chouans & des rebelles, des brigands & des conjurés, que plusieurs d'entre vous ont fini par le croire. A l'époque de vos assemblées primaires, vour remplissiez les airs de vos cris sur le droit public & les crimes de vos représentans, & maintenant vous voilà courbés sous leur autorité. Des *trembleurs* osent appeller *têtes exaltées*, ceux qui ont pris les armes pour défendre leurs droits, telle est la recompense de ceux que vous avez fait proscrire. O Parisiens quel caractere ! & de quel genre est votre patriotisme ?

. . . . . *Sed quid*
Turma remi ? sequitur fortunam ut semper, et odit
Damnatos.

Avez-vous donc été créés, pour être éternellement dupes ? Que de charlatans politiques ont eu le plaisir de tourner vos têtes légeres ! Vous oubliez aussi vîte les actions utiles d'un honnête homme, que les crimes d'un *gargantua* révolutionnaire. Votre indignation ou vos applaudissemens, sont, en général, le fruit passager d'un vain caprice. C'est dans vos murs, que Robespierre versa plus de sang, pendant un regne de dix-huit mois, que les proscriptions de Sylla, les fureurs de Néron & la démence de Caligula, n'en firent couler dans l'étendue de l'empire Romain.

La postérité estimera-t-elle des hommes qui ont laissé commettre impunément des forfaits inouis jusqu'à nos jours ?

Vous avez mis tour-à-tour à la mode, *l'assassinat & l'humanité, la terreur & la justice, l'athéïsme & la vertu, le bonnet crasseux & le joli castor, l'élégance & le dégoûtant sans-culottisme.*

Votre pays n'offre plus qu'un vaste commerce de faiblesse, de fausseté & de tromperie, où chacun parle pour ses intérêts & contre sa conscience.

O peuple caméléon ! puisque la mode est ton dieu favori, mets donc à la mode toutes les vertus, & surtout *la constance.* Et vous, gens honnêtes & éclairés, ne vous laissez plus conduire par quelques gredins *féroces & exclusifs* ; osez voir d'après vos propres yeux, & penser d'après vous-mêmes, alors vous conviendrez avec moi, que l'audace & les crimes de vos tyrans, sont le fruit de votre manque de caractere & d'énergie.

Je vous dis franchement ce que j'ai sur le cœur, & en vous vengeant de l'imposture, je n'ai pas pris l'engagement de vous flagorner. Si cependant quelque chose peut vous excuser, au sujet de votre situation présente, c'est le proverbe qui dit, *que contre la force il n'y a pas de résistance.* On vous a signifié patriotiquement, *l'ultima ratio regum,* je vous exhorte à la patience & la résignation.

Souffrez, endurez, espérez.

CHA-

CHAPITRE VII.

DE LA POLITIQUE DES PUISSANCES COALISÉES. PORTRAITS DE L'ABBÉ SYEYES, DE CAMBACÉRÈS ET DE LE HARDY. DIALOGUE ENTRE UN RÉÉLECTOCRATE ET L'EX-GÉNÉRAL DA... ANECDOTES.

C'EST une belle chose que la politique, mais je me garderai bien de l'étudier, car les effets de de cette science sublime, m'ont paru tellement atroces, que je suis décidé à rester ignorant. Je crois fermement qu'une diplomatie un peu moins entortillée, & plus de bonne foi de la part des cabinets, eussent rendu à la France & à l'Europe, une tranquillité qu'elles ne recouvreront peut-être pas de cent ans.

Les puissances coalisées ont pris les armes pour rétablir la Monarchie Française dans toute sa pureté, & pas une d'elles n'a reconnu le successeur de Louis XVI & de son fils: je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui offre d'immenses développemens, & d'ailleurs ceux qui ont usé de ruse, au lieu d'agir franchement, ont été si *sévérement* punis, qu'il est inutile de leur retracer le tableau de leurs fautes.

Le système d'envahissement & de partage, adopté par quelques Souverains, a contribué à l'établissement de la République de *Collot-d'Herbois*, beaucoup plus que l'émigration, le vœu du pauvre peuple & l'immoralité de ses législateurs. Les armes du Roi de Hongrie & de Bohême flottant sur les remparts de Valenciennes, ont multiplié les soldats Français ; plus on en a tué, plus il s'en est présenté pour voler à la mort : cet enthousiasme bien naturel, a centuplé les forces des factions qui déchiraient la France : 1,200,000 hommes ont été mis sur pied, & le royaliste qui était resté dans l'intérieur, a marché à côté du républicain, pour chasser l'ennemi des frontieres. Quel enchaînement de calamité !

Pourquoi donc n'a-t-on pas prouvé aux Souverains de l'Europe, qu'en rendant à la France son Roi légitime, ils se préservaient eux-mêmes des plus grands malheurs ? Et que tout bien pesé, ils n'avaient pas d'autre parti à prendre pour affermir leur autorité, grievement menaçée par l'éruption d'un volcan républicain.

Qu'est-il résulté des savantes combinaisons ministérielles ? Que la France est maintenant dans un état d'épuisement dont elle ne se relevera pas, mais que ce grand corps avant d'expirer, s'étendra prodigieusement, & portera en tous lieux d'épouvantables ravages, & une peste infernale.

En

En Allemagne, en Prusse, en Italie, les idées révolutionnaires germent dans toutes les têtes mal organisées. Les philosophes rêvent sans cesse à la République universelle, ils soupirent après l'établissement d'un directoire, & de deux conseils ; les emplois se distribuent en perspective, & les *illuminés*, convoitent déjà les châteaux des riches, pour y établir des districts, & en vuider les caves. Il est si agréable à d'ignorans avocats, des médecins & des baladins, de parvenir au ministere, ou au généralat, que sans s'inquiéter *des suites*, ils employent tous les moyens possibles pour réaliser leur chimere. Qu'un véritable philantrope peigne à ces messieurs, les crimes sans nombre occasionnés par la Révolution Française ; ils vous répondent gravement *qu'une révolution ne se fait point à l'eau rose*, & vous citent tous les impertinens adages, qu'ils ont lu dans les gazettes de France. Entrez dans certains clubs Allemands, & au travers d'un épais nuage de fumée, vous respirerez l'odeur de la liberté & de l'égalité *maratique*. Il est très-vrai que la démocratie caresse l'orgueil de ceux qui n'en ont point senti les effets, & je suis tenté de croire qu'il y a chez nos voisins, beaucoup plus d'admirateurs de la République Française, que dans le sein même de cette République. Des confidens, *des amis de Paris*, sont répandus dans les principales villes de l'Europe,

rope, & ont pour adjoints, plusieurs de ces Français anciennement établis, & desquels on ne se défie pas assez. La plûpart de ces vieux réfugiés, en se transportant dans l'étranger, ont transplanté leurs vices, & n'ont quitté leur patrie que pour aller ailleurs raccommoder une réputation ébréchée ; marchands pour *l'ordinaire*, & banqueroutiers, ils choisissent pour leur résidence les villes de commerce. Cette espece d'hommes, n'ayant apperçu la Révolution qu'au travers du prisme de leurs petits préjugés, & pompant l'emphase révolutionnaire, transforment les crimes en vertus : tout ce qu'on a fait en France, a pris à leurs yeux la phisionomie de la justice : ces animaux criards & malfaisans, cherchent à faire partout des prosélites, leur langue est empoisonnée, & ils sont beaucoup plus dangereux qu'on ne pense. Ces cotteries républicaines, tiennent, *très-clandestinement*, de petits conciliabules, & là, le grouppe honnête, boit à la santé de la République Française, *& au guillotinement des Rois* ; le fiel de leur ame, s'épanche dans leurs discours comme la vase d'un étang que le vent bouleverse ; au moindre événement fâcheux qu'éprouvent les Puissances, ils trépignent de joie, leurs yeux s'enflamment de plaisir ; c'est de cette maniere qu'ils remercient les nations qui leur ont tendu une main secourable. Quelle nécessité de nourrir dans le sein d'un gou-

vernement paisible, ces reptiles dont le venin attaque les sources de la vie politique ?

Viennent après ces messieurs, les agens publics & secrets du directoire, ils sont à toutes les tables d'hôte de l'Europe, & revêtus de différentes livrées. Le nouveau gouvernement Français qui ne peut se soutenir qu'en faisant participer les peuples à ses atroces frénésies, a organisé des conspirations régulieres, contre toutes les autorités légitimes.

Souverains ! si vous voulez conserver vos droits, faites surveiller avec soin la propagande, & prévenez par tous les moyens convenables, les funestes effets du philosophisme, le véritable intérêt de vos peuples vous le commande. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de l'infortuné Louis XVI & de sa famille, & vous serez convaincus qu'en ménageant le sang de quelques factieux, on s'expose à faire couler celui d'un million d'hommes vertueux & fideles aux loix. Lorsque le corps politique est malade, les palliatifs sont plus dangereux qu'utiles, & le meilleur topique qu'on puisse appliquer à ses plaies, *est une inébranlable & juste fermeté.*

A Dieu ne plaise, que je tienne un pareil langage, par amour pour la tyrannie ! Ma plume n'est dirigée, ni par un vil intérêt, ni par aucuns préjugés ; je n'ai point à regretter ma noblesse,

mes

mes bénéfices ou mes richesses, & je hais les méchans, dans quelque rang que le hazard les ait placés.

Peuples ! qui jouissez encore d'une sage & vraie liberté, vous, que les anarchistes Français, osent appeller *des esclaves*, tandis que vous éprouvez à l'abri d'un gouvernement fixe, tout le bonheur que comporte l'état social, gardez-vous *d'aspirer après une révolution*, & contemplez la France sanglante & fumante ; repoussez avec indignation les monstres qui vous prêchent *la République*. J'ai vu de près les malheurs de ma patrie, j'en ai soigneusement étudié les causes, & vous pouvez en croire un homme qui n'est inspiré que par l'amour de son semblable.

Le moindre inconvénient de la démocratie, est d'éteindre dans le cœur humain, les plus doux sentimens de la nature ; un démocrate ne verra jamais dans la mort d'un homme, *même son meilleur ami*, qu'un concurrent de moins pour parvenir à l'autorité : voilà pourquoi depuis quatre ans, la France n'est habitée que par des bourreaux, ou des victimes.

" Le trône étant légal, l'autorité est constante
" & respectée, la base du trône affermit celle de
" l'Etat, l'ambitieux ne peut ravir que quelques
" portions d'autorité, jamais l'autorité entiere ;
" d'ailleurs le trône monarchique a une majesté
" durable,

" durable, voyez les Républiques, elles ont eu
" un besoin constant de dictateurs.

" La meilleure forme d'un gouvernement, est cel-
" le d'une monarchie libre, dans laquelle un seul
" Souverain réunit dans sa seule personne, le pou-
" voir législatif & exécutif, pourvu qu'il ne puisse
" changer les loix fondamentales, & que des
" corps intermédiaires concourent à l'administra-
" tion.

" La puissance du Monarque tempérée par de
" bonnes loix, est la plus propre à produire & *à*
" *effectuer le bonheur des hommes*; c'est qu'alors
" dans une Monarchie la partie qui gouverne
" peut réunir facilement ses volontés, & que le
" point d'appui a une force directe; ce qui for-
" me le véritable nerf du gouvernement."

Vous allez croire sans doute mon cher lecteur, que les trois paragraphes ci-dessus sont tirés du *monarchien Montesquieu* : il n'en est rien, & c'est au contraire le *républicain Mercier*, député à la Convention Nationale, qui nous parle mot-à-mot sur ce ton, dans son An 2,440, (Tom. 2. pag. 52 & 56.)

Mercier, homme probe & instruit, Mercier, incarcéré par le tyran Robespierre, s'écriait douloureusement: " *ils m'ont précipité tout vivant dans* " *un tombeau.*" Ce philosophe qui jadis disait la vérité aux Rois, n'a pas osé la dire en pleine Con-

vention : oubliant les principes qu'il publiait il y a quinze ans, il s'est laissé entraîner naïvement, à toutes les farces législatives. La différence qui existe entre Mercier & la majorité de ses collègues, c'est qu'il est incapable d'une mauvaise action, & qu'il ne s'est point déshonoré en prononçant *la mort du Roi.* Je me garderai bien d'en dire autant du *caffard Syeyes,* qui en 91 faisait l'apologie du gouvernement monarchique, & traitait de calomniateurs ceux qui lui prêtaient des sentimens républicains, (voyez les papiers publics du temps). Depuis cette fameuse époque, le malin prêtre est devenu un forcené républicain ; il s'est conduit avec la férocité du tygre, & la finesse du renard ; lié à tous les complots, il a su, à force d'hipocrisie, ne pas se compromettre ; & sous le regne de la terreur, il admirait silentieusement la diminution de l'espece humaine. Si vous l'interrogez sur ses principes, il vous répondra métaphisiquement :

Amis, me voulez-vous connaître,
Je suis *ce bon abbé,* tout à fait puritain,
Criminel vertueux, philantrope assassin,
Je hais avec fureur, tout ce qui reçut l'être.
Toujours sage, même innocent,
Pour la félicité des siécles qui vont naître
J'égorge le siécle présent.

Abîmons

Abîmons l'univers, mais sauvons mon système,
Telle est ma loi, ma loi suprême.
J'aime aussi fort la tolérance,
Et pour prouver ce que j'avance,
Le beau jour où *Brissot* rempli d'un sot effroi,
N'osait vôter la mort du Roi,
Plongé dans une douce extase,
Je m'écriai : *la mort, la mort et point de phrase.*

Le député *Cambacérès*, ex-conseiller au parlement de Toulouse, est celui qui a le plus d'analogie avec le bon & laconique *abbé* ; il louvoya habilement entre tous les partis, & sauva son esquif, même au milieu des écueils du terrorisme ; il sut marier aux formes d'*un dandin parlementaire*, celles d'un révolutionnaire amphibie : Robespierriste sous Robespierre, on l'a vu depuis afficher les grands principes d'*humanité & de justice* ; mais quand il apperçut le précipice où cette route le conduisait, il revint finement sur ses pas. S'il partage avec ses collègues, cette versatilité, cette bigarrure d'opinion, il mérite en outre, d'être placé *à la tête d'un vice*, que personne n'est assez effronté pour lui disputer, & nous assurons, *sans méchanceté*, que la pudeur d'un jeune patriote, n'est pas une égide contre son impudicité républicaine.

Ce renégat à barbe grise,
De Robespierre ancien patron,
Porte empreinte la paillardise
Sur sa figure de guenon ;
Si vous avez peau douce & fine
Et chûte de reins d'Apollon,
Vîte, il vous suit à la sourdine
Il vous attrappe, & sans façon
Du plat d'une main pateline,
Il vous caresse le menton ;
La luxure adoucit son ton,
De petits noms doux, il vous nomme,
Et même en plein jour, il est homme
A *vilétiser* son garçon.

Etonnez-vous d'après cela, que monsieur Cambacérès soit un des fondateurs de la République, & la colonne inébranlable du *sans-culottisme*. (26)

---

(26) Dans la nuit du 12 au 13 Vendémiaire, les comités réunis étaient sur le point de faire rapporter les décrets *des* 5 & 13 *Fructidor*, lorsque le Cambacérès s'éleva avec violence contre cette résolution. " Nous sommes perdus, *disait-il*, si " nous fléchissons : que les décrets soient ou ne soient pas " dans les principes, ce n'est pas ce qu'il s'agit ici d'examiner, " nous sommes avancés, un pas retrograde nous tue"—Le vieux tygre ranima les esprits, & la guerre civile devint inévitable. Comme député, Cambacérès avait raison, & il est tout naturel que les conventionnels dévorent une génération de Français, pour légitimer leurs premiers crimes.

Je tiens l'anecdote sur Cambacérès, d'un témoin auriculaire : quant au portrait que je fais de lui, il est de la plus exacte ressemblance,

Si ce législateur après avoir inoculé ses principes à ses disciples (*blancs comme lait, et frais comme rosée*) vient biaiser à la tribune, s'il conduit sa politique par une route tortueuse & circonflexe, il n'en est pas de même d'une légion *de girondins bâtards*, qui se montrent maintenant à visage découvert. Ceux-là vous disent franchement, " *je suis un coquin, vous le savez, je m'en* " *moque* ; j'ai combatu le terrorisme quand j'avais " peur pour moi, mais à présent que je puis rac- " crocher une parcelle d'autorité, tremblez ca- " naille—!"

Tel est le rôle que joue plus audacieusement qu'un autre, le nommé LE HARDY, mauvais *Esculape* de la ville de Rouen, où il est en exécration à tous les gens honnêtes. Lâche comme Thersite, il sait insulter, *mais il se sauve*: brouillon, déclamateur & mauvaise tête, il est *sans ame*, comme *sans amis*. Il fut enveloppé dans la proscription du 31 Mai, & se cacha jusqu'au moment

---

ressemblance ; le lecteur m'excusera, s'il contient des détails révoltans pour la pudeur, *il faut dire la vérité avant toute considération.* Je me promene dans une galerie peuplée de malfaiteurs, je suis environné de cadavres & entraîné malgré moi dans la profondeur de l'égoût, comment me serait-il possible d'employer un style décent & fleuri ? J'en appelle à l'homme impartial.

où

où les girondins firent rapporter le décret contre les 73.

Avant de retourner à Paris il *disait hautement* qu'il ne voulait pas rentrer à la Convention, que ces f... scélérats avaient perdu la France, & que l'état des finances était *leur tombeau*, &c... Cependant il n'eut pas plutôt remis le pied au *sabat*, que les procès-verbaux de la Convention mentionnerent ses attentats contre la liberté des élections. Au 13 Vendémiaire, il était *centurion* dans la bande des conjurés, & il s'est, *en dernier lieu*, prononcé en faveur de *Drouet*.

Sa gloire est désormais complette :
Pour le fer jacobin, il quitta la lancette,
Et ce manipuleur, par des coups plus hardis
Signale aujourd'hui sa puissance,
Car en masse il saigne la France,
Qu'en détail il saignait jadis.

Ce que je dis de messieurs Syeyes, Cambacérès & le Hardy, peut s'appliquer à presque tous leurs collègues.

Tels sont les augustes fondateurs de la République & les dispensateurs de la liberté Française. Remercions-les de nous avoir donné un gouvernement, qui en faisant assiéger l'Europe, nous conduit *dans la tombe* au bruit des instrumens de guerre, & qui redoutant, avec raison, le courage

des troupes au-dedans, les envoyent prodiguer leur sang, *à trois cent lieues de la métropole.*

Dignes héritiers de Robespierre ! les victoires de vos soldats vous ont maintenus jusqu'à présent sur le trône .... mais il y a de par le monde, des *Drouet*, *des Babœuf* & *des Laignelot*. Vous êtes condamnés par votre parti à éprouver les mêmes vicissitudes que vos *sujets* ; vous avez beau fasciner les yeux de la multitude, elle s'apperçoit depuis long-temps que le bonheur ne se compose pas des élémens du crime. Vous périrez pour faire place à *d'autres brigands*, & le résultat de toutes vos factions sera toujours pour nous, de voir des monstres qui *succomberont*, remplacés par des monstres qui *triompheront*. Les Français ne peuvent espérer de bonheur, que lorsqu'ils deviendront justes & sages, & qu'ils fuiront les tyrans pour se jetter dans le sein d'une autorité légitime & permanente.

République ! liberté ! bonheur ! où diable vous cachez-vous donc ? Je cours après vous depuis six ans, & je n'ai trouvé sur mon chemin que des fripons, des sots, des empiriques & des échafauds : je n'ai vu que des crasseux Catilinas, des courtiers de faction, des patriotes à gage, *des septembriseurs*, des insensés, des systématiques.

Celui-là veut sa Constitution de 91, tel petit poëte de grenier, demande encore pourquoi on n'a

pas

pas changé la dynastie ? l'autre ne jure que par *Brissot*, celui-ci veut tout Robespierre & conspire contre la Constitution de 95. Les uns deviennent *modérés*, *d'enragés* qu'ils étaient, *& vice versa* ; en un mot, chacun a son système de gouvernement, sa faction, ses agens & son délire. Parmi les hommes jadis recommandables par leurs vertus, il en est que la Révolution a tellement pervertis, qu'ils ne peuvent plus revenir aux principes. Et pour prouver ici ce que j'avance, je vais rendre compte d'un entretien que j'eus en Septembre 95, avec un *réélectocrate*, fort honnête homme d'ailleurs ; nous étions en bonne compagnie, & en présence d'un homme de lettres aussi respectable par ses grands talens, que par la pureté de ses opinions. Mon *Réélectocrate* était entêté, j'étais en colere, & nous fimes pendant deux heures un bruit épouvantable, l'opiniâtreté de mon adversaire & ses propos, sont restés profondément gravés dans ma mémoire, & voici à-peu-près le langage qu'il me tint.

Le Systématique.

Le tableau des horreurs que vous nous mettez sous les yeux fait frémir,... je conviens qu'ils sont de grands scélérats, mais .... enfin, citoyen, pour vous prouver mon impartialité, je vous déclare que j'ai été proscrit & caché pendant six mois, mon fils

fils que voici a été volé par un général *révolutionnaire*, nous avons souffert *mort et passion*, ma tête était désignée par L***. Un miracle m'a sauvé, & tout cela ne m'empêche pas d'être d'un avis contraire au vôtre ; savez-vous que si *la réélection* des 500 n'a pas lieu, la République ne peut subsister seulement 15 jours, encore c'est beaucoup.

Moi.

Mais comment l'entendez-vous, monsieur ? quels services peuvent rendre, & quel bien peut-on attendre de députés, qui, pour la plûpart sont au moins des .... *lâches ?* Ils en sont convenus tant de fois, qu'ils savent bien aujourd'hui qu'ils n'auront jamais la confiance, donc...

Le Systématique.

Ah ! ah ! belle nouvelle, ma foi, *ils n'auront jamais la confiance !* & c'est où je vous attendais ; apprenez, étourdi que vous êtes, qu'en révolution & dans une République, il est essentiel que les législateurs ne soient pas *trop* estimés, & je vais vous...

Moi.

Ah ! de ce côté, l'on n'a pas de reproches à leur faire ; mais votre *trop*, commande la nécessité qu'ils le soyent *assez* ; & pas un d'eux, je crois, ne vous doit un grand merci pour la restriction.

Le Systématique.

Point de fadaises, s'il vous plait ; il serait trop long de vous démontrer les vérités politico-métaphisiques que j'avance, mais je vous répete, que si les 500 ne restent pas, tout est désorganisé en un instant, la machine croule & nous écrase.

Les nouveaux députés n'ayant pas la triture des affaires, bouleverseront tout impitoyablement ; comme vous, je méprise la majorité des 500, ils ont laissé faire ce qu'ils devaient empêcher, mais je n'en vôterai pas moins de toutes mes forces pour leur réélection. Ignorez-vous donc que dans les montagnes de Sicile, ce sont des voleurs de grand chemin qui servent de guides aux voyageurs .... il ne s'agit pas ici d'ouvrir vos deux grands yeux, & d'avoir la bouche béante, ce sont des raisons qu'il me faut ...

Moi.

Et vous, avec votre figure de jubilation, vous n'êtes pas mal exigeant, il vous faut des raisons pour des chimeres. Mais passons : quoi ! parce que des *léopards*, *des tigres*, *des panthères*, *des singes*, & mille autres animaux sauvages, briseraient un magasin de porcelaine, dans lequel par malheur on les aurait renfermés, vous ne voyez de raison suffisante pour les faire déguerpir ? Pour

vos

vos brigands de Sicile, ils sont plus honnêtes que les nôtres, ils n'égarent pas les gens pour les détrousser ; d'ailleurs, croyez que la République, une & indivisible, *l'objet de vos sollicitudes*, resterait encore debout, quand le sceptre ne serait plus dans les mains de MM. *Goupilleau*, *Richard* ou *Cochon* ; je vais vous le démontrer.

Le Systématique.

Ah parbleu ! c'est ce qui n'est pas aussi aisé que de faire des plaisanteries, ou de dire des injures.

Moi.

Tenez, au lieu de vous faire des raisonnemens saugrenus, je vous citerai une petite anecdote qui pourra lever tous vos scrupules, & vous prouver que vos bons amis chassés, les choses n'en iront pas plus mal. Ecoutez : " Un Napolitain sortait " pour faire sa priere, & aller voir sa maîtresse, il " apprend que le Vice-Roi vient de mourir, l'in- " quiétude commence à le saisir : un peu plus " loin, on lui dit que la nouvelle de la mort du " Pape est arrivée, que le Cardinal-Archevêque " est parti pour Rome ; *sa peur redouble* ; enfin " on lui raconte que le président du conseil est " tombé en apoplexie ; alors mon Napolitain ne " se contient plus ; il court chez lui & se barri- " cade, croit que la ville va être au pillage, &

" qu on assassinera dans les rues : il passe la nuit
" dans des transes mortelles : le lendemain matin
" il entend son voisin faire du macaroni comme
" à l'ordinaire ; nul tumulte dans la ville ; il se
" hazarde à se lever, regarde à la fenêtre & voit
" avec surprise que les charretes vont dans les
" rues comme à l'ordinaire ; *e il mondo va de se*,
" dit-il, en se reçouchant *tranquillement*."

Pour Dieu ! couchons-nous donc *tranquillement*, vous & moi, à l'exemple du bon Napolitain.

Le Systématique.

Il y a temps pour tout, je ne veux pas dormir les yeux ouverts ; encore une fois, c'est cette mobilité si naturelle aux Français, qui les fait courir à leur perte en cherchant la nouveauté ; vos sectionnaires de Paris ne veulent pas permettre à l'architecte qui a jetté les fondemens d'un édifice, de l'achever : un nouvel artiste survient, qui par ambition ou par jalousie, défait l'ouvrage de son prédécesseur, & c'est ainsi que la France existera toujours au milieu des ruines.

Moi.

Fort bien : lorsqu'il est plausiblement démontré, qu'on a affaire à un artiste ignare, ou à un peintre qui n'est qu'un barbouilleur, ne vaut-il pas mieux se hâter de décommander l'ouvrage ;

doit-on laisser brûler sa maison entiere plutôt que d'en conserver une aîle. Nos chers représentans, copieusement criminels, nous font éprouver toutes les métamorphoses des tourmens, & dans notre agonie horrible il nous sera défendu de recourir à la vie, par quelques remedes salutaires ! quoi le banquier qui a confié sa caisse à un commis infidele, ne serait plus le maître de la lui reprendre ? même en lui faisant grâce ....

Le Systématique.

Tout cela est du Phœbus ... & ...

Moi.

Celui qui jouit de ma bourse à titre de prêt, fabriquerait une loi pour ne pas me la rendre ? De toutes les absurdités, c'est la plus inconcevable, & le singe se servant de la patte du chat pour tirer les marrons du feu, n'est pas plus rusé, que le député qui excroque l'autorité de la nation.

Le Systématique.

Qu'importe ! si cette autorité retenue par ses mains, est le gage de la prospérité de cette nation. La Convention viole à la vérité les principes, mais cette violation est bien plus salutaire que ne le serait une soumission insensée à ce que demandent les assemblées primaires.

Moi.

Moi.

C'est-à-dire, que ces messieurs après avoir usurpé les droits du peuple, s'établissent son juge, & décident en dernier ressort *par assis et levé*, que vingt millions d'hommes sont en absence, & que la raison & la vérité ne se trouvent que dans les cerveaux des Thuileries ! Tenez, à vous dire vrai, votre Convention fait pitié, je compare sa conduite actuelle, à celle d'un vieux dissipateur, gangréné de vices, & qui ne trouvant plus crédit chez les filles de joie, fait un dernier effort auprès d'un usurier ; bientôt mon homme ruiné tout à fait, va mourir honteusement à l'hôpital ? Qu'en pensez-vous ?

Le Systématique.

Je ne pense rien, & vous ne me ferez pas changer d'avis.

Moi.

En ce cas prenez du plaisir, & savourons ensemble la délicieuse situation dans laquelle nos législateurs ont mis la France. Comme on y vit ! quelle corne d'abondance ! quelle belle organisation des finances ! C'est un plaisir ! notre monnaie ne perd rien, même dans l'étranger, vantez-vous bien, c'est l'ouvrage de vos bons amis, & toi, bon peuple,

ple, ris, chante & bois en l'honneur de la Convention.

Le Systématique (à part).

Ce jeune homme *est fou ou royaliste*, il n'y a pas de milieu *(haut)*, quels blasphêmes ! & nos armées triomphantes, & nos conquêtes ? . . Oh je ne changerai pas d'avis, malgré vos . . . . .

Moi.

Armées ! conquêtes ! Oh pour le coup cela mérite attention : il s'est présenté tout d'un coup en France, des légions de fous & de méchans, qui pour leur intérêt ne respiraient que la guerre, on se bat depuis plus de quatre ans, qu'est-il revenu de cela ?

La guerre m'a fait voir, la plus brillante jeunesse de l'Europe, & les plus braves soldats de la terre, conduits souvent à la boucherie, par des généraux aussi maladroits & aussi fripons que ce tailleur qui employe trois aunes de drap pour faire un habit, tandis que son voisin, plus habile & plus honnête, se tire d'affaire avec une aune & demie.

Le Systématique.

Toujours comparer . . , comparer . . . au fait.

Moi.

Toujours nier . . . . nier . . . . cependant ce que je dis est tellement vrai, que le gouvernement ne cesse

cesse de fouiller dans nos poches, pour soutenir ses quatorze armées, & qu'après avoir fait moissonner des milliers de braves, il est contraint de voler des jeunes gens, partout où il peut en attraper ; les pauvres parents pleurent, & les enfants vont mourir ; j'espere au moins, qu'on n'aura pas l'effronterie de nous dire, qu'ils vont se faire tuer *de bonne volonté*, puisqu'il est vrai *qu'on les garotte*, pour les conduire à la gloire.

La guerre, m'a fait voir tous les fléaux ensemble, la fortune de quelques généraux, le profit des munitionnaires & des fournisseurs, le pillage des soldats, le faste insolent des représentans du peuple, qui faisaient des plans de campagne, comme des avocats & des médecins qu'ils étaient ; ces fourbes s'avisaient d'écrire que nos armées ne perdaient que *des petits doigts*, tandis que souvent dix mille morts couvraient le champ de bataille (27). La guerre m'a fait voir des villes

(27) La guerre de la Vendée coute à la République au moins 200,000 hommes de nos troupes (le général Hoche en accuse dans son rapport 600,000 morts de part & d'autre) ; elle a ruiné plus de vingt régimens de cavalerie. Le 6me de hussards, dont j'étais colonel, fut envoyé de l'armée de la Moselle à Saumur, où j'arrivai avec 665 hommes, dans le meilleur ordre & la meilleure tenue possible ; quelque temps après, il me vint de Metz un renfort de 120 hommes.—A la premiere affaire à *Martigné Briand*, le 15 Juillet 1793, je reçus *l'ordre positif* de charger l'ennemi dans un ravin. Cet ordre

brûlées, des hommes & des chevaux mourans de faim, des épaulettes à Cordellieres, des chapeaux bordés sur bien des têtes de bois, quelques lauriers pour ceux que la mort oubliera, des matériaux pour les gazettes & l'histoire qui mentira *comme Barrere :* mais quant au véritable intérêt de la nation, je veux que *le diable m'emporte*, si je l'en-

---

ordre me fut transmis par un Monsieur *Pierry*. J'obéis sans réflexion ; & en chargeant par deux, mon cheval fut tué sous moi, & me jetta sur la droite du fossé, les deux escadrons qui me suivaient perdirent 40 hommes, notamment le capitaine *Rollot*. Quoiqu'abattu, & assommé par ma chûte, je fis à ma troupe le commandement *de tête de colonne à gauche*, & elle se replia, en prenant l'ennemi à revers, ce qui joint à la générosité d'un maréchal des logis, nommé *Boursaut*, qui me donna son cheval, me tira d'embarras ... Le surlendemain, 17, je reçus un coup de feu, & je perdis encore 30 hommes, & le sous-lieutenant Bergon, qui les commandait ; le 18, jour *de l'épouvantable déroute*, j'avais pour chef de file une haie, & on fusillait des quatre côtés, les soldats fuyaient à toutes jambes, la cavalerie les écrasait, les caissons étaient sautés en l'air, & tous les généraux avaient perdu la tête, & on me tua encore beaucoup de hussards. Mon régiment qui était de la plus grande beauté, a été détruit en moins de quatre mois, & totalement renouvellé en chevaux.——Le régiment de Colonel Général Cavalerie, qui était de ma brigade à Rouen, a laissé de Hollande en Normandie soixante chevaux morts sur la route, *les procès verbaux m'ont été remis.*

Les chevaux volés par les représentans, en Brabant, en Hollande, & partout, étaient amoncélés dans des dépôts, où ils crevaient par centaine, les uns faute de soin, les autres

trevois, & je doute fort que les plus matois du comité puisse me le démontrer d'une maniere claire & solide. *Ergo*, le profit que nous retirerons de nos victoires n'est pas un problême pour ceux qui ont le sens commun.

Le Systématique.

Avez-vous bientôt fini tout ce galimathias, je meurs d'impatience, & plus vous parlerez, moins je changerai d'avis.

Moi.

Oh que si ! & toutes vos idées seraient bien différentes, si vous eussiez vu comme moi, désoler & martyriser les pauvres Bretons (28). Les

---

par la morve & le manque de nourriture. En France il n'y a réellement plus de cavalerie, & la consommation de chevaux depuis 92 peut être évaluée à 400,000.—Ce qui a totalement ruiné notre agriculture.—J'ai vu des polissons d'avocats, se faire escorter par 40 dragons qui faisaient douze ou quinze lieues au galop. Les chevaux mourraient en route. (Parlez aux dragons d'Orléans).

(28) *Syeyes, Louvet, Chénier, Judas Bourdon, Purgon le Hardy, & omnes gubernatores ejusdem farinæ,* ne savent pas que le peuple Breton est vraiment le plus *patriote* de toute la France, & c'est précisément par cette raison qu'il s'est révolté contre la tyrannie conventionnelle; les Bretons ont des mœurs & de la religion, ils sont fermes, constans, obligeans & hospitaliers; c'est un peuple tout particulier, & par son langage & par ses habitudes; l'exécrable Convention, qui a tout gâté, n'a

comités malgré tout *leur mistere*, ne peuvent nous cacher, que si nos armées triomphantes, sont *extravasées* en Hollande, en Allemagne & en Italie, nous avons d'un autre côté un quart de la France à conquérir : je ne parle pas du Midi ; mais du Poitou, de l'Anjou, du Maine, de la Bretagne, de la Normandie, & même de la Beauce, d'où revient *Bourdon de l'Oise*.

Plus il y a eu de généraux & de soldats républicains, dans ces contrées, plus les Chouans s'y sont multipliés ; je puis assurer que les entreprises *des Royalistes* ont été à peu près *nulles*, & qu'elles

---

n'a pas su calculer ses farces odieuses, avec les localités, & les manieres de bons paysans qui n'entendent pas un mot de Français; elle a voulu transformer ces pauvres gens en philosophes & en athées. *Prieur-de-la-Marne, Esnue la Vallée, le petit Jullien, et dix autres bandits*, allaient prêcher la religion *Carmagnole*, & envoyaient leurs agens, mutiler les statues des saints, & voler l'argenterie des églises ; on profanait les vases sacrés, & on souillait les autels, *au nom de la république*. Tout cela amusait les soldats, mais les Bretons étaient tellement révoltés, qu'ils prenaient les armes contre ces scélérats, & les infortunés aimaient mieux être fusillés devant leurs portes, que d'articuler les blasphêmes qu'on leur commandait. Il n'y a pas, depuis Vannes & St. Brieuc jusqu'à Rennes, un village où je n'aie été. J'ai interrogé avec attention les cultivateurs, & tous les renseignemens que je donne sont de la plus exacte vérité. Je repete avec connaissance de cause, que ce ne sont point *les royalistes* qui ont fait *les Chouans*, mais que c'est l'infame gouvernement révolutionnaire.

ont beaucoup moins contribué à l'insurrection, que les horribles excès commis à l'égard de ces malheureux : on les a vexé, pillé, & torturé en tout genre ; on tuait, & on tue encore leurs prêtres, partout où on les trouve . . . .

Le Systématique.

Bah ! bah ! vous exagérez, des républicains ne sont pas capables de . . . .

Moi.

Non, *Robespierre était honnête homme* ; mais poursuivons . . . .

Lors de la premiere requisition on allait à la chasse des jeunes gens, comme à celle des ours ; des soldats entouraient une maison, & perçaient à coup de bayonnetes, les meules de paille où les pauvres enfans Bretons se réfugiaient ; les peres & meres éprouvaient le même sort, ou bien, étaient amenés dans des prisons infectes, où ils mourraient de faim & de douleur ; *à Ernée, Fougeres, Vitré & Laval,* il y avait au moins dix mille paysans dans les fers : le barbare Rossignol avait fait dire à l'ordre-général de l'armée, qu'il payerait les oreilles dix francs la paire ; plusieurs généraux, *entre autres un certain Bouland,* se sont fait payer de pareils mémoires ; monsieur, je vous déclare,

déclare, que j'ai vu tout cela : niez maintenant si vous le jugez bon ....

Le Systématique.

On sait qu'il s'est fait des choses .... mais ...

Moi.

Les soldats, furieux de ne point comprendre le patois Breton, fusillaient librement & sans scrupule, *qui leur déplaisait* : ils arrêtaient à tort & à travers, & souvent on a guillotiné des paysans sans leur demander leurs noms ; cela se faisait dans vingt endroits, & surtout à *Rennes*, où un tribunal de sang, était présidé par un polisson âgé de 22 ans : il signait *Lepelletier*, *Brutus*, *Beaurepaire*, *Magnier*, avait une guillotine sur sa tabatiere, & écrivait à un de ses agens ; *envoyez sur le champ cinq ou six gibiers de guillotine* ; (j'ai vu cette piece). Il fallait voir ces pauvres gens allant au supplice, leurs têtes coupées restaient pendant 15 jours amoncelées sur l'échafaud .... Ah monsieur ! si vous n'avez pas de raison pour croire, je n'ai pas la force de continuer (29).

---

(29) Ce *Le Pelletier*, *Brutus*, *Beaurepaire*, *Magnier*, déjeunant le jour du Vendredi-Saint avec ses collègues, leur dit : *freres & amis*, il faut faire mourir aujourd'hui, à la même heure *que le contre-révolutionnaire Jésus*, cette jeune dévote qu'on a arrêtée

Le Systématique.

Mais tout cela n'est pas possible, comment des hommes, des Français peuvent-ils . . .

---

arrêtée dernierement :—& vîte ordre de l'aller chercher & de l'amener à l'audience :—Le geolier se trompe, & lui envoye une fille de joie ; on l'interroge sur son fanatisme, sur les reliques, les agnus & le chapelet trouvés sur elle, lors de son arestation ; sur sa prédilection pour les prêtres réfractaires—elle n'entend rien à cela, & se met à rire--*Ecrivez qu'elle ne daigne pas répondre, & qu'elle méprise le tribunal*---On avait été aux opinions, & on allait prononcer *la sentence de mort*, lorsque cette fille cria de toutes ses forces, *qu'elle n'était pas du tout dévote*, & qu'on l'avait mis en prison, parce qu'elle avait *débauché et gâté* un bataillon de volontaires—*Brutus* fronce le sourcil, & croit que c'est un subterfuge—Cette fille allarmée fait un geste indécent, & veut montrer, disait-elle, *la vérité*, ce qu'elle allait faire, lorsque le tribunal s'appercevant de sa méprise, la fit reconduire en prison, & on amena la vraie dévote, que fut mise à mort, comme on l'avait décidé entre la poire & le fromage. *Toute la ville de Rennes sait cela.* Le bataillon des jeunes enfans de ce même endroit, était employé à fusiller des chouans, & *c'est Dubois-Crancé* qui donna cette idée, il voulait, disait-il, accoutumer les adolescens *à la fermeté républicaine.* Il n'y a pas moyen de nier cela. J'étais alors *à Rennes*, & le député *Alquier* se souvient sans doute de ce que je lui disais. Je me plais à publier que j'ai trouvé en lui de la sensibilité. Il m'a dit plusieurs fois en pleurant *dans sa chambre*, " *Vous parlez trop, mon cher Danican, vous serez guillotiné.*"

Le député Alquier avait terriblement peur pour son compte.

Moi.

Moi.

Des hommes ! des Français ! peuvent tout, & quand ils massacraient dans la Vendée, ils étaient bien, *quoiqu'on en dise*, les soldats de Robespierre : au reste, si jamais nous avons la paix, vous verrez à quoi s'occupera cette horde d'hommes, accoutumés à porter partout la torche & la bayonnette. Je pourrais étendre ces détails, mais je m'arrête, l'humanité se sent humiliée. La raison confuse & désespérée, s'empresse de tirer un voile sur les crimes honteux & dégoûtans, des vils histrions pour la réélection desquels vous votez en ce moment.

Le Systématique.

Je sais que quelques-uns d'eux sont coupables, mais ...

Moi.

Il n'est pas question *de quelques-uns*, mais bien de la très-grande majorité, & je vous dis *du plus profond de mon cœur*, que rien n'est plus méprisable que l'apathie des Français, & la constante docilité qu'ils montrent à porter leurs fers ; c'est un peuple abattu, froissé par ses malheurs, aucun motifs d'honneur ou de conscience, ne le portent à prendre un parti courageux ; il est assez sot pour chercher le bonheur dans les promesses de la perfidie ;

perfidie ; il voit des guides dans ceux qui l'égarent, & des hommes d'Etat dans des fripons *qui font de longs discours*. Au reste le plus innocent de la Convention, ne l'est pas du crime de connivence avec les plus pervers.

Le Systématique.

Tout cela est beau & bon, mais . . . en ce moment le royalisme s'agite en tous sens . . .

Moi.

C'est ce qui prouve qu'on est las de la République.

Le Systématique.

Et si la Convention ne maintient pas son décret la Contre-Révolution est faite . . .

Moi.

Et si elle le maintient, elle viole les droits du peuple & les loix démocratiques. Elle prend *pour prétexte*, qu'elle ne veut quitter son poste, qu'après que l'expérience aura marqué son ouvrage, du sceau de la stabilité ; eh bien, monsieur, c'est précisément comme si elle disait aux Français, " pitoyables sujets de mes expériences & de mes " essais politiques, je vous présente une constitu- " tion telle qu'elle, je vous ordonne d'essayer en- " core une fois mon impéritie ; si *vous êtes inso-*

" *lens, nous avons des soldats* ; je vous condamne " à gémir jusqu'à nouvel ordre, & a être ballotés " dans le choc perpétuel des mouvemens sédi- " tieux. Vive la République ! vive la Conven- " tion !" Je continuais sur le même ton lorsque quelqu'un m'interrompit & me dit à l'oreille. " Ne vous échauffez pas tant, mon cher ami, tous " vos argumens sont inutiles, celui avec lequel " vous disputez depuis une heure, *est un honnête* " *homme*, mais il a donné à plein collier *dans la* " *machine* ; c'est un des principaux fédéralistes de " son département, & son département est le chef- " lieu du fédéralisme : jugez si votre homme doit " être entêté ! C'est un de ceux qui croyent " que Roi, Princes & Emigrés, s'ils rentraient en " France, feraient pendre tout ce qui a été dans " la Révolution, & surpasseraient en cruauté, " *Robespierre, Carrier, Le Bon, Collot, & autres*"-- Je n'en crois rien, mais en pareil cas, je serais du parti d'une foule *d'honnêtes gens*, qui ont cru en 89, *à la régénération de la France*, & à la suppression des abus ; abus *que le Roi lui-même détestait, & voulait faire disparaître.* Au reste, il existe une prodigieuse différence entre les dupes de la Révolution, & les suppôts de l'anarchie—& quels que soient les événemens, *un honnête homme* est toujours *un honnête homme* ; la tête peut faire quel-

ques sottises, mais le cœur n'en fait jamais quand il est bon.—Ici je fis une profonde révérence à la compagnie, & je fus rêver dans ma chambre, sur l'opiniâtreté de certains hommes. Mon fédéraliste partit le lendemain pour son pays, & moi pour la capitale.* Sa cause triompha ; je fus battu & proscrit *par ses bons amis* les conventionnels.

---

* Quelque jour je pourrai peut-être, nommer les personnages devant lesquels cette conversation a eu lieu.

CHA-

CHAPITRE VIII.

PACIFICATION DE LA VENDÉE ET DES CHOUANS. DES VICTOIRES DE LA RÉPUBLIQUE. DE LA DÉPOPULATION EN FRANCE.

L'HISTOIRE de la Vendée, son origine, les véritables causes de ses progrès & de sa durée, seront un monument digne de l'horreur & de l'admiration des siécles futurs.

La mort a épargné quelques Vendéens qui possedent des détails précieux sur les événemens passés ; ils ne manqueront pas, sans doute, de les rassembler avec soin ; quant aux républicains, ils ont toujours écrit dans leur sens & à leur avantage, ensorte que, tel qui croit connaître parfaitement la situation de l'Ouest de la France, est encore fort éloigné de la vérité. Ce qu'on a publié jusqu'à ce jour sur cette étonnante Vendée, a été dicté par l'orgueil, le terrorisme, & surtout par l'ambition de quelques procureurs-*généraux*, qui voulaient trancher du César : plusieurs de ces messieurs ont fait des commentaires aussi faux qu'absurdes, & de ce nombre est le trop célebre général *Turreau*. Ce monstre incarcéré pour ses

crimes, s'occupa dans sa prison à rédiger des mémoires, dans le sens de la faction qui devait encore comprimer la France. Immédiatement après la victoire de Barras, il fut acquitté par une commission *ad hoc*, & publia son ouvrage, dans lequel il regne *un ton d'importance* qui a dû faire beaucoup de dupes. (30) L'homme sensé & qui

---

(30) Parmi les patriotes de 89—généraux de la Vendée, tels que Rossignol, *garçon orfevre & septembriseur*, Parrein, *avocat et septembriseur*, l'abbé Hazard, *maître de pension à Nanterre*, Carpentier, *curé d'Ambillou*, Valframbert, *ex-capucin*, Grammont, *acteur chez la Montansier*, Muller, *danseur à l'opéra*, Grignon, *marchand de bœufs*, & enfin jusqu'à *l'Hercule de la foire St.-Germain*, que j'ai vu attaché au général Menou, on doit distinguer le général en chef Turreau. Ce républicain prononcé, est fils d'une espece de valet de monsieur le duc de Bouillon, & se faisait appeller, avant la Révolution, monsieur le chevalier de Grambouville. Je cite pour témoin toute la ville d'Evreux, où on sait que la fortune de mons. Turreau a été trouvée *dans un tonneau*.

Ce gentilhomme n'avait point servi avant la Révolution, ce qui ne l'empêche pas de raisonner & d'écrire sur l'art de la guerre, presqu'aussi bien que Folard & Guibert. En moins de trois mois son régicide & grand'cousin Turreau, le fit faire général de brigade, de division, & en chef.—Voilà ce qu'il appelle dans son mémoire, ne point enjamber les grades.

C'est sous le commandement de ce scélérat, que les soldats ont porté des enfans au bout des bayonnettes : j'ai vu les ordres originaux par lesquels monsieur Turreau prescrit *les massacres universels*, & monsieur Turreau vient d'être acquitté, & est maintenant employé par le directoire, qui appelle des hommes

connaît la Révolution, sait que penser d'un historien qui dit: " *je suis ami de Rossignol, & je* " *m'en fais gloire.*" Et qui rendant compte de l'incendie de 500 lieues quarrées, s'écrie:---" L'e- " xécution de cette mesure terrible & salutaire, " détermina les *incertains & les neutres*, en faveur " du gouvernement."

Il n'est que trop vrai que c'est de cette maniere qu'on a fait de la France une République: les rapports de *Barrere*, de *Richard* & *Choudieu*, sur la Vendée, viennent à l'appui de ce que j'avance.

---

hommes tels que *M. Turreau de Liniere*, des républicains énergiques.—Demandez à ce misérable qui a assisté à cinquante batailles, à quelle affaire il a été blessé? C'est un lâche de la meilleure trempe, & je me souviens qu'aux roches d'Erigné, il perdit tellement la tête, & fit de si plaisantes dispositions, que toute l'armée manqua d'être jettée dans la Loire; le Pont de Cé n'était pas rétabli, *et les Vendéens avaient l'avantage.* M. Turreau m'ordonna de grimper les roches d'Erigné avec mes hussards, & je le tirai d'embarras. Ce fut un nommé *Levasseur* qui m'apporta son ordre. M. Turreau tout gonflé de sa victoire, écrivit au ministre *Bouchotte*, une lettre dans laquelle il me portait aux nues, comme ayant repris les roches d'Erigné. La lettre fut imprimée & distribuée en Septembre 93. Je remercie monsieur Turreau de l'éloge qu'il fit de moi, *dans son compte rendu*, & je lui déclare, que ce que je fis, était moins pour lui plaire, que pour ne point tomber dans l'eau.

La mort de Robespierre, & les disputes que ses successeurs eurent entr'eux, firent enfin jaillir une source de lumieres, sur les malheureuses contrées dévorées par les flammes républicaines. Les assassins du peuple, tels que Carrier, Hentz, Francastel & autres, se firent des reproches mutuels, & consignerent dans leurs *factums*, des faits dont il leur est maintenant impossible de nier l'authenticité.

Placé par d'affreuses circonstances, au milieu des scélérats, je n'ai pas à me reprocher, d'avoir comme eux, fait l'apologie des meurtres ; *mes régistres, ma correspondance* & les papiers publics dans lesquels *on insérait mes lettres*, existent encore, & se rapportent exactement à ce que j'écris aujourd'hui.

Les armées catholiques & royales de la Vendée, n'ont eu une véritable consistance que depuis le mois d'Avril 1793, jusqu'à la bataille de Chollet du 17 Octobre suivant. Ce fut alors que *la ceinture de feu & la terreur, qui précédaient nos colonnes*, forcerent les Vendéens de passer la Loire. Jusqu'alors les cultivateurs naturellement placés sur tous les points où ils devaient agir, n'avaient compté que des succès à la guerre ; dans le cours de sept mois, les habiles généraux royalistes, avaient mis toutes nos armées en déroute, fait 30,000 prisonniers, & s'étaient rendus maîtres de trois

trois cens bouches à feu. Les Vendéens ne devaient leurs succès *qu'à eux-mêmes*, car ils ne recevaient aucun secours de l'étranger ; mais le ministre Bouchotte les seconda puissamment, en faisant diriger l'armée républicaine par Ronsin & Rossignol, qui empoisonnerent l'état-major d'une foule *de septembriseurs* & de généraux, pour lesquels le massacre était une récréation.

Une grande partie des conspirateurs, tels que *Momoro*, *Ancart*, *Milliere*, *la Chevardiere*, *&c.*, étaient envoyés par le ministre de la guerre ou les autorités civiles de Paris (c'est-à-dire celles du 2 Septembre) & ils étaient investis de pouvoirs illimités.

Il y avait un régiment de *ces représentans du peuple*, dont la majorité fut mise hors la loi, comme terroristes ou périt *justement* sur l'échafaud.

Si tous ces monstres eussent été d'honnêtes gens, ils avaient les moyens de calmer l'insurrection, mais loin de montrer des intentions pacifiques, ils vexaient, destituaient, ou faisaient guillotiner tout individu qui proposait des mesures de douceur.

La guerre ne prit donc un caractere décidé, que lorsque la barbarie des conventionnels, força les paysans, *à vaincre ou mourir*. Ils furent eux-mêmes chercher la plus grande partie de leurs généraux, & les obligerent de quitter leurs habitations pour les conduire au combat. *Chollet*, *Thouars*

Thouars, *Saumur*, *Angers*, & tous leurs environs furent bientôt conquis par les royalistes. Chaque déroute qu'ils donnaient, leur valait douze ou quinze mille fusils, & des canons à proportion : de *Vibiers*, ils repoussaient les républicains, tantôt jusqu'à Tours, & très-souvent à Saumur ou à Chinon.

Je m'abstiendrai de parler ici de ce qu'on devait faire, quand l'armée catholique & royale était partout triomphante, mais j'observerai, que dans le moment où elle faisait frémir les fondateurs de la République, alors les puissances coalisées, les royalistes de l'extérieur, cette quantité d'envoyés des princes, dont on parle tant, ne s'occupaient pas plus de la Vendée, que si elle n'eut jamais existée ; *il n'en fut* question dans l'étranger, que lorsque l'élite des combattans, eut perdu la vie de l'autre côté de la Loire.

Charrette, resté dans le Boccage s'y maintint long-temps à force de ruses, & surtout d'activité ; mais il n'était pas capable de tenter de grandes entreprises ; il se borna, *jusqu'à sa mort*, à faire surprendre des camps, à piller des convois, & surtout à subdiviser les forces de ses ennemis en leur tendant des embûches multipliées. Lui & les siens, étaient souvent obligés de rester cachés *huit jours* dans les forêts, & pendant près de trois ans les républicains ont beaucoup trop enflé leurs combats,

combats, & la puissance de Charette, qui était resserré dans une circonférence fort étroite, car il n'occupait ordinairement que ce qu'on appelle le district *de la Roche-sur-Yon.*

Vers le milieu d'Octobre 1793, à la suite de deux batailles sanglantes, qui se donnerent à Chatillon, toutes les colonnes de l'armée républicaine se dirigerent sur Chollet, en mettant le feu partout sur leur passage. Chollet fut évacué par l'armée catholique, mais le surlendemain elle vint attaquer les républicains avec une vigueur & un acharnement extraordinaire. La victoire fut long-temps très-douteuse, & la moitié de l'armée républicaine campée en-deça de Chollet, avait déjà pris lâchement la fuite, tandis que l'armée de Mayence soutenait seule le feu de l'ennemi qui fut forcé à la retraite, & perdit beaucoup de monde.

L'imbécille & vain général l'Echelle (31) qui

(31) Ce l'Echelle était un maître d'armes de Xaintes, aussi ignorant que révolutionnaire ; le député Bellegarde, spadassin & escroc (tout le monde peut regarder sa main, qu'on lui a cloué sur un tapis de jeu), l'avait amené à l'armée en l'annonçant comme le génie qui devait sauver la France, & surtout la Vendée. Ce grand général disait avec complaisance, il faut une *Echelle pour monter sur Charette.*

Un cavalier bourgeois de Saumur ou d'Angers, fit entrer le général l'Echelle dans une maison qu'il avait *au May*, superbe bourg ; son épouse qui était restée chez elle, offrit à l'Echelle

avait remplacé Rossignol dans le commandement général de l'armée, après avoir écrit & chanté victoire, fut tout étonné d'appercevoir l'armée catholique & royale de l'autre côté de la Loire. Elle occupait une très-belle position à Varades, & son parc d'artillerie était sur la place. Comme il était impossible à l'Echelle de passer ce fleuve à la vue des royalistes, & que d'ailleurs les bateaux étaient brûlés ou de l'autre côté, il divisa ses troupes ; une partie alla par Nantes, & l'autre par les Ponts de Cé, tandis qu'une brigade & la cavalerie légere, à laquelle j'étais attaché, se portait sur Ancenis où nous passâmes la Loire, les uns à cheval, & les autres dans des barques à demi brûlées.

L'Echelle laissa quelques bataillons dans la Vendée, avec ordre de continuer les brûlemens & les massacres de l'intérieur, & arriva enfin à Laval, où il fut battu complettement & par sa faute. Les soldats l'injurierent, & Merlin de Thionville l'envoya mourir de honte à Nantes. Comme je

---

un poulet & d'excellent vin, & pendant que le mari faisait préparer le dîner, la colonne passait & incendiait partout. Le cavalier bourgeois qui était de l'escorte de l'Echelle, eut la douleur de voir brûler sa propriété, pour prix de son républicanisme & de son dîner. C'est comme témoin & observateur que je parle, & si j'avais le temps, je citerais dix mille traits de cette nature.

n'écris

n'écris pas ici une histoire de la Vendée, je suis forcé de passer sur une foule de détails plus intéressans les uns que les autres. Je me borne seulement à rétablir les faits tronqués ou dénaturés, par les gens intéressés à mentir.

La déroute de Laval coûta la vie à plus de dix mille républicains, & ce qui put se sauver, alla droit à Angers ; les Vendéens firent une foule de prisonniers, & malgré l'état de rage & de désespoir dans lequel ils étaient, ils firent grâce aux volontaires. Tous les Français apprendront avec étonnement & indignation, que lors de l'invasion de Laval, une madame de Montfranc cacha chez elle cinquante républicains, & qu'elle obtint leur grâce de monsieur de l'Escure & autres chefs, & que pour prix de cette belle action, cette respectable femme, âgée de 78 ans, mourut de faim & de misere à Doué, dans une prison où le député la Vallée l'avait fait mettre, *comme suspecte.*

A l'époque de la victoire de Laval, si les royalistes se fussent portés droit en Bretagne, ils en faisaient la conquête, & pouvaient s'y maintenir. Ils en eurent deux fois l'occasion ; car après la déroute de *Pont-Orson*, la ville de Rennes fut évacuée par le lâche Rossignol, qui commandait l'armée des côtes de Brest ; c'est ainsi que ce misérable s'est conduit pendant toute la guerre ; il se sauva en désordre à Château-Briand. Les Ven-

déens au lieu d'entrer à Rennes, prirent la route de Fougeres : Les pauvres paysans *rebutés par le siége de Granville*, & enthousiasmés par la victoire de Pont-Orson, manifestaient hautement le désir de rentrer dans leur pays; d'un autre côté on faisait courir, parmi eux, le bruit que leurs chefs voulaient les abandonner, en se sauvant en Angleterre ; on désignait surtout le prince de Talmont, dans lequel ils avaient la plus grande confiance : toutes ces considérations déterminerent les chefs royalistes à marcher sur Angers.

J'avais été placé à Laval pour maintenir la communication d'Angers à Rennes, & surtout pour faire la guerre aux chouans, *qui venaient de naître.* (32) Je me trouvais le seul officier-général à 22 lieues de l'armée battue, abandonné à mes propres ressources, qui consistaient en deux mille hommes, & quelques pieces de canon.

(32) Les habitans de Laval se souviendront long-temps de ma maniere de faire la guerre. Bien persuadé que l'insurrection des paysans les ferait périr, je les convertissais, & à force de douceur, j'étais parvenu à rétablir parfaitement l'ordre. J'ai commencé précisément comme le général *Hoche* finit, c'est-à-dire qu'en Novembre 1793 on m'a apporté à Laval plus de 1,200 fusils. Ce fait est de notoriété publique.—L'insurrection des chouans a valu de l'argent à quelques personnages, mais en quoi a-t-elle servi la royauté? Les Bretons ont été pillés & égorgés, & ont fini par être forcés à la soumission *physique*.

J'avais

J'avais sous mes ordres les adjudans-généraux Moulin & Hortode, sujets du plus grand mérite, & surtout *anti-cannibales*.*

J'apprend que l'armée catholique marchait sur moi à grandes journées, je vais au devant d'elle dans l'intention de rallentir sa marche, & j'envoye l'adjudant-général Moulin, sur la route d'Erné, tandis que je me portais sur celle de Mayenne.

Je voulais sauver mes 2,000 hommes à quelque prix que ce fut. Le 7 Frimaire (28 Novembre) j'avais sur les bras toute l'armée catholique; ce qui ne m'empêcha pas de me retirer sans perdre un soldat, & je sortais du fauxbourg de Laval précisément lorsque l'avant-garde Vendéenne y entrait. Mon but était rempli, & sans commettre de trahison, j'avais sauvé ma troupe & préservé la ville de Laval *des plus grands malheurs*. Les habitans de cette commune, royalistes ou démocrates, m'ont rendu depuis long-temps justice à cet égard.

Quelques heures après mon départ de Laval, un fort parti de troupes légeres, vint pour m'attaquer à *Entrâmes*; je me mis sur le champ en ba-

---

* Le premier s'est brûlé la cervelle indigné de la lâcheté de ses soldats qui l'abandonnerent à Chollet en 94. Le second est maintenant à Paris & peut certifier tout ce qui est relatif à Angers.

taille,

taille, & j'étais dans une position tellement avantageuse, que la *Roche-Jacquelin*, peu accoutumé à voir tant d'ordre, se retira sur le champ.

Je me jettai dans Angers, où je trouvai le *scélérat de Francastel, & le Vasseur de la Sarthe, députés.* Sur le compte que je leur rendis, la ville fut mise en état de siége & je fus chargé de la défense de cette place : (33) mon premier soin fut d'envoyer mon aide-de-camp à la prison où venaient d'être conduits 132 Nantais. Je les fis rassurer sur le terrible sort qui les menaçait, en promettant de m'occuper sans cesse, & par tous

---

(33) Le jeune Serrent, commandant du bataillon de Saint-Amand, vint pendant le siége me demander le remplacement d'une piece de quatre, qui venait d'être démontée à son poste. Comme il était échauffé par l'odeur de la poudre, il s'exprima avec véhémence.—Le Vasseur lui dit qu'il n'aimait pas les gens qui parlaient si haut & qu'il ne croyait pas à leur courage. Le jeune homme sort les larmes aux yeux & la rage dans le cœur. Il crie partout qu'on l'a déshonoré, & monte sur le rempart où il trouva la mort. On vint m'en rendre compte au moment où je faisais son éloge à le Vasseur, en l'assurant que cet officier était plein de courage & d'intelligence, & que j'étais fâché du propos qu'il lui avait tenu. Le Vasseur ne témoigna pas le moindre regret. C'est ainsi que beaucoup de militaires se sont fait tuer de désespoir. Je regretterai ce Serrent toute ma vie, il était brave & doux, & en trois semaines il avait pacifié tous les environs de la Gravelle, où je l'avais établi commandant.

les moyens possibles, de les soustraire à la mort— Que de bassesses ! que de mensonges il m'a fallu faire ! que de mains atroces j'ai serrées pour prouver *révolutionnairement*, qu'il fallait envoyer *les* 132 *conspirateurs à Paris* ; qu'à la vérité ils méritaient d'être fusillés, (il fallait bien parler sur ce ton), mais que *Francastel* ne devait pas se compromettre, en ôtant au tribunal révolutionnaire, auquel ils étaient envoyés, la faculté de les juger, &c. &c. C'est le hazard, qui depuis les a sauvés, mais j'ai eu le bonheur de donner lieu à ce hazard.

Je fus attaqué à Angers le 5 Décembre (14 Frimaire) à onze heures du matin. La garnison fit des prodiges de valeur, soldats, habitans, tout le monde se battit ; les députés avaient employé tous les moyens révolutionnaires pour faire triompher leur République, & d'ailleurs les royalistes, malgré leur grand nombre, n'étaient pas en état de prendre une ville dont les murailles avaient été réparées, & dont le château & les remparts étaient garnis d'artillerie.—Je fus accusé publiquement d'avoir voulu livrer la place ; on me dénonça à la Convention, & il est pourtant très-vrai que je me suis défendu franchement. Le procureur-syndic, nommé *Vial*, voulant s'arroger les honneurs de la victoire, publia partout, & imprima que je lui avais dit, que la ville n'était

pas

pas *défensable*, & que sur ce propos, il m'avait menacé de l'arrestation. Il est important de relever ce fait, & je déclare que Vial est un imposteur :

1°. Parce que dans une ville assiégée, l'autorité civile n'existait plus, excepté celle des députés, & que maître Vial n'avait point d'inspection sur les militaires.

2°. Toutes les opérations du siége sont portées sur mon régistre, & mes ordres ont été transmis par *Hortode*, adjudant-général, qui a déjà démenti Vial.

Je pourrais me faire un mérite aux yeux des royalistes, en disant que j'ai voulu livrer la ville ; mais il est certain que non seulement il m'était impossible de trahir, mais encore que je n'avais pas la volonté de faire passer au fil de l'épée, des soldats qui m'accablaient de leur confiance, & on doit d'autant mieux m'en croire que je ne crains plus la guillotine, (34) & que je déteste la République.

---

(34) Si le lecteur me suppose un peu de sensibilité, il doit se peindre mes souffrances : royaliste par sentiment, le hazard m'avait conduit à faire la guerre aux royalistes. On ne pouvait ni refuser un grade, ni donner sa démisssion, sans être traité comme suspect. On m'avait fait général pour m'ôter un régiment auquel j'étais attaché. *Mon épouse, unique cause*

de

Quelques momens avant le siége, le député la Vallée, était à cheval avec moi, & me disait, pour m'encourager à faire mon devoir : " général, " défends-toi, trembles, car si tu fais la moindre " faute, la vengeance nationale est là."— (Il me montrait un échafaud).—Et moi, sans perdre un instant, je cours assembler tous les chefs de corps, & je leur dis en plein conseil :

---

de mon séjour en France, venait, ainsi que sa mere, d'être arrêtée à Saumur. J'étais obligé de dévorer mes larmes devant une bande de bourreaux. Le député la Vallée m'accompagnait de *Laval* à Angers, il avait fait incarcérer des centaines de victimes, dont les parens me suivaient en cachette, espérant que je fléchirais en leur faveur, ce la Vallée qui m'estimait malgré lui. Du nombre de ces infortunés étaient *la jeune dame Monfrant, et mademoiselle Dubignon*, ces femmes vertueuses & intéressantes, suivaient les charretées de prisonniers. Partout je les rencontrais—Je promettais, & je n'avais aucun pouvoir. O République Française ! tous ceux qui t'aiment, aiment donc le crime & la mort. Si Stoflet, avant de périr, a dit de moi *que j'étais honnête homme*, ce n'est pas que je me sois jamais entendu avec lui, mais c'est sans doute, parce que les paysans que j'escamotais aux bouchers, ne manquaient pas de nommer celui auquel ils devaient la vie.

Grâces à Dieu, je fus destitué immédiatement après le siége d'Angers, & je ne vis pas tous les massacres qui se commirent ultérieurement. J'étais blessé lorsqu'on me signifia ma suspension, ce qui ne m'empêcha pas de me sauver avec un fidele domestique. Une heure plus tard, j'étais pris.

" citoyens, défendez-vous, tremblez, car si vous " faites la moindre faute, la vengeance nationale " est là." On sent tout l'effet que devait produire un semblable discours.

Les royalistes repoussés d'Angers, se porterent sur le Mans, où ils furent atteints par des troupes fraîches & nombreuses ; le carnage fut épouvantable, l'armée catholique se retira en désordre, forcée d'abandonner les femmes & enfans, à la férocité du vainqueur. La bataille de Savenay mit le comble à tous les malheurs qu'avait éprouvé cette armée : là elle fut totalement détruite & dispersée : & c'est avec quelque raison, que Barrere disait alors, *que la Vendée était détruite.*

Ainsi périt cette quantité prodigieuse de cultivateurs, de vieillards, de femmes & d'enfans ; rien ne fut excepté du massacre général ; les députés faisaient fusiller ; Carrier noyait ; les commissaires militaires jugeaient 3 ou 400 hommes en une heure : & de l'autre côté de la Loire, on poignardait l'homme qui n'avait pas eu la force de quitter son lit. (35)

---

(35) Afin qu'on ne m'accuse pas de parler toujours *ab irato.* Je vais citer l'ouvrage de *Vial,* sur la Vendée ; cet homme, ainsi que je l'ai dit plus haut, est un révolutionnaire & noyeur, mais il s'est brouillé avec ses collègues, & les a dénoncés.—Page 130 : " le 23 Ventôse, Turreau arriva à " Châlon-

La postérité n'oubliera pas sans doute, que l'armée royale, avant de succomber, était éloignée à 40 lieues de son territoire, sans magasin, sans pain, & environnée par trois armées ennemies, &

" Châlonnes, le lendemain il incendia les propriétés des pa-
" triotes, fit fusiller *plusieurs femmes ou enfans* ; en mon parti-
" culier, j'en fus quitte pour une métairie appellée *la Bazé-*
" *guiniere*." Id. Page 78, " sur 20,000 individus qui ont été
" fusillés dans le département de Maine & Loire, il est prou-
" vé par cinq jugemens, que je tiens dans ma main, que 590
" qui ont subi *ce triste sort* n'étaient point hors la loi. 79 ont
" été exécutés le 3 Nivôse, 75 le 4 dudit. 233 le 6. 105
" le 23, & 99 le 27 Germinal. Une très-grande quantité
" d'enfans ont été compris dans lesdits cinq jugemens."

Francastel écrivait, en établissant la commission militaire, " que tant qu'il y aurait des grands coupables ou fédéra-
" listes dans ces contrées, les tribunaux ordinaires ne devaient
" pas être en activité." *Ecoutez toujours Vial*, parlant à la société populaire d'Angers. " Vous savez tous, citoyens, que plus
" de 2000 femmes & enfans ont été assassinés de cette in-
" fâme maniere—Vacheron & Morin, membres de cette dé-
" testable commission, dressaient des listes : que deux fem-
" mes observerent au nommé *Obrumier*, qu'elles n'avaient
" été arrêtées que comme suspectes, mais que malgré cela il
" les fit fusiller avec 70 autres femmes. Lorsque quelques
" unes d'entr'elles restaient avec un souffle de vie, l'humain
" Goupil leur plongeait son sabre dans le ventre. Les ci-
" toyens d'Angers déposerent avoir vu passer toutes ces vic-
" times devant leurs portes, au son d'une musique, jouant
" des airs patriotiques, & qu'ils ont remarqué qu'il y avait
" des filles de 15 à 16 ans, doublement intéressantes par leur

que, malgré cela, elle battit les républicains deux fois à Laval, à Craon, à Ernée-Fougeres, Dol & Pont-Orson. Si quelque chose pouvait égaler le courage de ces malheureux Poitevins, c'était l'ignorance crasse, & la barbarie des généraux qu'on leur opposait. Ces hommes dont quelques-uns ont des réputations de grands militaires, se laissaient battre & surprendre partout, & ne montraient de courage que pour faire égorger des prisonniers.

Ce fut après cette bataille de Savenay, que le fameux général Turreau vint prendre le commandement de l'armée de l'Ouest; il s'établit à Nantes, où était Carrier, & une de ses principales opérations fut de diviser ses troupes en douze colonnes, chargées de traverser la Vendée dans tous les sens.

" beauté & par leur âge, qui embrassaient les genoux de leurs " bourreaux, en criant, *sauvez-nous la vie*; que tout le " monde, jusqu'à la force armée, versait des larmes, excepté " les monstres de la commission militaire, qui avaient la " barbarie d'insulter à la sensibilité du peuple" .. Page 127.

Les membres de cette commission militaire étaient *Antoine Félix*, président & successeur *de Parrein, François Milliere, François la Porte, Jacques Hudoux, Joseph Roussel, Marie Obrumier, Gabriel Goupil et Loisillon*. Tous ces hommes se portent bien. Vive la justice & le directoire. (Bon jour, Carnot.)

Il donna à chaque officier-général l'ordre très-positif, & *très-commun*, d'incendier tout ce qui avait été oublié, & de massacrer sans miséricorde *l'universalité des habitans* qui étaient restés dans leurs foyers. Et voici la lettre qu'il écrivait à ce sujet aux administrateurs d'Angers.

" Au Quartier-Général à Doué, le 29 Nivôse,
" l'an 2 de la République.

" J'ai donné des ordres pour que la Vendée
" fut traversée par douze colonnes, chargées de
" faire en tous lieux la fouille la plus scrupu-
" leuse, mais malgré toutes les précautions que
" j'ai prises, quelques-uns de ces scélérats pour-
" raient s'y soustraire en cherchant dans les
" départemens voisins un asyle, si vous ne se-
" condiez d'une surveillance la plus active les
" mesures que j'ai adoptées, &c."

(Signé) TURREAU. (36)

---

(36) L'homme qui pourrait donner les renseignemens les plus précieux sur la Vendée, est monsieur *Robert, comédien au théâtre du Marais* : dès le mois de Mai 93, il fut sous-chef de l'état-major du général Berthier, lequel fut aide de-camp du maréchal de Broglio, en Juillet 89. Royaliste, après cela républicain, & puis encore royaliste un petit moment, & maintenant est bon républicain, bras droit de *Buonaparte* en Italie. Monsieur *Robert*, général de division, a été chef de l'état-major, des Rossignol, l'Echelle & Turreau, & c'est lui qui a expédié tous les ordres, s'il lui plaisait de communiquer ses régistres au public, on y verrait du curieux & du terrible.

En

En vertu d'une lettre de Hentz & Francastel, datée du 4 Floréal suivant, Turreau fit mettre à l'ordre général " de tout tuer, de tout incendier, " *car tels sont les ordres du comité de salut* " *public.*" (Bon jour, Carnot).

Il résulte de tout ce qu'on vient de lire, que depuis l'émigration des Vendéens en Octobre 93, leur pays ne fut plus que le théâtre d'une guerre de patrouille, & d'égorgemens multipliés ! Charette faisait face partout, & n'avait point de corps d'armée, au lieu que les républicains étaient nombreux *& ambulants.* Quelques généraux républicains faisaient égorger deux ou trois cents malheureux qu'ils rencontraient sous leurs pas, & s'avisaient *d'écrire* qu'à la suite d'une bataille *ils avaient fait mordre la poussiere aux ennemis de la République.* On ne saurait imaginer combien le plaisir de faire lire une lettre par Barrere, a fait tuer de paysans. (37) Il était impossible à

(37) Extrait de l'ouvrage *de Vial d'Angers*, page 111 " le " 2 Nivose il se rendit 1,200 rebelles au général Moulin, il " demanda à Francastel ce qu'il devait en faire ; ce dernier " envoya chercher les 1,200 individus, & les fit fusiller dans " la plaine de Ste. Gemmes."—Moulin, général de division, pour avoir donné des passe-ports à quelques paysans, afin d'attirer leurs camarades, fut mandé par Carrier & conduit de St. Florent à Nantes ; Carrier l'assomma de coups de plat de sabre & l'envoya en prison, peu s'en est fallu qu'il

Charette de résister à force ouverte, à toutes ces atrocités ; mais il se portait partout, & avait particulierement l'art d'éviter le combat, quand il ne lui était pas avantageux. S'il s'est soutenu si long-temps, c'est grâces à ses connaissances locales, ainsi qu'à son intrépidité, & celle du petit nombre de ses compagnons.

Quelques mois après la mort de Robespierre, on osa enfin parler des crimes de ses nombreux agens ; Turreau fut arrêté avec tous *ses freres d'armes*, c'est-à-dire les plus chauds brûleurs & égorgeurs.

Il n'y eut qu'un cri pour demander leur punition, mais une partie de leurs accusateurs étaient leurs amis.

Cependant les modérés de la Convention, firent semblant de vouloir ramener par la douceur, la poignée de Vendéens restée avec Charette, ainsi que ceux qui, échappés à la boucherie de Savenay, étaient allés le joindre. Des propositions de paix ne vinrent jamais plus à propos pour Charette, qui était alors dans une situation désespérante.

---

qu'il n'allât dans le bateau à soupape. Moulin est officier général, je l'ai vu se battre avec courage & sang-froid : & Moulin n'a pas mordu & déchiré le nez de Carrier qui le frappait.—Arrangez cela.

Aussitôt qu'on eut parlé d'amnistie, on entendit les absurdes déclamations des terroristes de tous les ordres, mais ce n'était rien en comparaison de la conduite de quelques généraux; ils s'opposaient sourdement, *& à la faveur de leurs fonctions*, au succès de la pacification, tandis que la Convention venait d'étendre les effets de cette mesure, sur toute la Bretagne & les départemens insurgés.(38)

---

(38) Il faut que le public sache que lors de la pacification des chouans, il y avait à Rennes le parti *Boursault*, & le parti *Bollet*. Ces deux députés se haïssaient mortellement, & se le témoignaient d'une maniere indécente. *Boursault* traitait *Bollet* de grosse bête, *Bollet* appellait *Boursault* histrion & fripon. Les généraux du parti *Bollet* voulaient la pacification, & ceux de *Boursault* criaient contre, en sorte que les chefs chouans étaient cernés & arrêtés, quoiqu'ils eussent des trêves plein leurs poches, & qu'ils fussent même à table avec des républicains. Les chouans se conduisaient de même envers les troupes, & ce, par représailles.

J'ai assisté à une audience que le général Hoche donna à tout le parti chouan, réuni *à Mont-Contour*, il inspira une confiance générale; parla avec toute la justesse & la dignité qui convenaient à la négociation. Les choses allaient très-bien, mais le comédien *Malherbe-Boursault* était jaloux de lui & travaillait si bien à le perdre dans l'esprit des comités, que le général Hoche était destitué pendant qu'il était à Quiberon. Jusqu'à cette malheureuse affaire, j'ai toujours vu dans le général Hoche, un homme sage, juste & d'un très-grand caractere, & je lui étais d'autant plus attaché, qu'il me paraissait vouloir sincèrement le bien.

On

Quelques députés déployerent en cette occasion la lâcheté & la perfidie, auxquelles les gens sages s'attendaient de leur part; & rien n'était plus grotesque que le plénipotentiaire *Boursault* & ses imbécilles acolytes, entourés de valets de guillotine, qui étaient devenu des marchands d'*humanité*.

De leur côté, plusieurs royalistes commettaient journellement les plus grandes inconséquences, & *les hommes de sang* étaient à l'affut de tout ce qu'ils disaient ou faisaient. Quelques chefs chouans ou Vendéens, affectaient de porter des cocardes blanches, & disaient pour raison, qu'ils étaient *en parlementaires*, & qu'ils ne suivraient les loix de la République, que quand tout serait conclu; d'autres, annonçaient des prétentions immenses, à des gens, qui d'avance avaient l'intention de les jouer, de les diviser, & de les égor-

---

On m'a dit depuis, qu'il s'était rangé du parti de ceux qui prétendent que le terrorisme *n'exista jamais*. Louvet l'accuse de terrorisme dans ses Notices. Pour moi, je sais qu'il sert chaudement la République, qu'il l'aime, qu'il la veut.—Le temps lui apprendra si un gouvernement, basé sur des crimes sans nombre, si une République qui coûte la vie à trois millions d'hommes, peuvent convenir au peuple François.

Le général *Hoche* est sans contredit, un des hommes de France, qui a le plus *de vrai talent*, mais il a en même temps *une prodigieuse ambition*; & c'est le seul défaut que je lui connaisse.

get. A cette époque j'étais disgrâcié, & le *député Brue*, venait de me faire ôter le commandement de *Vannes*; je m'étais rendu à *Rennes* pour examiner tout à mon aise, les turpitudes & les billevésées de nos pacificateurs.

Je vis beaucoup de royalistes, parmi lesquels il y avait certains brouillons, qui fournissaient sans cesse des armes à leurs ennemis; d'autres affectaient un caractere diplomatique, & se donnaient une importance ridicule, & cela allarmait les députés, qui craignaient, *en allant trop loin*, de devenir eux-mêmes victimes de leur traité de paix. Je dis mon opinion à quelques personnes, en les engageant à faire le sacrifice de leur amour-propre: je savais combien ils couraient de risque, & j'ai remarqué *en cette occasion*, qu'il est beaucoup plus aisé de se battre, que d'avoir un esprit juste & délié.

Plusieurs généraux voyaient avec rage que si la paix avait réellement lieu, il leur fallait retourner à l'échoppe, reprendre le tirepied, le peigne, ou le tablier. (39) Ils eurent donc

---

(29) Dans la très-grande quantité de généraux employés, il y en a *une douzaine* qu'on peut citer comme gens instruits, & ce qu'on appelle *militaires*. Le gouvernement les craint & les surveille, il les traite *si bien*, qu'ils ont intérêt à lui être fideles. Quant au reste, ce sont des manans, qui ne doivent leur

l'adresse de tirer parti de tout ce qui arrivait aux royalistes, auxquels ils faisaient un crime du bon accueil qu'ils recevaient *à Nantes & à Rennes*, tandis *qu'on ne regardait pas les républicains.*

Il y avait tous les jours dans les spectacles & les caffés vingt rixes particulieres, & dès-lors les négociations prirent un caractere de fausseté, & on rusa de part & d'autre assez gauchement.

Pendant ce temps, l'opinion se manifestait avec une telle fureur, que tout le monde pensait que la Convention voulait rétablir la royauté, insensiblement & sans accoups: plusieurs personnes disaient que les pacificateurs avaient des instructions secrettes.

Enfin, les représentans du peuple, après de longs débats entr'eux, finirent par signer deux traités de paix; l'un à une lieue de *Nantes*, & l'autre à la *Mabilaie*, près Rennes.

---

leur élévation qu'à un dévouement féroce, pour les volontés d'un comité ou d'un directoire, ils sont presque tous grossiers, ignorans, & tirés de la classe la plus abjecte: c'est là le vrai motif de leur incorruptibilité. Le miroitier *Jourdan* est un homme de cette trempe, c'est un terroriste prononcé.-- Il y a aussi la classe *des roués*, tels que *Dubayet*, qui était *feuillant & monarchien* à l'assemblée législative, *Beurnonville* qui était royaliste *en diable*, & qui ne s'en cachait pas, dans le temps qu'il taillait le 31 chez des comtesses. Eh bien! c'est ce salmigondis de passions ambitieuses, qui consolide la République Française.

Tout se passa de la maniere la plus maussade, & le malheureux *Charette* entrant à Nantes, avec le cortege des députés, avait un air consterné, qui fut remarqué de tout le monde. Les représentans n'étaient pour rien dans les éloges qu'on prodiguait aux Vendéens, ils se trouvaient dans une fausse position.

Charette, prudent, fut toujours sur ses gardes ; il se tint sur la défensive sans affectation ; il était d'ailleurs convenu, qu'il ferait la police sur son territoire : Il retourna dans son Boccage. Quant à monsieur de Cormatin, qui était chef de chouans, il fut arrêté de la maniere la plus déloyale, & tout le monde sait le reste. (40)

---

(40) Le jour où la paix se signa, *Charette* arriva au rendez-vous avec une escorte, & vint au devant du général *Canclaux*, & des commissaires de la Convention ; en les abordant il dit très-haut : " Le général *Canclaux* veut-il permettre " à Charette de lui offrir le baiser fraternel." Sur quoi, Canclaux, tout interdit, se tourna du côté de *Bollet*, en lui demandant son approbation, & il eut précisément l'air de dire, comme Thomas Diafoirus, à son pere—baiserai-je ? *Bollet* le poussa brusquement, en lui disant, oui, oui.—Charette changea de couleur, mais il n'eut pas l'air de s'appercevoir de la.... pusillanimité de *Canclaux*. M. *de Béjari*, témoin, a raconté cette anecdote à tout le monde.

Quant à M. *de Cormatin*, il fut arrêté en sortant de dîner avec les commissaires ; son procès est un monument de la rouerie révolutionnaire : toutes les fois que les modérés prenaient

Le comité de salut public n'a jamais osé publier les articles secrets de ces traités de paix. Tout ce qui se passa alors, devint illusoire de part & d'autre, & les choses resterent à-peu-près *in statu quo*. Lorsque les expéditions de Quiberon & de l'Isle-Dieu, firent tout changer de face.

Les hommes sur le rapport desquels, Monsieur a mis pied à terre, dans une chetive isle, pour aller de là, aborder dans la Vendée, connaissaient sans doute bien peu le pays, la position de Charette, & les forces immenses de la République. Où était donc l'avantage d'aller conquérir un désert d'où il était presqu'impossible de sortir, tant à cause de la Loire, que des places fortifiées qui

---

naient le dessus, les terroristes conventionnels demandaient *le prompt jugement des conspirateurs*, & l'affaire une fois entamée, les juges furent plus embarrassés que les accusés, auxquels on refusa de faire comparaître un général *Humbert*, qui avait été *chargé de mission* auprès des chouans. Cet homme profondément nul, & ne sachant pas parler, eut fait rire l'auditoire, en donnant la mesure de la perfidie de certaines gens qui lui confierent *de grands pouvoirs*. Humbert était maquignon, & marchand de fromage, & on en fit un diplomate, afin d'avoir la faculté de désavouer sa conduite en se rabattant sur son ignorance.

Ce fut *Réal* qui redigea en secret le prononcé du jugement de Cormatin, & coaccusés, & je préviens messieurs les juges que je sais, sur cela, beaucoup de choses, que je dirai en temps & lieux.

envi-

environnent *cette Vendée détruite* ? Combien Charette avait-il de monde à sa disposition ? Pas dix mille combattans.

Les princes doivent savoir par expérience, qu'il y a fort peu de gens *capables de bien observer*, & ils peuvent attribuer *de très-grands malheurs* aux idées de certaines personnes, qui ont grand soin de voir ce qui n'existe pas, & de ne point appercevoir ce qui existe réellement.

Si on n'eut pas tant menti sur les chouans, & la Vendée, l'ordre serait rétabli en France : on retrouvera difficilement une occasion aussi avantageuse que celle qu'on a manquée à Quiberon.

Là, les moyens de réussir se présentaient de toute part ; munitions abondantes, armes, argent, soldats, dévouement bien connu des Bretons, révoltes à Paris, famine terrible dans l'intérieur, mépris général pour le gouvernement ; tout semblait se réunir pour assurer des succès aux royalistes. Et si à cette époque ils eussent remporté un avantage éclatant, ils entraînaient toute la France dans leur parti.

A l'instant de la descente, pourquoi les chouans, si nombreux alors, n'exécuterent-ils pas des mouvemens simultanés, sur toute la surface du pays insurgé ? Les chefs royalistes devaient sentir combien ces sortes de diversions pouvaient favoriser leurs entreprises, & au lieu d'agir méthodi-

thodiquement & suivant les loix de la guerre, il convenait d'opposer aux républicains, les moyens que ceux-ci employaient toujours, c'est-à-dire, se porter en masse sur un point & intimider à vingt lieues la ronde. Il fallait *au lieu de commencer par où on devait finir*, conduire les royalistes au milieu de la Bretagne, propagander en tous lieux des maximes de clémence, l'amour de l'ordre & de la patrie, & prêcher d'exemple, des gens déjà convertis : tout cela devait s'exécuter une heure après le débarquement. En pareil cas il faut saisir à propos la moindre circonstance, & employer autant que possible, les armes de la persuasion.

Une marche prompte, & des hommes fervens, grossissaient l'armée royaliste de toute la population du pays. Les cantonnemens républicains disséminés sur un territoire immense n'avaient pas le temps de se rassembler, & plusieurs d'entr'eux se joignaient aux vainqueurs : c'est de cette maniere que trois mille hommes débarqués, pouvaient en huit jours, changer les destinées de la France. Quelques livres de pain, & des souliers dans les havre-sacs, beaucoup d'ordre & du secret, suffisaient pour faire réussir une semblable expédition, & les immenses magazins qu'on devait laisser en rade, ne devenaient point la proie des républicains.

En faisant ces réflexions, je ne prétends pas blâmer la conduite des infortunés qui ont péris à Quibéron, & je déclare à leurs bourreaux que si j'eusse encore commandé à *Vannes*, je me serais joint franchement aux royalistes ; réunir des Français à des Français, quel beau crime à commettre !

Le général *Hoche* a vaincu, mais ses lauriers sont teints du sang *de ses compatriotes*, il a tué la marine Française, (41) & des hommes dont la loyauté seule égalait l'infortune. Le républicanisme n'exclut pas la générosité, & le vainqueur de Quiberon, devait sauver *le jeune héros* qui se livra à lui avec tant de noblesse & de confiance. Hoche avait-il donc oublié, que le pere, la sœur, & toute la famille de ce brave jeune homme étaient

---

(41) Pourquoi la marine Française est-elle anéantie ? Pourquoi les colonies sont-elles perdues ? Pourquoi les Français n'ont-ils plus de commerce ? Pourquoi tous nos ports sont-ils bloqués ?

C'est que pour être officier de marine il faut un talent réel, être capable d'étudier les sciences exactes, & qu'il n'entre pas de charlatanisme dans l'art de la navigation. Je puis faire demain, un garçon apothicaire ou un savetier, excellent général en chef, & je lui donne pour cela un chapeau doré, un habit brodé & un cheval superbe ; mon homme attaque, bat six mille Autrichiens avec 20,000 hommes, perd la moitié de son monde, les morts couvrent ses bévues, & vive la République !

morts

morts sur l'échafaud républicain. C'est ainsi qu'on remercia le vertueux gouverneur des Invalides, de ce qu'au 14 Juillet, il *n'avait pas mitraillé le peuple.* Comme Louis XVI, il épargna le sang humain, & comme Louis XVI, il fut assassiné. Son fils pouvait-il aimer des Républicains *ingrats* & *égorgeurs ?*

Je ne prononcerai pas sur la réalité de la capitulation accordée *verbalement* par le général Hoche. Qu'elle ait existée ou non, il était chef, & *maître* de disposer de la victoire, & je lui connais trop de force d'ame, pour penser qu'il se soit laissé *prescrire des meurtres*, par le *septembriseur Tallien.* Au reste, s'il a pu se résoudre à sacrifier tant de Français par politique, ou par ambition, il est devenu sans doute le plus malheureux des hommes, & toute la gloire dont il se croit environné, ne peut le soustraire aux angoisses & aux remords.

On le proclame maintenant en tous lieux, le vainqueur de Charette & de Stofflet, le pacificateur de l'Ouest.

Il n'a rien pacifié dans la Vendée, *où le combat est fini faute de combattans.* Que signifie une paix accordée à quelques habitans d'un pays dévasté, & sur l'étendue duquel on compte plus de

vingt villes, & *dix-huit cents villages ou hameaux*, réduits en cendres ? (42)

Quant à la capture de Charette & Stofflet, il ne la doit qu'aux royalistes qu'il a su gagner, & qui ont lâchement livré leurs chefs. Le géné-

---

(42) Oui, peuple conquérant, *vingt villes*, & *dix-huit cents villages ou hameaux*, ont été *brûlés par toi*. Et ta gloire & tes lauriers te coûtent plus de trois millions d'hommes ; on ne saurait trop répéter ces vérités affligeantes, il y a tant de gens *qui ne croyent pas !*

Par exemple, quel est le peuple d'Europe, qui ne prend pas pour une fable, l'établissement *de la tannerie de peau humaine* à Meudon ? On se souvient cependant qu'un homme vint à la barre de la convention, annoncer un procédé simple & nouveau pour procurer du cuir en abondance ; que le comité de salut public (de Carnot) lui accorda l'emplacement du château de Meudon, dont les portes furent soigneusement fermées, & qu'enfin Barrere, Vadier & autres, furent les premiers qui porterent des bottes faites de cuir humain. Ce n'était pas au figuré que *Robespierre* écorchait son peuple ; & comme Paris fournissait des souliers aux armées, il a pu arriver à plus d'un défenseur de la patrie, d'être chaussé *avec la peau de ses parens & amis*. Voilà qui paraîtra encore plaisant & incroyable à certains *scélérats*, & surtout aux propagandistes.—

Convention Nationale, il y a eu à Meudon une tannerie de peau humaine, & c'est à ton existence qu'on doit une conception aussi monstrueuse !

ral

ral Hoche qui commande maintenant trois armées, avait dans la Vendée *seule*, plus de 60,000 hommes, & surtout une très-nombreuse cavalerie; était-il donc si difficile de faire poursuivre Charette *de bois en bois*, & de traquer une poignée d'hommes réduits depuis fort long-temps à se cacher? fera-t-on accroire aux gens sensés que tous ceux qui ont le malheur de vivre dans ces affreux déserts, peuvent aimer la République? Il leur suffit d'ouvrir les yeux, pour la maudire. La paix est chimérique, là où on ne peut plus continuer la guerre. Le Poitou & l'Anjou sont arrosés du sang de leurs habitans, & maintenant on peut dire à messieurs les généraux républicains :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Le général Hoche, a dit-on, fait déposer les *armes aux chouans*; de tous côtés les chefs viennent protester de leur attachement à la République, & jurent de la servir. Si tous ceux qui ajoutent foi à ce fatras de mensonges, étaient initiés dans les secrets de la guerre de la Bretagne, ils ne croiraient pas un mot de ce qu'on publie, ils sauraient que le Breton a du caractere, & que quatre ans de malheurs & de guerre civile ont enraciné chez lui, une haine profonde & implacable pour la République. Que quelques paysans ayent déposé leurs armes, cela ne prouve pas qu'ils

ont aussi déposé *leurs ames.* Et on se trompe fort, si on suppose qu'ils adherent de cœur, à ce qu'il a plu à quelques gens de promettre en leur nom ; d'ailleurs, si on en excepte un petit nombre *d'hommes connus*, qu'étaient en général ces chefs de chouans ? De pauvres paysans, victimes malheureuses des intrigues de tous les partis, & fatigués avec raison, d'être les matériaux d'une insurrection dont on n'a pas voulu profiter. Quelques personnages *ont spéculé sur leur zèle*, lorsqu'il fallait en tirer parti, & maintenant leur soumission apparente est fondée sur ce qu'il ne veulent plus être volés & égorgés. (43) C'est en

---

(43) La conduite de nos troupes fait frissonner d'horreur, & il est rare de trouver des gens qui ayent le courage de dire cela. En général, l'espece d'officier est incapable de réprimer, quelques-uns partagent. A *Locminé* je fis procéder à une visite de sac, devant le général *Hoche* & le député *Brue*; les soldats jetterent derriere la haie, une ligne de nippes & de brigandage de tous les genres. Avant de faire partir ce bataillon en tournée, je l'avais harangué, menacé, conjuré au nom de l'honneur . . . Brue, cela est-il vrai ?

Les troupes venues de Hollande en Bretagne, ont commis tous les crimes sur les lieux de passage; & dans les environs de Rouen, on a fait griller les pieds d'un paysan pour savoir où était son argent. J'ai envoyé 40 procès-verbaux à l'état-major & au terroriste Pille. Ce sont ces mêmes troupes qui voulaient tuer les muscadins de Rouen, & qui tiraient leurs sabres sur des cadenettes ; je les en ai empêché assez vigoureu-

quoi, tout homme qui les connaît bien, les approuve. Enfin, en dépit de toutes les pacifications du monde, je persiste à dire, avec connaissance de cause, *que la République est & sera toujours en horreur*, dans les départemens insurgés, & que tout coincide en ce moment, à renforcer les Bretons dans leurs principes : en effet, l'assassinat journalier de leurs prêtres, & la persécution décrétée contre les catholiques, suffisent pour rallumer, à chaque instant, une guerre mal éteinte. Vous tous, hommes crédules, retenez une vérité, que confirmera le temps : c'est que faire vivre un

---

vigoureusement, mais à Caën, à la comédie, elles s'en sont dédommagées, sous les auspices du général Dubayet.—Oh que c'est lache! *Citoyen général en chef, ministre & ambassadeur.*

En 1793, le district de Sablé m'a requis de marcher, sur à-peu-près trois cents bandits de différens régimens, qui au lieu de se battre, s'étaient établis à *Présigné* qu'ils pillaient. Je fus à leur rencontre avec une petite colonne, & une piece de quatre. Je leur fis mettre bas les armes, & en arrivant à Sablé je fis tondre les plus mutins & renfermer les autres.—Cette conduite fut regardée comme un attentat terrible *contre la liberté.* Les magistrats de tous les départemens insurgés ont à se reprocher de grands torts ; ils ont manqué de courage en ne dénonçant pas le pillage des troupes, & la conduite de plusieurs généraux.—Et je dirai éternellement, qu'il n'y aurait pas eu de chouans, si on n'en eut pas fait naître à plaisir.

chouan

chouan ou *Vendéen*, avec un républicain, c'est renouveller le supplice de *mezence*.

Mais en supposant que cette pacification ait une apparence de solidité, quel en sera le résultat ? Que le directoire exécutif n'ayant pas assez des trésors pillés en Italie par *Buonaparte*, essayera d'en envoyer chercher en Angleterre ; cette expédition qui n'est pas aussi chimérique qu'on le pense, a deux objets principaux : premierement de dévaster un pays riche & florissant, en lui inoculant la liberté *Robespierrienne*, &, d'un autre côté, si l'Empereur est forcé de faire la paix, il faut bien que le directoire se débarrasse de cette masse de Belges, de Liégeois, & autres soldats dont il n'aura plus besoin, & qu'il doit envoyer mourir *quelque part*.

Depuis long-temps, on parle aux républicains, des immenses richesses de l'Angleterre, les gens destinés à commander cette fameuse descente, comptent sur de puissans amis, surtout *en Irlande* : ils se flattent hautement qu'on leur tendra les bras, & qu'ils seront secondés par un parti nombreux. Les plans d'exécution sont faits, & le moment n'est pas éloigné peut-être, où l'ambition viendra expirer de rage, sur les côtes d'une isle dont les habitans sont véritablement patriotes, & où le salut commun, commande de contenir avec vigueur, les partisans de la liberté *anarchique*,

que, de l'égalité oppressive, & de la misérable fraternité. (44)

L'exemple de l'Italie doit ouvrir les yeux aux peuples qui n'ont point encore été pillés, par la masse que le directoire envoye à la boucherie.

---

(44) Comme Français, je suis loin de me réjouir de la ruine de notre marine, & de beaucoup d'autres choses ; mais en homme impartial, je sens que les Anglais, tout en usant des droits de la guerre, pourraient comme les autres coalisés, se dispenser de prodiguer des secours aux malheureux, chassés & volés par la République. Des prêtres catholiques, existant par les bienfaits d'une nation protestante, donnent la mesure de ce peuple tant calomnié par les conventionnels. S'il existe beaucoup d'Anglais partisans de la Révolution Française, je les prie de lire le décret de la Convention, qui prescrit l'assassinat des prisonniers de leur nation. Pour moi qui, l'année passée, ne m'attendais pas a venir me réfugier *à Londres*, je ne puis mieux prouver que je pense comme j'écris, qu'en invoquant le témoignage, *des prisonniers Anglais & Hanovriens*, qui se trouvaient sons mon commandement *à Rouen*. En arrivant dans cette ville, j'ai rendu la liberté, & peut-etre, sauvé la vie a MM. *Rynd & Macartay*, l'un capitaine au 57eme régiment, & l'autre lieutenant aux chasseurs d'York, ils étaient depuis six semaines emprisonnés par ordre d'un magistrat, & accusés d'avoir crié *vive le roi* ; la clique jacobite voulait les faire juger, & je me suis mocqué de la jacobiniere. Je pourrais citer quelques autres Anglais, qui sont ce en moment à Londres, & qui savent par expérience, qu'on peut avoir été homme en place, & n'avoir fait de mal à personne.

Ecoutez

Ecoutez le rapport fait l'an passé à la Convention, par le député Pelet : " si la campagne pro-
" chaine est inévitable, disait-il, il ne nous res-
" tera qu'à frapper les grands coups sur l'Italie,
" sans doute la République s'épuise par ses san-
" glantes victoires ; sans doute les Français pé-
" rissent, mais la France libre ne saurait périr,
" sans entraîner l'Europe entiere dans sa chute."
Bien digne consolation des successeurs déhontés du *dépopulateur Picard.*

Soldats Français ! pourquoi donc étalez-vous ce luxe de courage ? A quoi vous conduiront tant de beaux exploits & tant de valeur ?—A resserrer la puissance, dans les mains de ceux qui vous ont arrachés des bras de vos parens. Ignorez-vous que les conquêtes *d'Attila-Buonaparte*, coûtent la vie à plus de 30,000 de vos camarades ? Serez-vous toujours abusés par la politique de vos tyrans, qui laissent votre pays en proie aux horreurs de la misere & de la faim, tandis qu'ils vous envoyent ravager celui des autres ? La voix de vos *terribles conquêtes* retentira-t-elle dans la France comme la trompette du jugement dernier ? Rappellera-t-elle les innocens égorgés par la guillotine, & que dévora la chaux vive ? Non. Ces lauriers *tant vantés*, n'auront pas la vertu de la panacée, ils ne pourront guérir les blessures faites à la nation, ni relever des murs embrasés

& fumans. Ils ne rendront pas le fils à son pere, & la mere à sa fille éplorée.

Ces lauriers cimenteront-ils cet accord, cette union, cette douce prospérité, gages inviolables que promettait la régénération de la France ? Quel appareil exécrable que celui du sang, pour étancher le sang ! La nation épuisée n'a plus besoin de vos conquêtes, sa dépopulation est la preuve que vous savez vaincre, & les hommes les plus sanguinaires de l'intérieur, ne sont plus affamés de mort : ils le sont de justice, & du retour de l'ordre.

Directoire ! tu te targues en vain de ta puissance ignoble, ton trône élevé sur cinq colonnes de têtes coupées, commande l'indignation à tous les partis. Une voix terrible crie sans cesse aux Français, que le royaume des Charlemagne, des Louis XII, des Henri IV & des Louis XVI : que la patrie des Bayard, des Duguesclins, des Clisson, des Condé, des Turenne, & de cette foule immortelle d'hommes de génie, ne doivent pas appartenir & être gouvernés, par un escroc public, un Alsacien féroce, un homme nul, un niais paralysé par la peur, & enfin par l'éleve, l'apôtre, le suppot scélérat du scélérat Robespierre. (Bon jour, Carnot.)

O peuple Français, que tu es bisarre ! tu traînes sur l'échafaud le maître, & tu souffres une couronne sur la tête du disciple !

Pour appuyer mon systême, & prouver l'instabilité de l'empire des *usurpateurs conventionnels*, je pourrais comme tant d'autres, m'égayer sur les finances, mais je ne veux point entrer dans ce dangereux labyrinthe. Pourquoi *les directeurs exécutifs* ne sont-ils pas assez aimables, pour qu'une nouvelle *Ariane* leur fasse présent de cinq pelotons de fil ? Il n'y a qu'un semblable miracle qui puisse les tirer d'embarras : mais, hélas ! je ne sache pas que *le Tourneur de la Manche, & la Réveilliere de l'Epaux*, ayent la prétention d'égaler *Thésée*, en valeur ni en beauté.

Et vous, bonnes gens, qui admirez de loin & sur parole, ce qu'on appelle les *grandes victoires des Français*, ne vous laissez point éblouir par ces images attrayantes de conquêtes. Le brigandage, le vol, le pillage & l'assassinat n'alimentent pas long-temps une grande nation. La proie du soldat n'enrichit pas l'intérieur. La misere & la faim dévastatrice courent de toutes parts en France, & infestent de leur poison, la patrie de ces conquérans si fiers. Ils reviennent avec des lauriers qui leur sont reprochés en secret, & les applaudissemens arrachés par le terrorisme, sont maudits tout-bas par la conscience du peuple.

Le grand *Frédéric*, disait, qu'en derniere analise, *la victoire se rangeait du côté des armées les plus nombreuses*. D'après cette vérité, les succès de la Répu-

blique

blique ne peuvent étonner que les gens qui ne réfléchissent pas. La désunion des Puissances, leurs projets d'envahissement, accompagnés de parcimonie, ont amenés les Français à vaincre en tous lieux. Voici le dénombrement des troupes levées par la République, & ceux qui connaissent bien la France, verront que je n'ai pas enflé mon calcul approximatif.

	Hommes.
Ancienne & superbe armée de ligne, maison du Roi, troupes des colonies & de la marine.	200,000

Assurément il n'existe plus 10,000 hommes, de l'armée présente aux drapeaux en 1789 (& Carnot en conviendra).

Bataillons de volontaires, créés par l'assemblée constituante, & envoyés aux frontieres par chaque département, avant & depuis la déclaration de guerre, à dix bataillons par département, produisent	830,000

Paris, Rouen, Bordeaux, &c., ont fourni 25, 15, 13 bataillons, & toutes les grandes villes au prorata.

Total	1,030,000

Hommes.

De l'autre part 1,030,000

Enrôlemens volontaires, qui avaient lieu sur des trétaux élevés dans les places publiques de toutes les villes de France, en Juillet 1792.

Après la septembrisation, les levées en masse pour les armées *de Dumourier, Luckner & Kellermann*, à l'époque de l'invasion en Champagne.

Les levées en masse qui ont eu lieu *pour toutes les armées de la République*, & qui étaient composées de gardes-nationales formées en bataillons, & bien armées, ont produit éventuellement, sur tous les points & dans tous les cas où on en avait besoin, au moins . . . 600,000

Déserteurs Sardes, Prussiens, Autrichiens, & des Cercles d'Allemagne, débauchés par l'appas d'une promesse de pension de 100 liv. qu'on ne leur a point payée 20,000

Premiere requisition de tous les Français de 18 ans, jusqu'à 25, exercée avec toute la rigueur de la loi & les formes les plus révoltantes, a dû produire en quatre ans 600,000

Total 2,250,000

Hommes.

De l'autre part 2,250,000

C'est avec cette requisition que les factieux ont eu le secret d'alimenter quatorze armées, & de perdre souvent 10, 15, 20, 30 & 35 milie hommes dans une affaire, sans qu'il y parut.—La déroute de Novembre 1795 sur les bords du Rhin, coûte à la nation 25,000 hommes, ce qui n'empêche pas le directoire de faire repasser le Rhin sur plusieurs points.

Gendarmerie nationale formée à Paris, & gendarmerie envoyée aux armées par tous les départemens de la République, peuvent être évaluées à . . . 15,000

Cavalerie, dragons, chasseurs, hussards portés au grand complet de six escadrons.

Création d'un grande quantité de troupes à cheval, passées dans la ligne, corps francs attachés à chaque armée.

Un Cavaignac député, a fait en quinze jours un régiment de chasseurs à cheval, en prenant tous les chevaux qu'il trouvait, & juchant dessus des jeunes requisitionnaires. Quel militaire que mons. Cavaignac!

Cavaliers jacobins offerts à la Convention, par toutes les municipalités de la République.

Total 2,400,000

De

Hommes.

De l'autre part 2,400,000

Il y a quarante-quatre mille municipalités parmi lesquels il en est qui ont fourni vingt cavaliers.

Corps de cavalerie bourgeoise, faisant le service aux armées, & aux ordres des représentans & généraux.

J'évalue les quatre articles ci-dessus à 100,000

A Rouen, le Gendre & la Croix ont levé deux bataillons en 24 heures, & les ont fait partir pour la Vendée, ainsi que la cavalerie bourgeoise, composée de riches marchands, qui furent contraints d'abandonner commerce & famille, sous peine de mort.

Brabançons, Belges, Liégeois, Hollandais, Savoisiens, en un mot, réquisition exercée sur tous les pays conquis . . 100,000

Le total des articles ci-dessus est de . . 2,600,000

D'où il résulte, que la République a toujours eu à sa disposition, des forces infiniment supérieures à celles de ses ennemis, & que pour se procurer des victoires, elle a consommé une quantité d'hommes, dont jusqu'à présent elle n'a voulu rendre compte *qu'au Diable.* Ajoutons à ce tableau, les

les moyens employés par certains généraux, tels que des canons derriere les lignes ou les colonnes, des menaces de faire feu sur les fuyards, menaces qui ont été exécutées ; la cavalerie chargeant l'infanterie ; un mélange de poudre à canon & d'eau-de-vie, qui a fait mourir beaucoup de soldats &c. (j'ai vu) la musique, la carmagnole, la marseillaise, &c. ; les denrées & propriétés de tout genre enlevées sans miséricorde, & la patrie mise toute entiere en réquisition pour sauver la République. Les excès en ce genre ont été portés à un tel point, que dans plusieurs villes, on a publiquement dépouillé & déchaussé les citoyens, pour habiller *nos freres d'armes*.

Demandons aux nations libertifiées par les républicains, le compte de ce qu'elles ont fourni pour la consommation des armées Françaises. —Pauvre Hollande !

Passons maintenant à l'examen des preuves qui constatent la dépopulation.

ARTICLE I.

Emigrés, c'est-à-dire, grands propriétaires, coupables d'avoir eu des chateaux qu'on brûlait. Officiers, désignés aux poignards de l'ambition, par les *insurgeurs d'armées*, tels que les Lameth, d'Aiguillon, Dubois-Crancé, & autres gentilshommes de cette nature. Prêtres qui ont

mieux

mieux aimé se sauver que d'être noyés ou fusillés. (45) Femmes & enfans réduits à mourir

---

(45) La maniere dont on a traité les prêtres, passe les bornes de toutes les cruautés connues; partout ils ont été incarcérés & mis à mort; les révolutionnaires les précipitaient dans des cachots infects, & sur les ports de mer; ils étaient entassés dans des vaisseaux où ils mouraient journellement de misere & de scorbut. C'est ainsi que chez une nation, soi-disant philosophe, on persécutait des hommes fideles à la voix de leur conscience. Contre qui, *les voleurs des biens ecclésiastiques*, ont-ils exercé tant de barbaries? Contre des hommes qui dans leur exil, donnent partout, l'exemple d'une résignation vertueuse, & d'une patience à toute épreuve. Tout le monde en France, sait très-bien que la majorité des curés de campagne, était composée de pasteurs vertueux, & de très-bonnes mœurs.—Ceux qui ont fui une terre *de crime & de sang*, ont agi comme ils le devaient. Quel prêtre ou quel noble devait rester en France après *la septembrisade*? & quelle effronterie de traiter comme émigrés, ceux qui ont obéi aux proscriptions!

Toutes les fois que je rencontre quelques-uns de ces prêtres sexagénaires, il me semble que je les vois s'échapper du bateau de l'infernal *Carrier*, & j'éprouve le plaisir que ressent celui qui sauve un homme qui se noye.

* Extrait d'un ouvrage de Vial.—Lettre du comité révolutionnaire d'Angers, relative à 61 prêtres du département de la Nièvre.———" Les enverrons-nous à Nantes? Les en-
" verrons-nous à la commission militaire? Les ferons-nous
" fusiller au coin d'un bois, ou leur ferons-nous faire la pê-
" che au corail devant la Bannette? Parles."———Le représentant se décida pour la pêche au corail, c'est-à-dire la noyade.

de

de faim, parce qu'ils ont suivi leurs époux & leurs peres. Grande quantité de soldats qui ont accompagné leurs officiers. Paysans d'Alsace & de Flandre, Habitans de Lyon & de Toulon qui ont eu peur de la guillotine. Français de tous les âges, & de toutes les conditions. Voilà ce qu'on appelle émigrés, c'est-à-dire, des *victimes du crime*. Il est bon d'observer, que dans cette grande quantité de Français expatriés, il n'en existe pas un tiers qui soient nobles.

ARTICLE II.

Dépopulation totale de la Vendée, noyades *de Carrier* & *Francastel*, guerre civile en Bretagne, depuis 1793.

Citoyens morts dans les différentes insurrections, depuis 1789. 14 Juillet, 5 Octobre, *Nanci*, *Montauban*, *Lyon*, *Toulon*, 10 Août, 2 Septembre, 31 Mai, 9 Thermidor, 1er Prairial, 13 Vendémiaire.

Soldats morts depuis 1792, aux nombreuses armées de la République: morts sur mer.

Français de tout sexe assassinés par la guillotine, dans les différens départemens. (Voyez les 12 volumes de la liste des condamnés).

Dévastation de nos colonies, &c. &c. &c. &c.

Cette douloureuse nomenclature, prouve que la France est menacée d'une prochaine dépopula-

tion. Depuis quatre ans, nos armées ont dévoré l'espece d'hommes, la plus robuste & la plus prolifique : il ne reste plus dans l'intérieur que des vieillards & des enfans, dont la majorité est accablée de chagrin & de misere.

Les tempéramens des militaires qui ont survécu aux fatigues & aux dangers de la guerre, sont totalement détériorés.

Enfin, les assassinats *révolutionnaires* ont enlevé à la patrie, les nombreux descendans des victimes, *ce qui est incalculable*. Je me garderai donc de faire *conjecturalement* une addition de l'énorme quantité des citoyens Français, morts par l'effet des crimes de leurs représentans. (46)

---

(46) Extrait de Vial, page 151.

Les membres du comité d'Angers, au montagnard RICHARD. (Ce député borgne, est encore membre des 500).

" Citoyen, nous vous envoyons le nommé Verdier, dit la Soriniere .... C'est un présent que nous faisons à la guillotine. Notre vœu sera rempli si la danse qu'il mérite suit de près l'envoi. L'exemple est un motif si puissant pour le peuple, que le comité vous demande de lui envoyer la *sacram sanctam guillotinam*, & les ministres républicains de son culte. Il n'est pas d'heure dans la journée qu'il ne nous arrive des récipiendaires, que nous désirons initier à son culte. Jugez de la joie que nous éprouvons en songeant que les autels de cette divinité (libératrice de la République) ne sont pas près d'être abandonnés. Pour que le service ne souffre aucun retard,

Je me contente de demander aux adorateurs de la Révolution, si la France a perdu moins de trois millions d'hommes !

Un sage me répondra : cela est vrai, mais la France a fait d'admirables conquêtes, & elle a acquis la liberté . . . . . de pleurer.

---

retard, trouvez bon que nous prévenions *St. Félix*, hiérophante du sacré collége."

(Signé) THIERRY, président : ROBIN ; OBRUMIER, pere ; MAUCION ; Louis CHOUDIEU ; MARTIN & CORDIER, secrétaire.

CHAPITRE IX.

VÉRITÉS FACHEUSES. LA RÉVOLUTION CONTENUE DANS VINGT LIGNES. UN MOT AUX VRAIS REPRÉSENTANS DU PEUPLE. ANALYSE DU CHEF D'ŒUVRE DE RÉAL. CONCLUSION.

DÉFINISSE qui pourra ce mélange de bravoure & de lâcheté qui caractérise la nation Française ; j'ai bien peur, en mon particulier, que le principal mobile de nos *immenses conquêtes*, ne soit l'ambition de chaque individu, & non pas l'amour de la patrie. Pourquoi donc tous les *triomphateurs de l'Europe*, n'ont-ils pas tourné leurs armes contre la tyrannie de Robespierre ? Pourquoi ? C'est que la majorité des généraux Français, étaient visiblement les valets de celui qui les plaçait à la tête des armées. Le quart de la France enrégimenté, procurait à ces messieurs des triomphes faciles, tandis que le comité de salut public, à l'ombre des lauriers républicains, s'arrogeait un pouvoir révoltant pour tout homme libre. Chaque victoire amenait un décret de sang contre les malheureux de l'intérieur. Un comité, gouverné despotiquement par Robespierre, organisait

nisait les autres comités, nommait à toutes les places & serrait la constitution de 93 dans un tiroir; tribunaux, police intérieure, armées, corps-législatif; tout lui était subordonné, & on viendra me dire que les soldats Français étaient les braves défenseurs *de la liberté*, tandis qu'au contraire ils scellaient de leur sang, les institutions les plus monstrueuses.

C'est ainsi qu'en 1794, le désespoir était à son comble, la nation entiere était comprimée par la terreur, & muette à l'aspect des guillotines.

Le nombre des prisonniers d'Etat dans le royaume de . . . . . Robespierre, montait à plus de six cents mille individus: couvens, colléges, hôtels, maisons bourgeoises, tout était devenu des bastilles. Le couteau révolutionnaire se promenait de Brest à Strasbourg, & de Dunkerque à Chamberry: les épouses étaient égorgées avec leurs époux, les enfans avec leurs meres, les domestiques avec leurs maîtres, & des malheureux entassés dans des réduits mal sains, regardaient comme un bienfait, la mort qu'ils recevaient avec le calme & la fierté de l'innocence.

Mais est-il donc bien vrai que je n'exagere pas & que je raconte ce que toute la France a eu sous les yeux pendant trois ans? La soupçonneuse postérité voudra-t-elle croire que les armées Françaises ont souffert toutes ces horreurs, & que pendant

pendant que *ces grands héros*, se débordaient en tous lieux, *Fouquier-Tinville*, effrayé du courage que montraient les condamnés, proposait à Robespierre *de faire épuiser par la saignée, ceux qui devaient passer à la guillotine* ? Quoi, c'est à la face de l'Europe entiere, c'est à la fin du 18me siecle qu'un scélérat obscur, tyrannisa tout à son aise, *un peuple libre* : que sept cents prétendus représentans du peuple, décreterent par acclamation, *tout ce qui plût au monstre* ; & ce qui est plus étonnant encore, que vingt millions d'hommes, se laisserent conduire par quelques assassins.

" Mais tous ces excès de carnage & d'oppres-
" sions *n'existent plus* ; *Robespierre est mort*," vous dit *stupidement*, le révolutionnaire incorrigible. C'est à-peu-près, comme si on voulait démontrer que ce fut Robespierre seul, qui bouleversa toutes les fortunes, qui dépeupla la France, pilla les vases sacrés, & fit égorger le Roi, sa sœur & son épouse, en même temps qu'il préparait du poison pour Louis XVII.

Les déclamations pompeusement insidieuses, ne peuvent tromper que des sots, & il demeure constant, par de bons & beaux procès-verbaux, que les *plus insignes brigands de la Convention, étaient les héros préconisés par cette Convention.*(47)

(47) *Maignet* a brûlé Bédoin, & fait égorger ses habitans.—*Carpentier*, huissier de Valognes, a commis un million

On n'oubliera jamais, que les rapports atroces des Barrere, & St.-Just, étaient accueillis avec transports, & célébrés par des hurlemens de joie, & il est évident, que les infernaux convention-

---

lion de crimes à St. Malo, a dégradé tous les bâtimens, dévasté les maisons particulieres, envoyé à *Fouquier-Tinville*, les négocians les plus riches, & les plus vertueux peres de famille, a prêché hautement le pillage à la société populaire.—*Turreau*, pendant 15 mois, complice de *Bourbotte*, & brûleur de la Vendée, qu'il appellait *la grande illumination*, a fait brûler méchamment un fauxbourg de Saumur, pendant que l'ennemi en était à vingt lieues, & m'a donné à Laval, *l'ordre de faire tuer des malades dans leurs lits*. Le dit ordre sollicité par un nommé *Baléguier*, porteur de la délibération que j'ai dans mes mains; enfin ce Turreau a fait faire son cousin Turreau de Granbouville & de Liniere, général & brûleur en chef.—*Barras*, *Fréron*, grands dévastateurs du midi, où ils étaient en mission, avec les bons patriotes *Ricord*, *Sallicetti*, *Robespierre jeune* & *Gaston*, ont voulu faire raser Marseille qu'ils appellaient *sans nom*; à Toulon, ont requis 1200 démolisseurs, ont fait fusiller & guillotiner plus de deux mille individus.—*Jambon-St.-André*; voyez la marine Française, ce fourbe en rentrant à Brest, lors du combat naval du premier Juin 1794, se laissa jetter des fleurs sur la tête, & fit un rapport plein de faussetés.—*Richard*, *Choudieu*, *Garnier de Xaintes*, *le Vasseur de la Sarthe*, tous quatre dénonciateurs & assassins de *Philippeaux*; les deux premiers ont eu l'insolence de faire le panégyrique du féroce & lâche Rossignol.—*Prieur de la Marne*, fou, perpétuellement dans l'ivresse, a soulevé le Morbihan avec un général Canuel, qui, à Vannes, faisait passer son cheval sur le cadavre des chouans fusillés; tandis qu'à Josselin,

nels, ont légitimé tout autant de forfaits, qu'il a plu au tyran d'en offrir *à leur sanction.*

A l'exception des grands coupables, & des antropophages d'habitude, toute la nation est révol-

---

selin, le nommé *Batteux*, cuisinier & commissaire délégué par *Carrier & Prieur*, faisait creuser les fosses, par ceux mêmes qui devaient les remplir.—Toute la commune de Brest est venue dénoncer Prieur, à la barre de la Convention. Lors du siége d'Angers il envoya à la mort une quantité prodigieuse de femmes & de filles prises dans les fauxbourgs : après les avoir interrogées, & s'être moqué d'elles, il les faisait conduire, disait-il, *à l'hopital*, & on les fusillait au bord de l'eau, les soldats riaient en exécutant de tels ordres & dépouillaient les morts.—Une madame de *Civrac*, abbesse, fut conduite à *Francastel & à Prieur*; elle avait avec elle une fidelle domestique, qui ne voulut pas la quitter. Ces deux victimes furent guillotinées à Angers. Madame de Civrac avait au moins 80 ans. Francastel a fait noyer, même *après la mort de Robespierre*.—A Savenay, Prieur a fait fusiller 1200 paysans qui avaient mis bas les armes; après les avoir fait enfermer dans une église, il fit arrêter la colonne, & le chef de brigade, *Carbon*, fut chargé de la fusillade.—Ce Carbon doit être encore à Loudéac où il m'a fait cette déclaration, lorsqu'il était sous mes ordres. A Noirmoutier, on fit fusiller 1500 prisonniers de guerre. Là, périt le brave & vertueux d'Elbée, ainsi que plusieurs officiers de mérite. Au Mans on tua toutes les femmes qu'on trouva.—A Laval, neuf mois après tous ces massacres, j'ai eu le bonheur de sauver une jeune fille de Maulevrier; lors de l'affaire du Mans, elle avait recueilli les derniers soupirs de sa mere sur la *grande route*, & vivait depuis six mois, errante de bois en bois, j'ai escamotté pour elle un

tée des faits que j'ai avancés ; mais elle n'en restera pas moins spectatrice tremblante des factions agitantes & réagitantes.

Les habitans des départemens se trouvant éloignés du champ de l'intrigue, sont trompés par des rapports pleins de mensonges ; c'est ce qui fait qu'une grande quantité de Français ne sont pas plus instruits de la Révolution, que les étrangers. Ils ne savent pas qu'il existe à Paris, *trente mille brigands*, qui sont révolutionnaires à la toise, & qui suivent aveuglément le parti qui paye. Le gouvernement emploie ces hommes, tantôt à faire une réputation, tantôt à en détruire une autre ; ici on les charge d'organiser des conspirations, & là, ils servent à les découvrir ; aujourd'hui, ils exciteront une petite révolte, après laquelle on veut *dresser des batteries* ; demain, ils clabauderont pour ou contre, telle ou telle faction. Ces misérables sont au plus offrant, & trafiquent de leurs gosiers, de leurs bras & de leurs mensonges.

---

un arrêté au féroce Laignelot, que j'ai su tromper, & c'est le bon & sensible *Simon*, maître de poste à Mélay qui m'a fourni l'occasion d'obliger cette jeune & intéressante créature ; il avait le courage de la cacher, & cela pouvait lui coûter la vie. Quelque méprisable que soit le gouvernement, j'espere qu'il aura la pudeur de ne point faire au *brave Simon*, un crime de sa bonne action, c'est pourquoi je la publie.

Il y a sur les renommées, les événemens & les décrets, un *agiot* semblable à celui de la rue Vivienne ; défions-nous donc des nouvelles & des nouvellistes, car l'expérience nous apprend que rien de *pur & de vrai* ne peut sortir de la nouvelle Sodôme ; & de tous ceux qui portent ou envoyent les nouvelles, *il n'y a que les chevaux de poste qui ne mentent pas.*

Le mensonge, l'audace du crime & la peur, conduisent les Français depuis long-temps ; & comme je l'ai déjà démontré, l'établissement de la République, *n'est pas le vœu du peuple.* Je n'en veux pour preuve, que les adresses envoyées par tous les départemens, à l'époque *des attentats* du 20 Juin 1792. Tous les citoyens vouerent à l'exécration publique, les auteurs de cette infâme journée, & protesterent unanimement, de leur attachement à la constitution monarchique &c., on devait verser *jusqu'à la derniere goute de son sang pour la maintenir*, c'était à qui ferait le serment le plus énergique ! Trois mois après tout ce *cliquetis de sermens*, ces mêmes Français, reçurent officiellement le décret qui proclamait une République.

Les défenseurs & les propagateurs de cette invention *histrio-Collotienne*, étaient ces valets connus de tous les partis, cette nuée de terroristes & d'escrocs, dont Paris regorge : ces généraux de

Biribi

Biribi (48), les nombreux assassins de Septembre, & les soldats révolutionnaires du tragique général Ronsin.

---

(48) *Tels maîtres, tels valets.* Beurnonville, ministre de la guerre, & joueur de profession, a mis à la tête des armées, tous les flibustiers des tripôts de Paris : Pache, espece de savant, a fait colonels, des gens de lettres, & des comédiens ; & Bouchotte a été le Mecène de tous les septembriseurs.

On se souvient qu'au commencement de la Révolution, il y avait une grande quantité de banques, dans lesquelles des dogues humains faisaient la police, & venaient imposer des contributions. Pour être admis dans cette bande joyeuse, il fallait être crâne, & avoir donné ou reçu un coup d'épée : le chef *du corps* était le célebre Bouju. Ces hommes armés de longs bâtons, entraient dans les salles de jeux, tandis qu'un d'eux se plaçant vis-à-vis le banquier, faisait un geste indicatif, qui voulait dire en ergo, *donnez-nous le pâtée*, ou sinon . . . Le banquier qui avait peur, donnait ordinairement deux écus de six francs.

Il y avait d'autres dogues, qui gardaient les grilles, tandis que plusieurs d'entr'eux se détachaient, & raccrochaient les passans sous les galleries du Palais-Royal, en disant ; *Charmante société au N°. 40, la partie commence.*—Et ils vous mettaient une carte dans la main.

Presque tous ces banquiers, croupiers, fripons & dogues &c., ont été faits généraux, & placés avantageusement dans les états-majors ; la liste en serait trop longue, mais il me suffit qu'à Paris, on sache que je dis vrai—

Le colonel Boyer, *danseur à l'opéra*, ayant été destitué, lorsqu'on faisait semblant de vouloir le bien, j'appuyai sa démission en écrivant au comité de salut public, que cet âne était

Au moment où le sang des nobles & des prêtres ruisselait en tous lieux, *messieurs les honnêtes gens*, après avoir laissé égorger dans les prisons, reconnurent *prudemment* la République : une longue suite de malheurs les a punis de leur lâcheté. Maintenant *ils détestent & méprisent le gouvernement*, mais ils n'osent pas le changer.

Observez aujourd'hui, mes chers patriotes ; ils sont tout à fait abasourdis, ils se regardent dix minutes, avant de se toucher la main, en un mot, *ils sont morts civilement*.

Regardez ce même peuple, lorsque le temps & des factieux, écraseront une autre faction ; vous le verrez se ruer en troupe, sur le chef, il criera, se disputera & finira par se taire, tandis que les ca-

---

incapable de conduire quatre hommes à cheval. Cependant il fut réintégré peu de temps après, & m'écrivit pour me l'annoncer, la lettre ci-joint ; je conserve précieusement l'original, en voici copie *très-conforme*. " Je ceai leinteres que " vous prené a ce qui me conserne, cet pourquoi je vou fait " passé de mes memoire vous veré aveque plesire que je ne " sui pà dan les faire come lon di des hom mechan & lache, " car lors que je die mal d'un hom an neriere cet que jé lui " & die devan

Salut & fraternité, Boyer, toujours chef de brigade.

Fobourg St. Denie porte St. Denie a Paris 28Fructidor.

marades des défunts, renoueront les fils de l'intrigue.... Voilà pourtant comme vont nos pauvres affaires.

Mon cher & gros *Lucas* (49), on a bien tort de t'emprisonner comme fou, lorsque tu dis sur la place publique, ou au spectacle, que les Français sont des *oyes*. Homme aimable & facétieux, je

---

(49) *Pierre Hector Lucas*, habitant de Rouen, est l'homme le plus gai & le plus franc de la nature ; il se moque des sots & des méchans, tant que la journée dure ; c'est apparemment pour cela qu'on le traite de fou..... Il m'a toujours semblé injuste de le saigner, le baigner & le renfermer, parce qu'il débite spirituellement & publiquement des vérités ; il est doux & poli à l'extrême, donne ce qu'il possede à tout le monde, il dit & répete souvent, par forme de plaisanterie, que nous sommes *des oyes*. Il boit sec, sans s'enivrer, & entonne d'une voix vraiment mélodieuse :

Aimable Providence,
En toi je mets ma confiance,
Et de tes bienfaits,
Je bénis les attraits. &c. &c.

Cela ne mérite pas d'être renfermé dans une loge, ou par parenthese, il ne perd rien de sa gaieté : le citoyen Lucas est un homme réellement extraordinaire, & qui n'était pas fait pour vivre dans un siecle, où la franchise est folie, & la générosité, sottise.

Je paye avec plaisir le tribut à l'amitié, & suis certain que *Lucas* a prié Dieu, pour que je ne tombasse pas sous la griffe de l'exécuteur testamentaire de la Convention.

crois

je crois que la Divinité t'inspire lorsque tu t'amuses à tancer tes concitoyens. Je conviens avec toi, & de tout mon cœur, que nous sommes des *oyes*, & qui plus est, *des oyes* que je me garderai bien de comparer à celles du Capitole : ces dernieres criaient pour le salut de leur patrie, tandis que nous n'avons cessé de hurler pour la perte de la nôtre. Si tu veux avoir une idée juste de la frivolité barbare de ce peuple *moutonnier*, tu la puiseras dans les trente lignes suivantes, qui forment l'histoire complette de la Révolution.

" Vive la nation ! vive la liberté ! vive le tiers-état ! à bas les aristocrates ! vive d'Orléans ! vive Necker ! vive la Fayette ! vive Mirabeau ! *vive le Roi, vive notre bon Roi ! vive le restaurateur de la liberté ! ! !* vive la constitution de 91 ! à bas les républicains du champ de Mars ! Péthion ou la mort ! vive la mort ! à bas la monarchie, & vive le dix Août ! vive Robespierre ! vive Marat ! vive Danton, Tallien & le deux Septembre ! ! vive la République ! vivent les jacobins ! vive la Montagne ! à bas les églises, & pas de bon Dieu ! vive le gouvernement révolutionnaire ! vive la terreur ! vive le maximum ! vive l'Etre-Suprême ! & l'immortalité de l'ame donc ? vive la constitution de 93 ! vive Barrere ! vive Collot ! vive Carnot ! vive Couthon ! vive St. Just, & vive le comité sauveur ! vive la guillotine ! périssent

rissent les conspirateurs ! . . . . ah ! ah ! ah ! ah ! vive le neuf Thermidor ! vivent les modérés ! à bas les jacobins ! mort aux assassins du peuple ! vivent l'humanité & la justice ! *le Roi & du pain !* du pain, citoyens représentans, du pain ! vive la constitution de 95 ! à bas la réélection ! point de cinq cents ! à bas les cinq cents ! au diable les cinq cents ! vivent Barras & les cinq cents ! vivent le Gendre, sa verge de fer, & son couteau sanglant ! à bas le directoire qui replace tous les terroristes ! à bas l'artillerie de Benjamin-Constant ! vive le directoire qui épure ! & vivent tant d'autres, qui ont tant fait mourir ! ! ! !"

C'est ainsi que ce malheureux peuple, brûlé par la fievre de l'anarchie, est toujours disposé à écouter les charlatans qui lui disent avec effronterie, *nous te sauverons.*

Si toutes ces platitudes ne s'étaient point passées sous mes yeux, & partout où j'ai porté mes pas, il me serait impossible de croire que les Français se sont avilis sous tant de formes. L'immorale versatilité qu'ils montrent depuis six ans, ne s'accorde point du tout avec les titres sonores, *d'hommes libres* & *de républicains.*

Les oppresseurs de cette nation, voyent dans *ses indécisions perpétuelles,* l'assentiment de la complicité : ils s'attachent surtout à montrer à travers d'un prisme flatteur, les exploits de ces

soldats

soldats répandus à cent lieues des frontieres, tandis que toutes les villes de l'intérieur offrent aux regards de l'homme de bien, la famine, le meurtre, & le tableau déchirant des malheurs de Samarie. A Paris, théâtre mouvant de toutes nos calamités, les cris insolens de la barbarie triomphante, & les refrains de la férocité, sont remplacés par le silence de la mort & les accens du désespoir. C'est-là que l'œil épouvanté voit des foules de malheureuses dont les enfans périssent sur un sein desséché. A tous momens, la rage & la faim commandent des suicides ; l'un trouve le terme de ses maux en se jettant à la riviere ; l'autre répond à sa famille qui lui demande du pain, en se précipitant du haut de sa maison.

Jusqu'ici, je n'ai présenté au lecteur que des tableaux déchirans. Devais-je mentir ? & les demi-vérités ne sont-elles pas aussi funestes que les mensonges ?

J'ai rempli une tâche dégoûtante, & certes, ce n'est point par plaisir, que j'ai dévoilé les forfaits des fondateurs de la République ; en peignant l'inconstance des Français, je n'ai voulu que les éclairer sur leurs propres intérêts, & ils ne doivent pas voir une insulte à leur malheur, dans mon zele à en désirer la fin.

Il m'en a coûté infiniment, de révéler des traits de cruauté qui font frémir la nature, mais j'ai consi-

considéré, que le rôle de *dénonciateur* était honorable, lorsqu'il avait pour but de servir l'humanité.

Je n'ai rien de commun avec ces gens doués d'une sensibilité théorique, & qui démentent leurs discours philantropiques, par des actes d'une barbarie raffinée. Ceux qui ont de la mémoire se rappellent que depuis trois ans je fais la guerre aux bourreaux, & l'ouvrage de Philippeaux, publiée après sa mort, prouve invinciblement que le 27 Septembre 1793, dans les beaux jours de la terreur, je joignais ma voix à la sienne, pour empêcher Bouchotte & ses complices, de prescrire les égorgemens de la Vendée. (50)

---

(50) Voyez ma lettre insérée dans le mémoire posthume de Philippeaux.—A l'affaire du 5 Août 93 à Doué, l'avant-garde fit 79 prisonniers, qui furent conduits à la tour de Saumur, où j'eus occasion d'aller quelques jours après, voir des hussards de mon régiment, qui étaient en prison. Je voulus voir les prisonniers Vendéens; on me fit descendre au fond d'une large tour, où, parmi un tas de moribonds, je *vis un homme mort*, & un autre qui expirait à côté de lui. Je tombai moi-même suffoqué par le méphitisme; on m'entraîna hors la tour. Je fis monter & donner du bouillon à celui auquel il restait un souffle de vie, & il en revint. Le geolier, *humain & bon homme*, permit aux prisonniers de prendre l'air sur le haut de la tour, où j'allais de temps en temps voir ces pauvres gens, parmi lesquels il y en avait de 70 ans.

Je pourrais mettre sous les yeux des gens, qui me reprochent trois ans de généralat dans la République, une assez longue liste des victimes que j'ai arrachées à une mort certaine.

Je leur donnais à entendre qu'on renverrait les vieillards chez eux, à condition qu'ils obéiraient aux loix ; je leur faisais sentir que c'était là leur intérêt, que la guerre les perdait & les ruinait, &c. &c.

C'est ainsi que tout en abhorrant la République, je la servais sans m'en douter.

Je partis de Saumur, mais hélas ! le 12 Frimaire, *le Vasseur de la Sarthe* y vint. Sa premiere opération, fut de faire lier 700 prisonniers, deux à deux, pour, disait-il, les transférer : il donna secretement l'ordre de les tuer, ce qui fut exécuté. Depuis Saumur, jusqu'à Orléans, on les noyait ou fusillait, par bandes de 50, 60 & 100 ; & les conducteurs *Mogue* & *Petit*, mettaient l'étape de ces malheureux dans leurs poches. *Le Vasseur de la Sarthe* s'est vanté hautement de cette expédition, dans l'antre des Thuilleres ; voyez la séance du premier Nivôse, deuxieme année. Interrogez sur ces faits les autorités civiles de Blois, & le concierge de la prison de Saumur.—Le même jour, premier Nivôse, *Léquinio* écrivait à la Convention, qu'il avait brûlé la cervelle à deux prisonniers à Fontenai-le-Peuple, & qu'il venait d'en faire fusiller 500.—Voyez le Moniteur.—Ce *Léquinio* a fait une histoire de la Vendée où il dénonce, comme assassins, tous les généraux réemployés depuis par le directoire. Je certifie en mon ame & conscience, qu'un honnête homme, bon officier, pouvait avec 6,000 soldats bien cantonnés & bien commandés, appaiser les troubles de la Vendée.—Je déclare qne les Vendéens

Avant d'être en pays étranger, j'écrivais dans tous les journaux : " Que j'avais reçu des ordres " par écrit, d'organiser des compagnies d'incen- " diaires, de faire massacrer des malades dans leurs " lits ;" & loin d'exécuter de pareils ordres, j'eus la force de m'y opposer, & de publier ces horreurs : aussi fus-je proscrit & caché pendant six mois. (Voyez l'Accusateur-Public de *Richer Sérisy*, auquel j'ai remis un arrêté de *Francastel* & *la Vallée*, dans le temps même que j'étais encore en place.)

La haine implacable que j'ai vouée aux bourreaux du peuple, provient de ce que je les ai vus de près, égorger & dévorer la patrie.

Aux armées on comptait autant de partis, & de classes d'adulateurs, qu'il y avait de bachas en

---

ont fait plus de 30,000 prisonniers, qu'ils renvoyaient tondus, & qu'ils n'ont commis de cruautés, qu'après qu'on leur en eut donné l'exemple, en massacrant leurs malades, en les brûlant, &c.

A Fougeres, long-temps après le passage de la Loire, ils donnerent la vie à 800 prisonniers républicains, auxquels ils offrirent du service, ou des passe-ports.

Le 15 Juillet 1793, à la bataille de Martigné, le lâche & féroce comédien Grammont, hacha trois hommes liés & prisonniers dans le château de Félines. Les généraux de l'armée de l'Ouest étaient, comme je l'ai déjà dit, des renégats, des moines, des curés jureurs, des opérateurs, des saltimbanques *& des gredins de toute espece.*

mission : ce n'était autour d'eux que débauche : ils engloutissaient la dépouille du riche, & partout ils repoussaient insolemment le malheur. Ici le fils, venant solliciter la liberté de son pere, était couvert de huées, & précipité en prison ; là, une jeune fille, timide & éplorée, venant demander la permission de soulager sa mere infirme, était chassée, & accablée des propos les plus indécens.

Partout *les députés tigres*, aigrissaient les esprits, faisaient naître la discorde, & inspiraient la férocité. Bien loin d'employer la douceur pour faire connaître & aimer *leur République*, à des cultivateurs ignorans, ils les exaspéraient par les plus révoltantes barbaries : ils faisaient emprisonner en un seul jour, *les habitans de vingt communes*, & s'emparaient de leurs enfans ; enfin ils propagaient en tous lieux nos miseres, pour étendre leur sanglante & monstrueuse autorité.

Au milieu des fumées du vin, & des expansions crapuleuses, ils épuraient ou destituaient des corps administratifs ; changeaient d'un coup de plume les destinées d'une armée ; cassaient dix généraux pour leur substituer les compagnons de leurs dégoûtantes orgies : faisaient fusiller sans forme de procès, & tout cela *au nom du peuple Français* (51).

(51) En Brumaire (Octobre 1793) je dînais chez Thirion, représentant du peuple, où des soldats amenerent deux hommes

L'homme qui versa tant de larmes, sur des horreurs qu'il ne pouvait empêcher, était-il capable de servir ceux qui les ordonnaient ?

Que celui-là, qui peut me prouver que j'ai jamais changé de langage & de principes, se leve,

---

hommes arrêtés sur la route de Sablé à Laval. L'un d'eux connu pour postillon fut relâché, comme l'autre était un peu vêtu, on lui demanda, qui il était, ce qu'il faisait, & où il allait ?—Je suis le *Normand*, citoyen de *Sablé*, j'étais autrefois dans les fermes, & je reviens de *Boissé*.—Ah ! ah ! tu étais dans les fermes ? Sang-sue publique ! contre-révolutionnaire ! tu es arrêté sur la route de Laval, & les brigands y sont ? Allons, allons, *qu'il soit fusillé*. Pour faire sa cour chacun dit son mot, & raille bêtement l'infortuné, auquel pour comble de malheur, on trouve un chapelet qu'il portait suivant l'usage du pays. Oh fanatique ! brigand ! scélérat ! tu as le signe de ralliement ! Allons, allons, *qu'il soit fusillé*. Le pauvre homme tremblant & stupéfait ne répondait pas un mot, je m'avise d'élever la voix en sa faveur, & de dire que les preuves n'étaient pas assez claires .... qu'il fallait .... —il faut ne point protéger les brigands : allons, général, donnez des ordres : voilà justement le commandant de la place. Voyant que c'était un parti pris, je devins plus furieux que tous les autres, & j'entraînai le malheureux que je fis fourrer chez les suspects, de concert avec l'honnête & vertueux Duplessis commandant la place, & qui eut l'adresse de demander à Thirion un ordre par écrit, que celui-ci refusa toujours. Je donnai ordre à deux soldats de tirer des coups de fusil aux environs, & je rentrai en disant tristement & amphibologiquement, *c'est fait :* on but un coup, & on y pensa plus.

Sept ou huit mois après cet événement, j'échappe moi-même de la guillotine, je reviens commander à *Laval*; *François*

& m'accuse : cette provocation n'est point de l'orgueil, mais le besoin que j'ai de n'être pas confondu avec des meurtriers.

Au reste, dans un siecle si fécond en crimes, alors que les tyrans étouffent la voix de celui qui les démasque, pourquoi ne me vanterais-je pas d'être exempt de reproches ? il ne me reste au monde que cette consolation, & tous les jours la calomnie veut me l'arracher. Pourquoi, ne dirais-je pas, que sous le régime affreux de la terreur, au milieu des guillotines, des représentans & généraux cannibales, je conservais entierement mon caractere ? & que jamais ma bouche, ou ma main, ne prononça, ou signa, *la mort de mon semblable*. Mes lettres *à Bouchotte*, ou *aux comités*, étaient la satyre des crimes de toute la *canaille égorgeuse*.

Les gens froids & insensibles se gardaient bien de causer avec moi, j'étais selon eux un insensé,

---

çois Primaudiere député, m'engage à l'accompagner à Sablé, son pays ; en arrivant j'apprends que le Normand a été mis en liberté à *Chartres* ; je vais à sa maison, je me nomme, il me reconnait, me couvre de larmes & de bénédictions ; sa famille m'entoure & me poursuit partout . . . Mes témoins sont, les habitans de Sablé, François membre des 500, & Bidois, négociant de Laval, qui fit le voyage avec moi.

Le député Thirion est moins méchant que *fou & faible*, il voyait partout *des brigands*, & des ennemis de la République. Cet homme est devenu, *tout-à-coup*, de précepteur d'enfans & d'ex-oratorien, grand représentant d'un grand peuple—voilà ce qui lui a tourné la tête.

je

je courrais à ma perte : ce que je disais avec l'accent du désespoir & de la douleur, passait pour des accès de démence ; tout ce qui m'entourait, attendait le neuf Thermidor, pour se prononcer contre l'infame *Robespierre*, que je vouais hautement à la haine des Français (52), dans le temps où sa puissance était sans bornes.

---

(52) Les personnes qui auraient quelques raisons pour connaître exactement ma profession de foi, sont priées de vouloir bien consulter les membres du comité révolutionnaire de St. Brieuc, auxquels je fus dénoncé en 1794, par le nommé *Cadot*, chirurgien de la dix-septième demi brigade d'infanterie. Un Monsieur *de la Châtre* chef d'un bataillon du Berry, appuya fortement mon dénonciateur; le comité de St. Brieuc, avec lequel ils s'entendaient, lança contre moi *un mandat d'amener*; les jacobins du lieu, que j'avais traînés dans la boue, firent tout pour me perdre, mais je leur montrai les dents, & je fus secondé par les honnêtes gens du pays. *Vu le temps & les circonstances*, il n'y a rien de plus flatteur pour moi, que les articles de la dénonciation, d'après laquelle il y eut audition de témoins, &c. &c. *La Châtre* & *Cadot étaient* deux Robespieristes prononcés, & intimes de Victor Hugues, de Verteuil, & *du bourreau de Brest*, avec lesquels ils mangeaient à Brest.

J'insiste sur tous ces faits, parce que je mourrais de honte & de douleur, si on supposait que j'ai jamais partagé les crimes, des monstres parmi lesquels j'étais.

Pour répondre victorieusement, aux gens à objection, je pourrais citer tel trait de ma vie politique, *dont les détails tiennent du roman*, quoique des preuves matérielles en constatent *la vérité*. La prudence & le bonheur d'autrui me défendent de m'étendre sur cet article, un jour tout se saura, par la raison *que tous se sait à la longue*.

J'étais

J'étais le maître, comme tant d'autres, de *me vautrer dans le sang*, de garder mon emploi, & d'acquérir de la fortune ; je n'ai rien fait de cela, j'ai sacrifié au contraire ce que j'avais de plus cher, pour servir la cause des malheureux, dont je partagerai le sort, quelqu'affreux qu'il soit, ou *qu'il devienne.*

Le crime heureux & triomphant, ne me fera pas changer de résolution, & la grâce qu'on accorde *aux condamnés à mort* pour l'affaire des Sections, ne me détermine pas à aller me courber devant *de vils usurpateurs.*

Quoiqu'il en soit, il me reste un sang embrasé & mon espérance qui colore l'avenir, adoucit le présent, & releve mon courage ; & si je me félicite d'être échappé à la mort, c'est que je puis encore former des vœux pour ma patrie.

Fasse le ciel, que les nouveaux représentans, se pénétrent bien de l'importance de leurs fonctions : plus notre situation est malheureuse, plus ils acquereront de vraie groire en la faisant changer. Ils peuvent tout, *avec du courage & de la constance.*

Législateurs ! travaillez sans relâche au salut de la patrie, le bonheur, auquel vous nous rendrez, sera votre plus douce récompense. Si la tâche que vous avez à remplir est pénible, le bien que vous pourrez opérer la rend sublime. Le choix qu'on a fait de vous dans un moment de

crise,

crise, & après une terrible expérience, m'est un sûr garant de la pureté de vos intentions. Vos dévanciers ont dit dans leurs transports furieux : " Nous savons que le peuple voudrait être libre, " nous savons, qu'il existe pour lui dans la nature " des regles invariables de justice, dont on ne peut " long-temps l'écarter, sans le rendre *méchant & " malheureux* : nous savons tout cela, & nous ne " voulons pas, nous, ce que veut la Providence : " nous voulons étouffer toutes les facultés de " l'homme : nous voulons qu'il soit esclave, afin " qu'il soit souffrant & corrompu ; nous voulons " qu'il n'y ait de juste pour lui ; que ce qui plait " à ses maîtres ; nous éteindrons son intelligence, " nous avilirons son cœur, nous paralyserons s'il " se peut sa conscience ; nous le forcerons à la " révolte, nous le brûlerons jusques dans sa chau- " miere ; nous le violenterons, pour qu'il renonce " à son Dieu, & reconnaisse notre République, & " en le tourmentant & en le dépravant de toutes " les manieres ici bas, nous lui préparerons encore " pour une autre vie, une destinée plus désespé- " rante & plus misérable."

Pour vous, députés du peuple, appellés à le ramener à son caractere primitif, votre persévérance & vos soins, lui procureront le contentement & le nécessaire. Vous aurez le courage de

rendre aux Français leur Roi légitime ; vous rappellerez dans le sein de la patrie, ceux dont vos prédécesseurs ont assassiné les parens, & volé le patrimoine, car vous sentez qu'il n'y aura jamais de bonheur pour la France, que quand on aura accompli *cet acte de justice & d'humanité.* Vous ferez dresser en tous lieux des autels à la réconciliation ; vous publierez des loix justes ; votre exemple, & la sagesse de vos délibérations, donneront de la vigueur au vrai patriotisme. Les hypocrites, qui n'existent que dans le chaos, seront confondus si vous voulez les confondre : alors l'immoralité & le brigandage cesseront ; nos goûts révolutionnaires & corrompus seront remplacés par l'amour du travail, & la pratique des vertus civiles. Une génération d'hommes *dignes de ce nom,* succédera à une génération abatardie par le crime & la misere : la puissance & la richesse de la France s'établiront enfin sur des bases solides. Je me berce de la douce idée, que bientôt tous les Français réunis sous un même étendard, iront vous offrir le tribut de leur reconnaissance, & c'est avec délice que mon ame se répose sur un tableau aussi consolant.

Au nom de la patrie en larmes & dévastée, je vous conjure de cicatriser nos plaies. Soyez les immortels auteurs du retour de la félicité publique,

blique, & recevez d'avance les bénédictions de tous ceux qui souffrent.

Arrachez la France, des serres de ces oiseaux de proie, qui lui déchirent encore les entrailles en croassant le mot humanité. Point de faiblesse ! si vous fléchissez un instant devant une poignée de brigands, non seulement vous perdrez la patrie, mais encore vous serez les premieres victimes des conjurés.

Tout notre espoir est en vous, & mon cœur me dit que vous mériterez bien, d'une nation, si long-temps martirisée par des barbares.

Tels sont les vœux d'un homme dont le cœur est flétri, & l'imagination troublée par tous les massacres qu'il a vu commettre.

ANALISE DU CHEF-D'ŒUVRE DE REAL.

Tu as raison, *Réal*, lorsque tu nous dis dans ton *Essai sur le* 13 *Vendémiaire* (qui n'est pas un coup d'essai) : " j'ai vu de près toutes les crises de " la Révolution (je le sais), j'en ai étudié les " mouvemens (je le sais), un caractere essentiel " distingue celui-ci de tous ceux qui l'on précédé : " IL N'A POINT ÉTÉ POPULAIRE." Il s'en fallait, morbleu de beaucoup qu'il fut populaire ! car tu sais, *mon cher historiographe*, que, *sous tes vieux amis*, un certain peuple assassinait *au nom de*

la Convention, mais que le 13 Vendémiaire, c'était au contraire la Convention *qui assassinait le peuple entier.* Tu ne nous dis pas, que cette Convention Nationale en réarmant les terroristes, a légitimé pleinement l'insurrection des Parisiens, & mis le comble à son éternel déshonneur. Dans la mémorable journée, *dont tu rends compte*, les sectionnaires avaient pour eux, les principes, la justice, & le vœu de toute la France, au lieu que *tes opiniâtres cliens* étaient dévorés par la soif de dominer, l'habitude du crime, & la crainte de rendre des comptes.

Qu'ils disent donc à leurs commettans, ce que sont devenus les nombreux assassins de l'Abbaye, de la Force, du Châtelet, des Carmes, de St. Firmin, de Bicêtre, de la Salpétriere, &c. &c. Où sont les présidens, & grands juges des tribunaux, établis à la porte de ces prisons ? quel supplice ont subi *les signataires de cette circulaire de Septembre*, qui prescrivait dans les départemens les égorgemens de la capitale ? (*Panis, Sergent, Jourdeuil, Deforgues*, &c. & autres misérables de la faction de *Danton, qui sont tes amis!*) Oseras-tu dire que tous ces assassins ne jouissent pas *d'une pleine & entiere liberté ?* Les agens connus de Robespierre ne sont-ils pas placés à la tête des administrations & des armées ? où était le rendez-vous général de ces patriotes de 89, lors de *l'affaire des Sections ?*

Où ?

Où ? à la Convention, qui s'est enivrée de notre sang, & de sa honte.

Pour te convaincre d'imposture & d'effronterie, je vais te citer quelques passages de ton opuscule. Extrait de l'*Essai sur le 13 Vendémiaire*, p. 61 : " *Berruyer* * s'élance à cheval à la tête de la co- " lonne ; à-peine est-il dans la rue que son ordon- " nance est tué, & son cheval percé de trente " balles ; le vieux guerrier met pied à terre, & " reste quelques minutes à peu près seul, à l'en- " trée du débouché meurtrier, &c. &c."

Et voilà cependant comme on écrit l'histoire !

Ce qui fait rire, c'est l'heureuse étoile *de Berruyer*, & la maladresse de ceux qui l'ajustaient : ils perdent trente coups de fusils pour tuer un *bon cheval*, tandis qu'il n'en fallait qu'un seul, pour purger la terre de ce vieux criminel, qui, six mois avant de conduire *Louis XVI* à l'échafaud, était accablé de ses bienfaits.

Comme ce lourd Réal écrit !
Comme il ment sans goût, sans esprit !
L'entendez-vous vanter avec emphâse
Le civisme de ses grédins ?
Comme il jouit, comme il est en extase
Devant les chants des assassins !
C'est *un quatre-vingt-neuf*, ami de la patrie,
O le charmant jeune homme ! O l'homête garçon !
Pour certains petits tours, qui ne flairaient pas bon,

* *Berruyer*, qui servait sous les ordres de *Santerre*, a conduit son Souverain à l'échafaud le 21 Janvier 1793. Il était pensionnaire *du Roi*, & comblé de ses grâces ! ! !

Sa

Sa griffe fut, dit-on, au palais raccourcie,
Mais j'en jure *Fyon*, *Rossignol*, & *Babœuf*,
S'il fut fort en filouterie,
En terrorisme il n'est pas neuf.

Autre extrait de Monsieur *Réal*, pages 84 & 85 : " Si quelque chose pouvait égaler la grandeur " d'ame de ces généreux martyrs de la liberté, ce " serait l'intérêt vif & touchant, l'énergique " dévouément avec lesquels les femmes secou- " raient les blessés, étanchaient leur sang. J'ai vu " de ces femmes . . . . rester sur pied pendant " toute cette longue nuit, prodiguer aux blessés " les soins les plus tendres, avec cet abandon, " qu'on n'aurait pas osé exiger d'une sœur, d'une " épouse, d'une amante. Le linge n'arrivant pas " assez promptement, une d'elles, la femme du " général *Dufraise* coupa sa chemise pour en faire " des bandes ; *brave femme*, DISAIT EN SOUPI- " RANT LE BLESSÉ, *je vous connais, j'ai été* " *frappé à côté de votre mari*" . . . Quelle finesse! mais surtout, quelle adresse! comme la fin de cette phrase jette *un vernis innocent* sur la bravoure de Brutus *Dufraise*. Je le dis franchement, *Réal* est un homme essentiel à la consolidation d'une République, & son écrit porte le cachet d'un révolutionnaire dégourdi :

Philantrope forcé, chroniqueur ridicule,
Il ne nous fera pas grâce d'une virgule.

Allons,

Allons, qu'on s'attendrisse à ses récits bénins,
—D'un ton digne des capucins :
" Voyez-vous, *nous dit-il*, Madame *Bentabolle*,
" Aux blessés témoignant sa bonté carmagnolle,
" Et de nos *montagnards*, saintement s'approcher
" Les deux pucelles *Durocher*.
" Puis, de l'humanité, Dame *Dufraise* éprise,
" En bandes déchirant son auguste chemise :
" Là *Dubois-de-Crancé*, *Montmayou*, *Saint Sauveur*,
" *Calès*, dames pleines d'honneur,
" Dans le chagrin qui les oppresse,
" Chacune à son héros appliquant la compresse.
" Distinguez-vous, surtout, avec quelle chaleur
" Du président *Baudin*, la compagne chérie
" Potelée accorte, & jolie
" De ses deux charitables mains
" Aux *bandits écharpés*, fournit linge, eau de vie,
" Vinaigre, . . & mille soins plus doux & plus humains."
Fort bien, *Réal*, ce dernier trait me touche,
Mais toi, dont le front seul signale tes forfaits
A quoi bon, malheureux, nous parler de bienfaits ?
Tu le sais, la vertu se flétrit dans ta bouche,
Comme une belle fleur sur un aride sol
En parles-tu ? ton air est si faux, si farouche,
Que j'imagine entendre ou Mandrin, ou Cartouche,
Prêchant sur les horreurs du vol.

P. F. *Réal* est tendre, bon, & sentimental, mais il fut à la Commune le collegue de *Hébert* & *Chaumette :* il fut le premier *Accusateur-Public* du Tribunal Révolutionnaire institué par *Danton*. Il fit donner la mort à des innocens, & fraya la route aux bouchers, qui ensanglanterent si long-

temps la Place de la Révolution : croyez donc à l'humanité du pathétique Monsieur *Réal ! ! !*

Séchez vos larmes, veuves & orphelins, attendez votre consolation du temps ; il est implacable envers le crime, & tous les jours il s'avance pour demander justice de ceux qui ont *mitraillé* vos époux & vos peres. Ces hommes carnassiers & séditieux, sont marqués pour l'échafaud, ou la mort violente ; & les complices qui survivent à leurs complices, subiront le sort de ceux qu'ils ont *panthéonisés !* Alors tout Français s'empressera de graver sur la tombe de celui qui l'a privé d'un parent ou d'un ami ; CI-GIT UN MONSTRE, IL FUT CONVENTIONNEL ET JACOBIN.

Je t'invoque, ô Providence ! purge au plutôt la terre de cette troupe de brigands ; imprimes en traits de feu, dans le cœur de tous les Français, le souvenir des malheurs dont ils les ont accablés : que la fuite ou la mort d'un de nos tyrans, devienne un jour d'allegresse ! Haine éternelle aux violateurs des droits du peuple ! Ils peuvent encore nous tuer, mais au moins, ils ne nous abuseront plus ; car depuis long-temps, la justice, la raison & la nature outragées, veillent au fond de nos ames.

Vous tous, gens abusés, & qui courrez inutilement après la liberté, ne croyez pas l'obtenir sous

sous un gouvernement *usurpateur*. (53) Ne soyez pas dupes de quelqu'acte d'une équité apparente, *& calculée*, & dites-vous sans cesse, *le directoire exécutif a replacé tous les terroristes de France.*

---

(53) Il y aura guerre civile, & désordre dans la République, jusqu'au moment où on aura recours à l'autorité *d'un Roi légitime*. Tôt ou tard les Français *en viendront là*; fasse le ciel! que ce ne soit pas après avoir perdu le reste de la génération présente. Il faut que tous les partis se taisent devant la voix de la nécessité. Les mots *d'oubli* & de *pardon*, doivent retentir aux quatre coins de la France. Il ne faudrait pour opérer ce grand œuvre, qu'*une motion*, faite par un homme *vertueux*, & bien trempé. Nous l'attendons depuis longtemps ..... mais il semble que la terre n'est féconde qu'en *grands hommes destructeurs*.

On parle beaucoup en ce moment du parti de Monsieur *Egalité*. Si ce petit bonhomme, montait par hasard sur le trône, les égorgemens de l'intérieur ne finiraient jamais, car les honnêtes gens n'aiment pas plus Monsieur d'Orléans *l'Egalité* que Madame *République*. Tous les échos révolutionnaires retentissent de la valeur de Monsieur *Egalité*, c'est un patriote, un héros *à hauteur d'appui*, *un républicain pur*; tout cela n'empêche pas que l'héritier légitime *de Louis XVI*, ne réunisse à de longs malheurs, & à des connaissances solides, toutes les vertus de celui qu'il remplace, dans les cœurs *honnêtes & Français*. Les calomnies n'arracheront pas à *Monsieur* sa loyauté & ses bonnes qualités connues; & le soldat républicain, estime beaucoup plus le courage *du Prince de Condé* & *celui de ses enfans*, que les vertus civiques & militaires du *petit bout de prince*, qu'on appellait Monsieur le Général *Egalité*.

Si vous voulez voir mourir toutes les factions qui vous désolent, suivez la vieille opinion d'Emmanuel Syeyes : voilà *mot à mot* ce qu'il faisait imprimer en 1791 : " Ce n'est ni pour cares-
" ser d'anciennes habitudes, ni par aucuns sen-
" timens superstitieux de royalisme, *que je pré-*
" *fere la Monarchie à la République.* Je la pré-
" fere, parce qu'il m'est démontré, qu'il y a plus
" de liberté pour le citoyen *dans une Monarchie,*
" que *dans une République.* Tout autre motif de
" détermination, me paraît puérile. Le meilleur
" régime social, est à mon avis, celui où non
" pas un, non pas quelques-uns, mais *où tous*
" jouissent de la plus grande latitude de liberté
" possible. Si j'apperçois ce caractere dans l'Etat
" monarchique, il est clair que je dois le vou-
" loir par dessus tout autre. Voilà tout le secret
" de mes principes, & *ma profession de foi bien*
" *faite,* & j'espere prouver, non que la Monar-
" chie est préférable dans telle ou telle position,
" mais que dans toutes les hipothéses, *on y est*
" *plus libre que dans la République.*"(54)

---

(54) Monsieur Syeyes *l'Orléaniste,* est peut-être le seul conjuré qui se soit sauvé de la bagare, en se cuirassant d'hipocrisie. On a dû remarquer, que sous le regne *du tyran d'Arras,* le noble avait beau se *roturiériser,* le prince du sang s'*égaliser,* le magistrat se *dégrader,* le financier s'*épuiser,* le prêtre se *parjurer,*

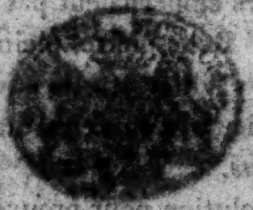
Salut, *Syeyes*, comme vous étiez en 91, & précisément pour les mêmes raisons, je suis bon *royaliste*, & je ne changerai jamais d'opinion.

Les Français ont connu la France de Louis XVI, devenue le royaume de Robespierre, ils ont maintenant sous les yeux, la France de *Barras* & de ses généraux, ce qui est beaucoup plus éloquent, que tout ce que je pourrais dire.

Le Roi, du Pain & la Paix : c'est le cri du cœur, chez tous ceux qu'on a fait *républicains*, sans les consulter.

---

jurer, tout cela ne les empêchaient pas *de monter dans la charrette avec les autres :* Robespierre, plein de mépris pour ceux qui le servaient en s'avilissant, les envoyait par bandes *à la guillotine*, dont plusieurs d'entr'eux étaient les pourvoyeurs, *par goût* ou *par crainte*.

Il a fallu une révolution pour prouver à quel point l'espece humaine est *dégradée* & *méprisable*. Une vérité très-affligeante, c'est qu'il n'existe plus *de franchise* parmi *les Français* ; la candeur & la bonne foi sont bannies des affaires & de la société ; les hommes du même parti se déchirent entr'eux ; on voit partout des cliques, au lieu d'amis sinceres de la patrie ; l'homme qui a un foyer de sensibilité, & qui éprouve souvent le besoin de s'épancher, est en général le jouet de ceux devant lesquels il parle ; les gens sournois, faux & boutonnés, sont des *prudens*, & celui dont le cœur est ouvert, est un *hâbleur*. Quel renversement ! Il me semble que pour parvenir à des résultats heureux, il faudrait employer d'autres élémens, que les finasseries, l'égoïsme, les sottes dissimulations, & les airs capables.

FIN.